

SARA SHEPARD

Pretty Little Liars



*Les
Menteuses*

Chantages

12N

CONNAISSEZ-VOUS VRAIMENT VOS MEILLEURES AMIES ?

SARA SHEPARD

Pretty Little Liars



*Les
Menteuses*

Chantages

12N

CONNAISSEZ-VOUS VRAIMENT VOS MEILLEURES AMIES ?

Les Menteuses

Tome 10
CHANTAGES

SARA SHEPARD

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Troin*

Fleuve Noir

Pour Farrin, Kari, Christina, Marisa et
le reste de la fabuleuse équipe de chez
Harper.

*Le soupçon hante toujours l'âme
coupable.*

William Shakespeare

Les traductions françaises de toutes les citations de Shakespeare présentes dans ce tome sont de François-Victor Hugo. (*N.d.T.*)

ON RÉCOLTE CE QU'ON A SEMÉ

Vous avez déjà réussi à faire un truc vraiment mal en toute impunité ? Par exemple, sortir avec le mec mignon qui fait les mêmes horaires que vous à la boutique de bagels... et ne jamais l'avouer à votre petit ami officiel ? Ou piquer un foulard dans votre magasin préféré sans qu'aucune alarme se déclenche ? Ou créer un profil Twitter anonyme pour poster une rumeur horrible sur votre meilleure amie, et ne rien dire quand elle accuse la langue de vipère assise devant elle en cours d'algèbre ?

Au début, c'est grisant de ne pas vous faire prendre. Puis le temps passe, et une vague nausée vous gagne. Vous avez vraiment fait un truc pareil ? Et si quelqu'un le découvre un jour ? Parfois, la crainte d'être démasqué est pire que la punition elle-même, et la culpabilité commence à vous pourrir la vie.

À Rosewood, quatre jolies filles ont commis un meurtre sans être inquiétées. Et ce n'est pas la seule chose qu'elles ont à se reprocher. Leurs crimes les rongent de l'intérieur. Et maintenant, quelqu'un est au courant de tout...

Le karma, c'est comme un boomerang : il finit toujours par vous revenir en pleine face. Surtout à Rosewood, où aucun secret ne reste jamais enterré bien longtemps.

Même s'il était presque vingt-deux heures trente en ce 31 juillet à Rosewood, petite ville bucolique située à trente kilomètres de Philadelphie, en Pennsylvanie, il faisait encore lourd. Des nuées de moustiques s'agitaient dans la chaleur suffocante. Les pelouses impeccablement tondues avaient viré au brun ; les fleurs s'étaient fanées dans les massifs, et la plupart des feuilles étaient tombées des arbres pour se racornir au sol.

Les habitants nageaient paresseusement dans leur piscine entourée de rochers, se gointraient de glace bio à la pêche achetée au stand fermier ouvert jusqu'à minuit, ou se retiraient à l'intérieur pour s'allonger sous leur climatisation et faire comme si on était en février. C'était l'une des rares périodes de l'année où Rosewood ne ressemblait pas à un décor de carte postale.

Assise sous le porche derrière sa maison, Aria Montgomery se passait un glaçon dans la nuque en se demandant si elle n'irait pas se coucher tout de suite. Près d'elle, sa mère Ella avait coincé un verre de vin blanc entre ses genoux.

— Tu n'es pas ravie de retourner en Islande dans quelques jours ? demanda-t-elle.

Aria tenta de feindre un minimum d'enthousiasme, mais au fond, elle ne se sentait pas tranquille. Elle adorait l'Islande, où elle avait habité pendant trois ans, mais cette fois, elle serait accompagnée de son petit ami, Noel Kahn, son frère Mike et son amie de longue date Hanna Marin. La dernière fois qu'elle avait voyagé avec eux – plus ses deux autres vieilles amies Spencer Hastings et Emily Fields –, c'était en Jamaïque pendant les vacances de printemps, et il s'était passé quelque chose d'affreux, quelque chose qu'Aria ne pourrait jamais oublier.

Au même moment, Hanna Marin faisait ses bagages pour leur séjour en Islande, où elle n'avait encore jamais mis les pieds. Ce pays peuplé de Vikings pâles et bizarres méritait-il qu'elle emporte ses bottines à talons hauts Elizabeth and James ? Une paire d'espadrilles Tom suffirait bien, décida Hanna en les jetant au fond de sa valise.

Une odeur de crème à la noix de coco s'éleva de la doublure, faisant ressurgir des images de plage baignée de soleil, de hautes falaises et de mer jamaïcaine turquoise. Comme Aria, Hanna fut mentalement ramenée à ce funeste voyage qu'elle avait fait avec ses anciennes meilleures amies. *N'y pense pas*, lui ordonna une voix dans sa tête. *N'y pense plus jamais*.

Dans le centre-ville de Philadelphie, la chaleur n'était pas moins insupportable. Les dortoirs du campus de l'université Temple étaient mal climatisés ; du coup, les étudiants qui résidaient là pendant les grandes vacances avaient installé des ventilateurs sur le rebord de leurs fenêtres et ils se trempaient dans la fontaine de la cour centrale, même si une rumeur voulait que des mecs bourrés pissent régulièrement dans l'eau.

Emily Fields ouvrit la porte de la chambre de sa sœur, où elle se planquait pour l'été. Elle laissa tomber ses clés dans la chope de l'équipe de natation de Stanford posée sur le comptoir, puis ôta le T-shirt imprégné de transpiration et d'odeur de graillon, le pantalon noir froissé et le chapeau de pirate qui constituaient son uniforme de serveuse. Emily travaillait au Poséidon, un restaurant de poissons et de fruits de mer situé sur Penn's Landing.

Pour l'heure, elle n'avait qu'une envie : s'allonger sur le lit de sa sœur et prendre de longues inspirations pour se calmer. Mais à peine avait-elle refermé la porte derrière elle que celle-ci se rouvrit. Carolyn entra, serrant contre elle une

brassée de manuels de cours. Même si elle ne pouvait plus dissimuler sa grossesse, Emily se couvrit le ventre avec son T-shirt sale, ce qui n'empêcha pas Carolyn de baisser automatiquement les yeux et de prendre un air dégoûté. Honteuse, Emily se détourna.

À moins d'un kilomètre de là, près du campus de l'université de Pennsylvanie, Spencer Hastings entra en titubant dans une petite pièce du poste de police local. Un mince filet de sueur coulait le long de sa colonne vertébrale. La jeune fille passa les mains dans ses cheveux blond foncé, gras et emmêlés. Elle aperçut son reflet dans le petit panneau vitré de la porte : celui d'une fille aux joues creuses, au regard éteint et à la bouche grimaçante. Elle ressemblait à un cadavre. Depuis quand ne s'était-elle pas douchée ?

Un grand flic aux cheveux couleur sable entra derrière elle, referma la porte et toisa Spencer d'un regard menaçant.

— Vous suivez des cours d'été à la fac de Penn, c'est bien ça ?

Spencer acquiesça. Elle n'osait pas parler de crainte de fondre en larmes.

Le flic sortit de sa poche un flacon de pilules sans étiquette et le brandit sous le nez de la jeune fille.

— Je vais vous poser la question encore une fois. Est-ce que ceci vous appartient ?

Le flacon se brouilla devant les yeux de Spencer. Lorsque le flic se pencha vers elle, la jeune fille huma l'odeur de son parfum – Polo. Cela lui fit penser au frère de son ancienne meilleure amie, Alison DiLaurentis. Quand il était au lycée, Jason avait eu une phase Polo. Il s'en aspergeait toujours avant une soirée.

« Il n'y est pas allé de main morte avec le Polo », grognait Ali chaque fois que Jason passait près d'elle – ce qui faisait toujours glousser Spencer, Aria, Hanna et Emily.

— Vous trouvez ça drôle ? gronda le flic. Parce que je vous assure que vous ne rirez pas du tout quand j'en aurai terminé avec vous.

Spencer réalisa qu'elle avait souri. Elle pinça les lèvres.

— Je suis désolée, chuchota-t-elle.

Comment pouvait-elle ressasser des souvenirs de son ancienne amie Ali – *alias* Courtney, la jumelle secrète d'Ali – en un moment pareil ? Si elle ne faisait pas attention, elle allait se mettre à penser à la véritable Alison DiLaurentis, qui n'avait jamais été son amie et qui était revenue à Rosewood après un séjour en hôpital psychiatrique pour tuer sa propre jumelle, ainsi que Ian Thomas et Jenna Cavanaugh. Spencer elle-même avait failli figurer sur la liste de ses victimes.

Ce manque de concentration était sûrement un effet secondaire du cachet qu'elle avait pris une heure auparavant. Il commençait tout juste à agir, et l'esprit de Spencer tournait à une vitesse folle. Son regard dardait en tous sens, et un tremblement agitant ses mains.

« Tu as la tremblote du A-facile », dirait son amie Kelsey si elles étaient toutes les deux dans sa chambre de dortoir sur le campus de Penn, plutôt qu'enfermées dans des salles d'interrogatoire différentes mais aussi crasseuses l'une que l'autre. Spencer riait, donnerait une tape à Kelsey avec son cahier et continuerait à enfourner neuf mois de cours de chimie avancée dans son cerveau déjà bourré à craquer.

Comprenant que Spencer n'avouerait rien, le flic soupira et glissa le flacon de pilules dans sa poche.

— Vous savez, votre copine s'est déjà mise à table, dit-il sur un ton dur. Elle a admis que c'était votre idée, qu'elle n'avait fait que vous suivre.

Spencer hoqueta.

— Hein ?

Quelqu'un frappa à la porte.

— Restez là, grogna le flic. Je reviens.

Il sortit.

Spencer promena un regard à la ronde. Les murs de parpaings nus avaient été peints en vert vomi. La moquette était couverte de taches jaune-brun suspectes, et les plafonniers au néon émettaient un bourdonnement aigu qui faisait grincer les dents de Spencer.

Des pas résonnèrent dans le couloir. La jeune fille s'immobilisa et tendit l'oreille. Le flic était-il en train de prendre la déposition de Kelsey ? Qu'est-ce que celle-ci avait bien pu raconter exactement ? Spencer et elle n'avaient pas préparé ce qu'elles diraient si elles se faisaient prendre. Pas une seconde elles n'avaient envisagé que ça puisse arriver. La voiture de police était sortie de nulle part...

Spencer ferma les yeux et revit mentalement tout ce qui s'était passé au cours de la dernière heure. Kelsey et elle étaient allées chercher les pilules dans un des quartiers nord de Philadelphie. C'était un endroit flippant, et elles avaient filé sans demander leur reste. En arrivant sur le campus, elles avaient entendu la sirène hurler derrière elles...

Spencer redoutait ce qui allait se produire pendant l'heure suivante. Le coup de fil à ses parents, leur mine déçue, les larmes silencieuses. Elle serait sans doute renvoyée de l'Externat de Rosewood, et elle devrait faire sa terminale au lycée

public. Si on ne l’envoyait pas en maison de correction. Après ça, elle ne pourrait plus qu’étudier dans une fac de troisième zone – ou, pire, elle se retrouverait à préparer des sandwiches au Wawa local. Ou encore, elle deviendrait elle-même une femme-sandwich, et arpenterait Lancaster Avenue en faisant de la pub pour l’Union de crédit fédéral de Rosewood.

Spencer toucha un rectangle plastifié dans sa poche : sa carte temporaire d’étudiante à l’université de Pennsylvanie. Elle pensa aux devoirs corrigés qu’elle avait récupérés cette semaine-là, aux 98 et aux 100/100 marqués en haut de la première page. Les choses se présentaient si bien ! Il fallait juste qu’elle boucle le programme d’été et qu’elle ait la meilleure note possible dans ses quatre matières pour se retrouver de nouveau tout en haut du classement de l’Externat de Rosewood.

Après l’horrible affaire de la véritable Ali, Spencer méritait que tout aille bien pour elle. Jusqu’où le mauvais sort pouvait-il s’acharner sur une même personne ? Cherchant son iPhone dans la poche de son short en jean, Spencer composa le numéro d’Aria. Une sonnerie, deux sonneries...

Un son aigu transperça le calme nocturne de Rosewood. Lorsque Aria vit le nom de Spencer s’afficher sur l’écran de son portable, elle frémit.

— Allô, répondit-elle prudemment.

Elle n’avait pas de nouvelles de Spencer depuis un bon moment – depuis le jour où elles s’étaient disputées à la soirée de Noel Kahn, plus exactement.

— Aria, lança Spencer d’une voix vibrante, comme une corde de violon qu’on aurait pincée. J’ai besoin de ton aide. J’ai de gros ennuis.

Par la porte-fenêtre entrouverte, Aria se faufila à l’intérieur de la maison et monta l’escalier qui conduisait à sa chambre.

— Que se passe-t-il ? Tu vas bien ?

Spencer déglutit péniblement.

— On s’est fait choper, Kelsey et moi.

Aria s’arrêta sur une marche.

— À cause des cachets ?

Spencer poussa un gémissement. Aria ne dit rien. *Je t’avais prévenue*, songea-t-elle. *Et tu m’as gueulé dessus.*

Devinant la raison du silence d’Aria, Spencer poussa un soupir.

— Écoute, je suis désolée pour ce que je t’ai dit à la soirée de Noel, d’accord ? Je... je n’étais pas dans mon état normal, et je ne le pensais pas. (Elle jeta un coup d’œil au panneau vitré de la porte de la salle d’interrogatoire.) Mais

c'est très sérieux, Aria. Mon avenir est en jeu. Cette histoire risque de foutre toute ma vie en l'air.

Aria se pinça le haut du nez.

— Je ne vois pas ce que je peux faire. Je ne veux plus avoir affaire à la police, surtout après ce qui s'est passé en Jamaïque. Désolée.

Et, le cœur lourd, elle raccrocha.

— Aria ! cria Spencer dans son iPhone.

Mais l'écran indiquait déjà « APPEL TERMINÉ ». *Incroyable*. Comment Aria pouvait-elle lui faire ça après toutes les épreuves qu'elles avaient traversées ensemble ?

Quelqu'un toussa dans le couloir. Reportant son attention sur son téléphone, Spencer composa rapidement le numéro d'Emily. Elle pressa l'appareil contre son oreille et écouta le *brrrt-brrrt-brrrt* de la sonnerie.

— Décroche, décroche, supplia-t-elle tout bas.

La lumière était déjà éteinte dans la chambre de Carolyn quand le portable d'Emily, posé tout près de sa tête, se mit à sonner. Voyant le nom de Spencer sur l'écran, la jeune fille sentit son estomac se nouer. Son amie voulait sans doute l'inviter à une soirée à la fac de Penn. Emily répondait toujours qu'elle était trop fatiguée ; en fait, elle ne voulait pas y aller parce qu'elle n'avait avoué à personne qu'elle était enceinte. L'idée de devoir expliquer sa grossesse à Spencer ou à quiconque la remplissait de terreur.

Mais cette fois, elle fut saisie par une étrange prémonition. Et si Spencer avait des ennuis ? La dernière fois qu'elles s'étaient vues, Spencer semblait si effrayée, si désespérée... Peut-être avait-elle besoin de son aide. Peut-être pourraient-elles se soutenir mutuellement dans les épreuves qu'elles vivaient.

Emily tendit la main vers son téléphone, mais Carolyn roula sur elle-même dans son lit et poussa un grognement.

— Tu ne comptes pas répondre, j'espère ? Y en a qui ont cours, demain matin.

Alors, Emily appuya sur le bouton qui ferait basculer l'appel vers sa boîte vocale et se laissa retomber sur son matelas en refoulant des larmes amères. Elle se rendait compte que ça n'était pas facile pour Carolyn de l'héberger : le futon prenait presque toute la place au sol ; Emily gênait sa sœur pour étudier, et elle lui demandait de cacher un énorme secret à leurs parents. Mais quand même, Carolyn n'avait pas besoin de se montrer aussi méchante avec elle.

Spencer raccrocha sans laisser de message à Emily. Il ne lui restait plus qu'une personne à appeler. Elle fit défiler la liste de ses contacts et sélectionna le numéro d'Hanna.

Cette dernière venait de refermer sa valise quand le téléphone sonna.

— Mike ? répondit-elle sans regarder l'écran.

Toute la journée, son petit ami l'avait appelée pour la bombarder d'informations diverses et variées au sujet de l'Islande. « Tu savais qu'il y avait un musée du sexe là-bas ? Je t'y emmène, c'est obligé ! »

— Hanna, bredouilla Spencer à l'autre bout du fil. J'ai besoin de toi.

Hanna s'assit au bord de son lit.

— Tu vas bien ?

Elle n'avait presque pas eu de nouvelles de son amie depuis que celle-ci avait commencé ses cours d'été à l'université de Pennsylvanie. Et la dernière fois qu'elle l'avait vue, c'était à la soirée de Noel Kahn, où Spencer était venue accompagnée de son amie Kelsey. Une soirée mémorable.

Spencer éclata en sanglots et se mit à parler d'une voix si hachée qu'Hanna ne capta que quelques bribes :

— La police... cachets... essayé de m'en débarrasser... suis foutue si tu ne...

Hanna se leva et se mit à faire les cent pas dans sa chambre.

— Moins vite. Si j'ai bien compris, tu as des ennuis à cause des médocs que tu prends ?

— C'est ça. J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi, ajouta Spencer en agrippant son téléphone à deux mains.

— Quoi ? chuchota Hanna.

Elle pensa à toutes les fois où elle s'était retrouvée au poste : d'abord pour avoir volé un bracelet chez Tiffany, puis pour avoir embouti la voiture du père de Sean Ackard, son petit ami de l'époque. Spencer n'allait quand même pas lui demander de sortir avec le flic qui l'avait arrêtée, comme l'avait fait la mère d'Hanna !

— Tu as toujours les cachets que je t'ai donnés pendant la soirée de Noel ? interrogea Spencer.

— Euh, ouais, marmonna Hanna en se dandinant, mal à l'aise.

— Il faut que tu les prennes et que tu viennes jusqu'au campus. À l'arrière du dortoir Friedman, il y a une porte qui reste toujours entrouverte. Tu n'auras qu'à passer par là. Monte au quatrième étage, chambre 413. Tape 5920 sur le digicode. Et fourre les cachets sous l'oreiller ou dans un tiroir – un endroit planqué, mais pas trop difficile à trouver non plus.

— Attends. La 413, c'est la chambre de qui ?

Les orteils de Spencer se recroquevillèrent dans ses chaussures. Elle avait espéré qu'Hanna ne lui poserait pas la question.

— C’est celle de Kelsey, admit-elle. S’il te plaît, Hanna, ne me juge pas. Je ne suis pas en état de le supporter. Elle veut foutre ma vie en l’air, d’accord ? J’ai besoin que tu planques les médocs dans sa chambre, puis que tu appelles les flics pour leur dire que c’est une dealeuse bien connue sur le campus. Qu’elle a un passé louche et qu’il ne fait pas bon la fréquenter. Comme ça, ils iront fouiller sa chambre.

— Kelsey deale vraiment de la drogue ?

— Non, je ne pense pas.

— Donc, tu me demandes de l’accuser d’un truc que vous avez fait toutes les deux ?

Spencer ferma les yeux.

— Elle est en salle d’interrogatoire elle aussi, et je te garantis qu’en ce moment même elle essaie de tout faire retomber sur moi. Il faut bien que je me défende !

— Mais je pars en Islande dans deux jours, protesta Hanna. Je préférerais qu’il n’y ait pas de mandat d’arrêt à mon nom quand je passerai la douane.

— Tu ne te feras pas prendre, lui assura Spencer. Je te le promets. Et... pense à la Jamaïque. Pense au pétrin dans lequel on serait toutes si on ne s’était pas serré les coudes.

L’estomac d’Hanna se noua. Elle avait fait de son mieux pour effacer la Jamaïque de sa mémoire, allant jusqu’à éviter ses amies jusqu’à la fin de l’année scolaire pour ne pas ressasser ces horribles vacances. C’était exactement comme après la disparition de leur meilleure amie Alison DiLaurentis – en réalité, Courtney, la sœur jumelle d’Ali – qui s’était volatilisée le dernier jour de leur année de 5^e. Parfois, une tragédie rapproche les gens concernés, et parfois elle les éloigne irrémédiablement.

Mais pour l’heure, Spencer avait besoin d’Hanna, de la même façon qu’Hanna avait eu besoin des autres en Jamaïque. Ses amies lui avaient sauvé la vie. Alors, Hanna se leva et enfila une paire de tongs Havaianas.

— D’accord, je vais le faire, chuchota-t-elle.

— Merci, dit Spencer avec ferveur.

Quand elle raccrocha, le soulagement s’abattit sur elle telle une pluie fine et fraîche.

Puis la porte s’ouvrit à la volée, et Spencer faillit laisser échapper son téléphone. Le flic qui avait commencé à l’interroger entra dans la pièce. À la vue du portable de Spencer, ses joues s’empourprèrent.

— Qu’est-ce que vous faites avec ça ?

Spencer laissa tomber l’appareil sur la table.

— Personne n’a cherché à me le confisquer.

Le policier saisit l’iPhone et le glissa dans sa poche. Prenant le poignet de Spencer, il la mit brutalement debout.

— Venez.

— Où m’emmenez-vous ? protesta la jeune fille.

Le flic la poussa dans le couloir. Une odeur de nourriture chinoise froide assaillit les narines de Spencer.

— On va avoir une petite discussion.

— Je vous ai déjà dit que je ne savais rien, se défendit Spencer. Que vous a raconté Kelsey ?

Le flic grimaça.

— On va voir si vos histoires collent.

Spencer se raidit. Elle imagina sa nouvelle amie dans une autre salle d’interrogatoire, mentant comme une arracheuse de dents pour préserver son propre avenir en bousillant celui de Spencer. Puis elle imagina Hanna montant dans sa voiture et réglant son GPS pour qu’il la conduise jusqu’au campus de l’université de Pennsylvanie. Charger Kelsey lui retournait l’estomac, mais que pouvait-elle faire d’autre ?

Le flic poussa une autre porte et fit signe à Spencer de s’asseoir sur une chaise de bureau.

— Vous avez des tas d’explications à nous fournir, mademoiselle Hastings.

Ça, c’est ce que vous croyez, songea Spencer en redressant les épaules. Elle avait pris la bonne décision. Et grâce à Hanna, qui devait déjà être en route, elle allait s’en tirer sans une égratignure.

Bien plus tard, après qu’Hanna eut planqué les cachets dans la chambre de Kelsey et appelé le poste de police, après que Spencer eut entendu deux flics parler de se rendre au dortoir Friedman pour fouiller la chambre 413, Spencer découvrit la vérité. Kelsey n’avait pas dit un seul mot contre elle. Elle n’avait absolument pas cherché à lui mettre sur le dos le crime dont on les accusait toutes les deux.

Alors Spencer avait regretté, mais il était trop tard. En avouant qu’elle avait menti, elle se serait attiré des ennuis bien plus graves encore. Mieux valait la fermer. La police n’avait aucun moyen de remonter jusqu’à elle.

Peu de temps après leur retour, les flics relâchèrent Spencer avec un simple avertissement. Au moment où elle sortait de la salle d’interrogatoire, la jeune fille aperçut Kelsey encadrée par deux policiers qui la tenaient par les bras d’un air peu amène. Quand elles se croisèrent dans le couloir, Kelsey jeta un regard

apeuré à son amie. *Que se passe-t-il ?* disaient ses yeux. *Qu'est-ce qu'ils me veulent ?* Spencer haussa les épaules comme si elle n'en avait pas la moindre idée. Puis elle sortit dans la nuit estivale, son avenir encore intact.

Sa vie continua normalement. Elle passa ses examens et les réussit brillamment. Elle rentra à l'Externat de Rosewood en tête du classement. Elle fut admise d'avance à Princeton. Au fil des semaines et des mois, cette soirée cauchemardesque s'estompa dans sa mémoire, et elle recommença à dormir paisiblement. Son secret était en sécurité. Seule Hanna connaissait la vérité. Personne d'autre ne la découvrirait jamais : ni ses parents, ni le comité d'admission à Princeton, ni même Kelsey.

Mais elle se trompait. L'hiver suivant, quelqu'un découvrit tout.

TOUS LES ASSASSINS MÉRITENT UNE PERMISSION D'UN SOIR

Un mercredi soir de début mars, Emily Fields était allongée sur la moquette de la chambre qu'elle partageait autrefois avec sa sœur Carolyn. Les murs étaient couverts de médailles et de posters de Michael Phelps. Sur le lit de Carolyn s'entassaient la veste de jogging d'Emily, des tonnes de maxi T-shirts et un jean boyfriend. Carolyn était partie à Stanford en août, et Emily appréciait d'avoir leur chambre pour elle seule. Surtout qu'elle y passait le plus clair de son temps libre depuis des semaines.

Roulant sur elle-même, elle regarda l'écran de son ordinateur portable. Une page Facebook y était affichée. *Repose en paix, Tabitha Clark.*

Emily détailla la photo de profil de la jeune fille, ses lèvres roses qui lui avaient adressé un sourire si charmeur en Jamaïque, ses yeux verts qui s'étaient plissés avec méfiance face aux quatre filles sur la terrasse de l'hôtel. D'elle, il ne restait désormais qu'un squelette dont la chair et les entrailles avaient été dévorées par les requins avant que la marée dépose ses os sur le rivage.

Et c'est notre faute.

Emily referma brutalement son portable, en proie à une envie grandissante de vomir.

Un an plus tôt, pendant leurs vacances de printemps en Jamaïque, ses amies et elle étaient persuadées d'être tombées sur la véritable Alison DiLaurentis, revenue d'entre les morts pour finir le travail commencé dans les Poconos et les éliminer enfin. Après une série de rencontres étranges avec cette inconnue énigmatique qui leur jetait à la figure des secrets qu'Ali seule connaissait, Aria avait poussé Tabitha par-dessus la balustrade de la terrasse. L'autre fille avait fait une chute de plusieurs étages avant de s'écraser sur la plage de sable en contrebas, où son corps avait disparu presque instantanément – sans doute emporté par la marée.

Quand la télé avait annoncé, deux semaines plus tôt, que la mer avait régurgité les restes de Tabitha, Emily, Aria, Hanna et Spencer avaient pensé que le monde entier était sur le point de découvrir ce qu'elles savaient déjà : que la véritable Ali avait survécu à l'incendie de sa maison de famille dans les Poconos. C'est alors que la bombe avait explosé : la fille qu'Aria avait poussée n'était pas la véritable Ali. Elle s'appelait bien Tabitha Clark, comme elle le leur avait dit. Emily et les autres avaient tué une innocente.

À la fin du journal télévisé, elles avaient reçu un message anonyme glaçant d'une personne qui signait « A », comme les deux maîtres chanteurs auxquels elles avaient déjà eu affaire précédemment. Ce nouveau « A » savait ce qu'elles avaient fait, et il voulait qu'elles paient pour leur crime. Depuis lors, Emily retenait son souffle en attendant qu'il se manifeste de nouveau.

Chaque jour au réveil, elle se souvenait de la Jamaïque, et chaque jour elle était aussi choquée et honteuse que la veille. Tabitha était morte par sa faute. Une famille était en deuil par sa faute. Emily avait toutes les peines du monde à se retenir d'appeler la police pour tout raconter. Mais ça foutrait en l'air la vie de Spencer, d'Aria et d'Hanna en plus de la sienne.

Son téléphone, qui était posé sur son oreiller, sonna. Emily s'en saisit. Le nom d'Aria Montgomery s'affichait à l'écran.

— Salut, lança Emily en décrochant.

— Salut, répondit son amie. Tu vas bien ?

Emily haussa les épaules.

— Bof.

— Ouais, moi aussi, dit doucement Aria.

Un long silence s'ensuivit. Depuis la découverte du corps de Tabitha et l'apparition du nouveau « A », Emily et Aria s'appelaient tous les soirs pour prendre des nouvelles. La plupart du temps, elles ne disaient pas grand-chose. Parfois, elles regardaient la télé ensemble, des émissions du genre *Hoarders* ou *Keeping up with the Kardashians*¹.

La semaine précédente, elles étaient tombées sur une rediffusion de *La Tueuse au visage d'ange*, le téléfilm qui retraçait les crimes d'Ali. Ni Emily ni ses amies ne l'avaient vu le soir de sa première diffusion – trop choquées d'avoir appris que Tabitha n'était pas Ali, elles étaient restées devant CNN. Mais Emily et Aria avaient regardé la rediffusion en silence, scrutant les actrices qui jouaient leurs rôles et fronçant les sourcils pendant les passages archi-dramatiques où leurs *alter ego* découvraient le corps de Ian Thomas ou fuyaient dans les bois en flammes.

Quand la maison des Poconos avait explosé, Emily avait frissonné. Les producteurs auraient pu opter pour une fin ouverte, mais au lieu de laisser planer le doute, ils avaient tué la méchante et permis aux héroïnes de retrouver une vie paisible – ignorant qu’elles étaient tourmentées par un nouveau « A ».

Dès l’arrivée du premier message, le jour de l’anniversaire de l’incendie dans lequel elles avaient failli périr toutes les quatre, Emily avait eu la certitude qu’Ali avait survécu à l’incendie en question et à sa chute depuis la terrasse de l’hôtel en Jamaïque, et qu’elle était revenue pour se venger. Petit à petit, elle avait convaincu les trois autres. Puis la presse avait confirmé l’identité de Tabitha. Pour autant, la véritable Ali pouvait très bien être encore en vie. Elle pouvait très bien être « A » et tout savoir sur les filles.

Emily se doutait de ce que les autres diraient si elle leur faisait part de sa théorie : « Il faut que tu t’y fasses, Em : Ali est bel et bien morte. » Elles étaient sans doute revenues sur leurs anciennes positions : Ali avait péri dans l’incendie des Poconos, point final. Mais elles ignoraient une chose : Emily avait laissé la porte de devant entrouverte avant l’explosion. Ali avait facilement pu s’échapper.

— Emily ? appela Mme Fields. Tu peux descendre ?

Emily se redressa très vite.

— Il faut que j’y aille, dit-elle à Aria. On se parle demain, d’accord ?

Elle raccrocha, sortit de sa chambre et regarda par-dessus la rambarde. Ses parents se tenaient dans le hall du rez-de-chaussée, encore vêtus des joggings gris assortis qu’ils mettaient pour leur promenade du soir dans le quartier. Près d’eux, une grande fille au visage couvert de taches de rousseur et aux cheveux blond vénitien comme ceux d’Emily portait sur l’épaule un énorme sac de sport sur lequel était marqué « ÉQUIPE DE NATATION, UNIVERSITÉ D’ARIZONA » en grosses lettres rouges.

Emily plissa les yeux.

— Beth ?

Sa sœur aînée leva la tête vers elle et écarta les bras.

— Ta-da !

Emily dévala l’escalier.

— Qu’est-ce que tu fais là ? s’écria-t-elle.

Beth revenait rarement à Rosewood. Elle était très occupée par son boulot de prof assistante à la fac où elle avait fait ses études et où elle entraînait également l’équipe de natation dont elle avait été le capitaine pendant sa dernière année.

La jeune femme laissa tomber son sac de sport par terre.

— J'avais deux jours de congé, et Southwest faisait des promos. J'ai voulu vous faire une surprise. (Elle détailla sa cadette de la tête aux pieds et grimaça.) Très glamour, ta tenue, railla-t-elle gentiment.

Emily baissa les yeux. Elle portait un T-shirt publicitaire taché et un bas de jogging Victoria's Secret trop petit, avec le mot « PINK » écrit en travers des fesses. Ce pantalon avait appartenu à Ali – *son* Ali, la fille qui était en réalité Courtney, celle à qui Emily s'était confiée, celle avec qui elle avait gloussé, celle qu'elle avait adorée pendant toutes ses années de 6^e et de 5^e.

Même si les ourlets s'effiloçaient et même si Emily avait perdu la ficelle de la taille depuis belle lurette, ce pantalon était devenu son uniforme pour traîner à la maison après les cours depuis deux semaines. Sans savoir pourquoi, elle avait l'impression qu'il ne pourrait rien lui arriver de grave tant qu'elle le porterait.

— Le dîner sera bientôt prêt, annonça Mme Fields en tournant les talons pour regagner la cuisine. Venez, les filles.

Tout le monde la suivit dans le couloir. Une réconfortante odeur de tomate et d'ail flottait dans l'air. Le couvert était mis pour quatre personnes, et Mme Fields se dirigea vers le four lorsque le minuteur se mit à sonner.

Beth s'assit près d'Emily et but longuement dans le gobelet Kermit la grenouille qui était son préféré depuis toujours. Elle avait les mêmes taches de rousseur et le même corps athlétique qu'Emily, mais ses cheveux blond vénitien étaient coupés en un carré court, et elle portait un petit anneau en argent dans le cartilage de l'oreille. Emily se demanda si la pose avait été douloureuse. Elle se demanda aussi ce que dirait leur mère quand elle s'en apercevrait.

Mme Fields n'aimait pas que ses enfants fassent des choses « décadentes » comme se percer le nez ou le nombril, se faire tatouer ou teindre les cheveux dans des couleurs bizarres. Mais Beth avait vingt-quatre ans ; peut-être ne se souciait-elle plus de son avis.

— Alors, comment tu vas ? dit-elle en croisant les mains sur la table et en regardant Emily. Ça faisait une éternité qu'on ne s'était pas vues.

— Tu devrais venir plus souvent, lança Mme Fields depuis le fond de la cuisine.

Emily étudia ses ongles presque rongés jusqu'à la matrice. Elle ne voyait rien d'anodin à raconter à Beth. Toutes les choses importantes de sa vie étaient marquées du sceau du secret.

— Il paraît que tu as passé l'été à Philadelphie avec Carolyn, l'encouragea sa sœur.

— Euh, ouais, marmonna Emily en froissant une serviette en papier avec un poulet imprimé dessus.

L'été précédent était bien la dernière chose dont elle avait envie de parler.

— Oui, elle est allée faire la folle en ville, ajouta Mme Fields sur le ton de la plaisanterie – mais avec une pointe d'acidité dans la voix. À son âge, je ne me souviens pas que tu aies eu besoin d'arrêter la natation pendant les grandes vacances.

Elle posa un plat de lasagnes sur la table.

— C'est du passé, tout ça, dit M. Fields en s'asseyant à sa place habituelle et en attrapant un morceau de pain à l'ail dans la corbeille. Emily est casée pour l'an prochain.

— C'est vrai, j'ai entendu ça ! (Beth donna un petit coup de poing dans l'épaule de sa cadette.) Une bourse de natation à l'UCN ! Tu dois être super excitée, non ?

Comme tout le monde l'observait, Emily ravala une grosse boule dans sa gorge et acquiesça avec un enthousiasme feint. Elle savait qu'elle aurait dû se réjouir, mais elle avait perdu une amie à cause de cette bourse. Chloe avait cru qu'Emily faisait du gringue à son père pour s'assurer une place dans l'équipe de l'UCN. En vérité, c'était M. Roland qui avait fait des avances à la jeune fille, tandis que de son côté Emily s'était efforcée de l'éviter.

Et puis une petite partie d'elle se demandait si elle pourrait vraiment aller à la fac l'année suivante. Et si « A » racontait à la police ce qu'elle et ses amies avaient fait à Tabitha ? Emily pourrait très bien être en prison d'ici la rentrée...

Les Fields se mirent à manger leurs lasagnes en raclant leur assiette avec leur fourchette. Beth parla d'une association caritative au sein de laquelle elle était volontaire et qui s'occupait de planter des arbres en Arizona. M. Fields complimenta sa femme sur les épinards sautés. Mme Fields raconta qu'elle avait rendu visite à une nouvelle famille qui venait juste de s'installer à Rosewood, afin de lui souhaiter la bienvenue. Emily sourit, hocha la tête et posa des questions, mais ne put se résoudre à prendre part plus activement à la conversation. Et même si les lasagnes étaient l'un de ses plats favoris, elle ne put en avaler que quelques bouchées.

Après le dessert, Beth se leva d'un bond et insista pour faire la vaisselle.

— Tu me donnes un coup de main, Em ?

Emily aurait voulu remonter dans sa chambre et se planquer sous la couette, mais elle ne voyait pas sa sœur souvent.

— Volontiers.

Elles se plantèrent toutes deux devant l'évier, face au champ de maïs qui bordait le jardin derrière leur maison. Tandis que l'eau se mettait à mousser et qu'une odeur citronnée de liquide vaisselle se répandait dans la cuisine, Emily se racla la gorge.

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire pendant ton séjour ici ?

Beth regarda par-dessus son épaule pour s'assurer que leurs parents ne pouvaient pas les entendre.

— Des tas de trucs sympas, répondit-elle à voix basse. Il y a une soirée déguisée demain, il paraît que ça va être génial.

— Oh. C'est chouette.

Emily ne put dissimuler sa surprise. La Beth qu'elle connaissait n'était pas du genre à faire la fête. Elle ressemblait beaucoup à Carolyn qui n'enfreignait jamais le couvre-feu parental et ne séchait jamais ni les cours ni l'entraînement.

Beth était en terminale à l'Externat de Rosewood pendant l'année de 6^e d'Emily. Après la fin de son bal de promo, elle et son cavalier – un nageur aux cheveux d'un blond presque blanc prénommé Chaz – avaient traîné chez les Fields au lieu d'aller à un after.

Ali dormait justement là elle aussi. Emily et elle étaient descendues en douce pour espionner Beth et Chaz. Elles espéraient les surprendre en train de se peloter. Mais les deux jeunes gens regardaient des rediffusions de *24 Heures chrono*, assis chacun à un bout du canapé. « Sans vouloir t'offenser, Em, ta sœur est vraiment barbante », avait chuchoté Ali.

— Oui, et tu m'accompagnes, annonça Beth en éclaboussant sa cadette avec de l'eau de vaisselle.

Emily secoua très vite la tête. Aller à une soirée la tentait à peu près autant que marcher sur un lit de braises.

Beth libéra la bonde, et l'eau se mit à bouillonner dans l'évier.

— C'est quoi ton problème ? Maman m'a dit que tu boudais depuis des semaines, et je te trouve complètement apathique. Quand je t'ai interrogée à propos de ta bourse, j'ai cru que tu allais fondre en larmes. Tu viens de rompre avec une petite amie, c'est ça ?

Une petite amie. Emily laissa échapper le torchon imprimé de poulets avec lequel elle essuyait la vaisselle propre. Ça la surprenait toujours qu'un des membres de sa famille tellement coincée mentionne son orientation sexuelle. Elle savait qu'ils essayaient de se montrer compréhensifs, mais leur tolérance forcée l'embarrassait parfois.

— Non, non, pas du tout, marmonna-t-elle.

— Maman te mène toujours la vie dure ? (Beth leva les yeux au ciel.) On s'en fout que tu aies arrêté la natation pendant les grandes vacances. C'était l'année dernière ! Je ne sais vraiment pas comment tu fais pour tenir dans cette maison sans nous.

Emily se tourna vers son aînée.

— Je croyais que tu aimais bien maman.

— Évidemment. Mais à ton âge, je mourais quand même d'envie de me casser d'ici. (Beth s'essuya les mains sur un autre torchon.) Allez, crache le morceau, la pressa-t-elle gentiment. Qu'est-ce qui te tracasse ?

Emily continua à frotter une assiette en dévisageant sa sœur qui attendait patiemment une réponse. Elle aurait bien voulu lui dire la vérité – pour sa grossesse, pour « A », et même pour Tabitha. Mais Beth péterait les plombs, et Emily était déjà brouillée avec une de ses sœurs.

— Je suis stressée, c'est tout, bredouilla-t-elle. La terminale, c'est plus dur que je ne l'imaginais.

Beth pointa une fourchette vers sa sœur.

— C'est justement pour ça que tu vas m'accompagner à cette soirée. Je t'interdis de refuser.

Emily caressa le bord dentelé de l'assiette. Elle n'avait aucune envie d'y aller, mais... Ça lui manquait d'avoir une sœur à qui parler. La dernière fois qu'elle avait vu Carolyn, pendant les vacances de Noël, celle-ci s'était donné beaucoup de mal pour ne jamais se retrouver seule avec Emily. Elle avait même couché dans le canapé du salon, prétextant qu'elle avait pris l'habitude de s'endormir devant la télé. Mais Emily savait que c'était pour ne pas partager leur ancienne chambre commune. L'attention que Beth portait à Emily était un cadeau que la jeune fille ne pouvait pas refuser.

— Je pense que je pourrais y passer un petit moment, marmonna-t-elle.

Beth la serra contre elle.

— Je savais que tu serais partante.

— Partante pour quoi ?

Les deux filles se retournèrent. Mme Fields se tenait sur le seuil de la cuisine, les mains sur les hanches. Beth s'écarta d'Emily et redressa le dos.

— Rien du tout, maman.

Mme Fields rebroussa chemin vers le salon. Emily et Beth se mirent à glousser derrière leur main.

— On va bien s'amuser, chuchota Beth.

Et, l'espace d'un instant, Emily la crut presque.

1. Émissions de télé-réalité. Dans la première, des professionnels interviennent pour aider des gens incapables de jeter quoi que ce soit, et dont l'espace vital est envahi par un tas de choses inutiles ; la seconde montre la vie quotidienne des membres de la famille Kardashian. (*N.d.T.*)

LE DOUBLE DE SPENCER

— Un peu plus à gauche.

Veronica Hastings, la mère de Spencer, se tenait dans le vestibule de la maison familiale, une main sur la hanche. Deux ouvriers positionnaient sous l'escalier incurvé un grand tableau représentant la bataille de Gettysburg.

— Maintenant, il est un peu trop haut sur la droite. Qu'en penses-tu, Spencer ?

La jeune fille, qui venait de descendre de sa chambre, haussa les épaules.

— Rappelle-moi pourquoi on a décroché le portrait de l'aïeul Hastings ?

Sa mère la regarda sévèrement avant de jeter un coup d'œil inquiet à son petit ami qui avait emménagé chez elles dix jours plus tôt. Mais Nicholas Pennythistle, qui portait toujours le costume sur mesure et les souliers bien cirés avec lesquels il était allé travailler, pianotait d'un air absorbé sur son BlackBerry.

— Tout le monde doit se sentir ici chez lui, Spence, dit Mme Hastings à voix basse en coinçant une mèche de cheveux blond cendré derrière son oreille. (Le diamant de quatre carats qu'elle portait à l'annulaire – la bague de fiançailles offerte par M. Pennythistle – brilla dans la lumière du lustre.) Et puis, je croyais que ce portrait te faisait peur.

— Il faisait peur à Melissa, pas à moi, marmonna Spencer.

En vérité, elle aimait beaucoup ce tableau, qui représentait son ancêtre avec plusieurs épagneuls aux yeux tristes sur les genoux. Le père de Spencer, qui avait déménagé après le divorce de ses parents et acheté un loft dans le centre de Philadelphie, et cet aïeul-là se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

C'était M. Pennythistle qui avait eu l'idée de décrocher le portrait pour le remplacer par cette affreuse scène de bataille de la guerre civile. Sans doute voulait-il effacer toute trace du père de Spencer de sa nouvelle maison.

— Le dîner est servi ! lança gaiement quelqu'un depuis la cuisine.

Melissa, la sœur aînée de Spencer, passa la tête dans le couloir. Elle avait proposé de cuisiner ce soir-là. Elle portait un tablier noir marqué « GREEN

GOURMET » sur le devant et des maniques argentées. Un bandeau en velours noir retenait ses cheveux blonds coupés au carré ; un collier de perles encerclait son cou, et ses pieds étaient chaussés de discrètes ballerines Chanel. Elle ressemblait à Martha Stewart en plus jeune.

Son regard croisa celui de Spencer.

— J'ai fait ton plat préféré : un tajine de poulet au citron et aux olives.

— Merci, dit Spencer avec un sourire reconnaissant pour ce geste de solidarité.

Les deux sœurs avaient longtemps été rivales, mais l'année précédente, elles avaient fini par enterrer la hache de guerre. Melissa savait que Spencer avait du mal à accepter l'installation de M. Pennythistle chez elle. Mais en vérité, la jeune fille avait d'autres problèmes bien plus graves, des problèmes dont elle n'osait pas parler à sa sœur... ni à quiconque.

Spencer suivit sa mère et M. Pennythistle – elle ne pouvait toujours pas se résoudre à l'appeler Nicholas – dans la cuisine alors que Melissa déposait un plat sur la table. Leur future demi-sœur Amelia, qui avait deux ans de moins que Spencer, était déjà assise dans le coin, une serviette dépliée sur les genoux. Elle portait des bottines à petits talons que Spencer avait choisies pour elle lors d'une récente expédition shopping à New York, mais ses cheveux étaient toujours frisés, et ses joues luisantes auraient eu grand besoin d'un peu de fond de teint.

Quand elle leva les yeux et vit Spencer, Amelia se rembrunit, et Spencer se détourna en réprimant un geste d'agacement. De toute évidence, Amelia ne lui avait pas pardonné le départ de son frère Zach à l'école militaire. Spencer n'avait pas eu l'intention de révéler à M. Pennythistle que son fils était gay. Mais quand il avait surpris les deux jeunes gens au lit ensemble, il avait tout de suite imaginé le pire et il était entré dans une rage terrible. Spencer ne lui avait révélé l'homosexualité de Zach que pour qu'il cesse de le frapper.

— Hé, Spencer, lança quelqu'un d'autre.

Darren Wilden, le petit ami de Melissa, était assis de l'autre côté d'Amelia. Il mâchait un morceau de pain à l'ail tout juste sorti du four.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il à Spencer.

L'estomac de la jeune fille se noua. Même s'il travaillait désormais comme vigile dans un musée de Philadelphie, Darren Wilden avait été l'agent de police chargé d'enquêter sur le meurtre d'Alison DiLaurentis. À l'époque, son boulot consistait à sentir quand les gens lui mentaient ou lui cachaient quelque chose. Pouvait-il être au courant de l'existence du nouveau « A » qui harcelait Spencer ? Soupçonnait-il ce que la jeune fille et ses amies avaient fait à Tabitha en Jamaïque ?

— Euh, pas grand-chose, se força à répondre Spencer en tirant sur le col de son chemisier.

Elle était ridicule. Wilden ne pouvait pas être au courant pour « A » ni pour Tabitha. Il ne pouvait pas savoir que toutes les nuits Spencer faisait des cauchemars dans lesquels elle revivait encore et encore cette horrible journée en Jamaïque. Il ne pouvait pas non plus savoir qu'elle lisait et relisait obsessionnellement tous les articles consacrés à la découverte du corps de Tabitha, au chagrin de ses parents, aux veillées funèbres organisées par ses amis du New Jersey, aux nouvelles associations qui s'étaient créées pour condamner l'abus d'alcool chez les jeunes – parce que tout le monde croyait que Tabitha était morte à cause de ça.

Mais ce n'était pas l'alcool qui avait tué la jeune fille. Spencer le savait, et « A » aussi.

Qui avait bien pu les voir, cette nuit-là ? Qui les haïssait suffisamment pour les torturer en menaçant de gâcher leur vie au lieu d'aller directement tout dévoiler à la police ? Spencer n'arrivait pas à croire que ses amies et elle devaient s'atteler de nouveau à découvrir l'identité de « A ». Pire encore : cette fois, elles ne voyaient aucun suspect. « A » ne s'était plus manifesté depuis le mot qu'il leur avait envoyé deux semaines auparavant, mais Spencer était certaine qu'il n'en avait pas fini avec elles.

Que pouvait-il bien savoir d'autre ? *Ce n'est que la partie émergée de l'iceberg*, affirmait-il dans son premier message, comme s'il connaissait d'autres secrets sur elles. Malheureusement, Spencer avait des tas de squelettes dans ses placards. Par exemple, Kelsey était partie en maison de correction par sa faute. Mais il était impossible que « A » soit au courant. D'un autre côté, il semblait toujours tout savoir...

— « Pas grand-chose » ? répéta Wilden sans quitter Spencer de ses yeux gris-vert au regard perçant. (Il prit une autre bouchée de pain à l'ail.) En tant que future étudiante à Princeton, tu devrais pourtant être sacrément occupée.

Spencer fit mine d'essuyer une tache sur son verre à eau. Elle aurait bien voulu que Wilden arrête de la dévisager comme si elle était une paramécie sous un microscope.

— Je joue dans la pièce du lycée, marmonna-t-elle.

— Tu ne joues pas seulement dedans : tu as le premier rôle, comme d'habitude, dit Melissa en levant les yeux au ciel avec un agacement feint. (Elle sourit à M. Pennythistle et Amelia.) Spencer a toujours décroché le premier rôle dans tous les spectacles scolaires depuis la maternelle.

— Et cette année, tu joues Lady Macbeth. (M. Pennythistle s'installa cérémonieusement dans le lourd fauteuil en acajou au bout de la table.) C'est un rôle exigeant. J'ai hâte de voir la représentation.

— Vous n'êtes pas obligé de venir, bredouilla Spencer en sentant ses joues s'empourprer.

— Bien sûr que Nicholas va venir ! s'exclama Mme Hastings. La date est déjà notée dans notre agenda !

Spencer observa son reflet dans le dos de sa cuillère. La dernière chose dont elle avait envie, c'était qu'un homme qu'elle connaissait à peine feigne de s'intéresser à sa vie. M. Pennythistle ne viendrait la voir jouer que parce que sa mère l'y obligeait.

Amelia piqua du blanc de poulet dans le plat qui circulait autour de la table.

— J'organise un concert caritatif de musique classique, annonça-t-elle. Un groupe de filles de St. Agnes va répéter ici pendant les semaines à venir, et le spectacle aura lieu à l'abbaye de Rosewood. Tout le monde pourra y assister.

Spencer leva les yeux au ciel. St. Agnes était l'école privée très chic que fréquentait Amelia, un établissement encore plus prétentieux que l'Externat de Rosewood. Elle devrait trouver un moyen d'échapper à cette soirée : son ancienne amie Kelsey, rencontrée alors qu'elle suivait des cours d'été à l'université de Pennsylvanie, fréquentait justement St. Agnes – du moins, elle y allait l'année précédente. Spencer ne voulait pas courir le risque de tomber sur elle.

Mme Hastings battit des mains.

— C'est merveilleux, Amelia. Dis-nous quand c'est, et on viendra.

— Je veux me rendre disponible pour vous toutes, dit M. Pennythistle en plissant ses yeux gris-bleu pour regarder tour à tour Amelia, Spencer et Melissa. Nous sommes une famille à présent, et j'ai très envie que nous tissions des liens solides.

Spencer renifla. Où était-il allé pêcher cette réplique, chez le Dr. Phil¹ ?

— J'ai déjà une famille, merci bien, répliqua-t-elle sur un ton acide.

Melissa écarquilla les yeux. Amelia eut un sourire en coin comme si elle venait de lire un ragot particulièrement juteux dans *Us Weekly*, et Mme Hastings se leva d'un bond.

— C'était très malpoli, Spencer. Sors de table, s'il te plaît.

Spencer partit d'un petit rire, mais sa mère désigna le couloir du menton.

— Je suis sérieuse. Monte dans ta chambre.

— Maman, intervint gentiment Melissa. J'ai fait le plat préféré de Spencer, et...

— On lui en gardera une assiette pour plus tard, coupa Mme Hastings d'une voix tendue, comme si elle allait se mettre à pleurer. Spencer, s'il te plaît, obéis.

— Je suis désolée, marmonna la jeune fille en se levant, même si elle ne le pensait pas.

Les pères n'étaient pas interchangeables. Elle ne pouvait pas « tisser des liens » avec un type qu'elle connaissait à peine.

Soudain, elle avait hâte d'être à l'automne suivant pour partir à Princeton. Loin de Rosewood, loin de sa nouvelle famille, loin de « A », loin du secret sur la mort de Tabitha et de tous les autres secrets que « A » pouvait avoir découverts aussi. Septembre n'arriverait jamais assez vite.

Les épaules voûtées, Spencer sortit de table en traînant les pieds. Une pile bien nette de courrier était posée au milieu de la console du vestibule. Sur le dessus, la jeune fille aperçut une longue enveloppe rectangulaire adressée à *Spencer J. Hastings*. Elle s'en saisit, espérant l'espace d'une folle seconde que la fac lui proposait de commencer plus tôt – tout de suite, par exemple.

Des voix étouffées venaient de la cuisine. Les deux labradoodles des Hastings, Rufus et Beatrice, s'élancèrent vers la fenêtre de la salle à manger : sans doute avaient-ils senti un chevreuil sur la pelouse. Spencer ouvrit l'enveloppe avec son ongle et en sortit une feuille de papier en haut de laquelle figurait le logo du comité des admissions de Princeton.

Chère mademoiselle Hastings,

Nous sommes au regret de vous informer qu'un quiproquo s'est produit. Apparemment, deux élèves de terminale nommés Spencer Hastings ont postulé pour être admis en avance dans notre établissement : vous et un certain Spencer F. Hastings de Darien, dans le Connecticut. Malheureusement, notre comité n'a pas réalisé que vous étiez deux individus distincts : certains de nos membres ont lu votre dossier tandis que les autres lisaient celui de votre homonyme ; puis nous avons tous voté comme s'il s'agissait d'une seule et même personne.

Maintenant que nous avons découvert notre erreur, nous devons passer de nouveau en revue vos deux dossiers pour décider lequel de vous sera admis en première année. Vous êtes tous les deux des élèves brillants ; le choix s'annonce

donc difficile. Si vous souhaitez ajouter quoi que ce soit à votre dossier afin de faire pencher la balance en votre faveur, c'est le moment ou jamais.

Nous vous prions de nous excuser pour le dérangement et vous souhaitons bonne chance.

Cordialement,

Bettina Bloom

Présidente du comité des admissions de Princeton.

Spencer relut la lettre trois fois, jusqu'à ce que le logo en haut de la page se brouille pour ressembler à un test de Rorschach. Cette femme devait se tromper. Elle avait été admise à Princeton. Le comité ne pouvait pas revenir en arrière.

Deux minutes plus tôt, son avenir était assuré. À présent, elle risquait une fois de plus de tout perdre.

Un gloussement moqueur résonna à ses oreilles. Instinctivement, Spencer leva les yeux et regarda par la fenêtre qui donnait sur la maison voisine, celle où habitaient autrefois les DiLaurentis. Quelque chose remua de l'autre côté de la haie. Spencer plissa les yeux. Mais l'ombre qu'elle avait cru apercevoir ne réapparut pas. La personne s'était envolée.

¹. Talk-show animé par Phil McGraw où il propose de conseiller et d'aider des personnes pour régler leurs problèmes personnels.

SI JOLIE ET SI SEULE

— Abandonnez-vous à la source divine de toute vie, chantonnait une voix apaisante aux oreilles d’Aria Montgomery. À chaque expiration, relâchez la tension de votre corps. D’abord vos bras, puis vos jambes, puis les muscles de votre visage, puis...

Bang.

Aria ouvrit les yeux. C’était le jeudi matin un peu avant le début des cours. La porte du gymnase auxiliaire de l’Externat de Rosewood venait de s’ouvrir à la volée. Un groupe de filles de 3^e, en justaucorps et jambières, fit irruption pour la classe de danse moderne prévue en première heure.

Aria se leva d’un bond et ôta son casque. Allongée sur un tapis de yoga, elle venait de passer plusieurs minutes à soulever et reposer les fesses – le gourou de son CD de méditation lui promettait que ce mouvement purifierait ses chakras et l’aiderait à oublier son passé. Mais à en juger leurs sourires moqueurs, les filles qui venaient de surprendre Aria pensaient qu’elle se livrait à une forme bizarre de masturbation.

Aria se faufila dans le couloir grouillant d’élèves en remettant son iPod dans son sac. Toutes les choses qu’elle s’efforçait si désespérément d’oublier bourdonnaient de nouveau dans sa tête tel un essaim d’abeilles en colère.

La jeune fille se glissa dans une alcôve près de la fontaine à eau et sortit son téléphone de la poche de sa veste. Il lui suffit d’appuyer sur un bouton pour faire apparaître à l’écran la page que, depuis deux semaines, elle consultait de manière obsessionnelle sur Google.

Mémorial pour Tabitha Clark.

Les parents de Tabitha avaient créé ce site afin d’honorer la mémoire de leur fille. On y trouvait des tweets de ses amis, des photos d’elle à l’entraînement des pom-pom girls ou pendant des spectacles de danse, des détails sur une bourse portant son nom, et des liens vers les articles qui lui étaient consacrés.

Aria ne pouvait s'empêcher de revenir sans cesse sur cette page. Elle se jetait sur toutes les nouvelles, terrifiée à l'idée que quelque chose ou quelqu'un allait finir par faire le lien entre elle et la mort de Tabitha.

Mais le monde entier pensait encore que le décès de la jeune fille était un tragique accident. Personne n'avait ne serait-ce soulevé l'éventualité d'un meurtre, et personne n'avait noté qu'Aria et ses amies se trouvaient en Jamaïque au même moment que Tabitha – et qu'elles séjournaient dans le même hôtel. Le frère d'Aria, Mike, et son petit ami, Noel, qui étaient là pendant ces vacances, n'avaient quant à eux fait aucun commentaire. Aria n'était même pas certaine qu'ils aient eu vent de cette histoire. Pour eux, ce n'était probablement qu'une mort parmi tant d'autres aux infos du soir.

Mais une personne connaissait la vérité : « A ».

Quelqu'un gloussa derrière Aria. Un groupe de filles de seconde l'observait, debout contre les casiers de l'autre côté du couloir.

— La Tueuse au visage d'ange, chuchota l'une d'elles, provoquant l'hilarité des autres.

Aria frémit. Depuis la diffusion du téléfilm ainsi nommé, des tas d'élèves de l'Externat lui en jetaient des répliques à la figure quand ils la croisaient dans l'école. « Je croyais qu'on était amies pour la vie », disait l'Aria de la télé à la véritable Ali quand celle-ci mettait le feu à la maison des Poconos. « On était tellement ringardes avant de te rencontrer ! » Comme si c'était le genre d'Aria de dire des trucs pareils !

Une silhouette familière entra dans le champ de vision de la jeune fille. Noel Kahn, son petit ami, guidait Klaudia Huusko, l'étudiante blonde finlandaise qui habitait actuellement chez lui, vers la salle d'anglais. Klaudia grimaçait de douleur à chaque pas, tenait sa cheville bandée en l'air et s'appuyait lourdement sur l'épaule musclée de Noel. Tous les garçons s'étaient arrêtés pour regarder passer ses bonnets D agités de soubresauts.

Le cœur d'Aria se mit à battre très fort. Deux semaines auparavant, Noel, ses deux frères aînés, Aria et Klaudia étaient montés faire du ski dans le nord de l'État de New York. Une fois au chalet, Klaudia avait annoncé à Aria qu'elle comptait lui piquer Noel et que rien ne pourrait l'en empêcher. Folle de rage, Aria avait accidentellement poussé Klaudia à bas d'un télésiège.

Elle avait raconté à tout le monde que la jeune fille avait glissé, et Klaudia avait fait mine de ne pas se souvenir de ce qui s'était passé. Mais Noel tenait quand même Aria pour responsable. Depuis leur retour, il se mettait en quatre pour Klaudia : il la conduisait au lycée, portait ses livres, allait lui chercher des

cafés et des assiettes de sushis pendant la pause déjeuner. C'était un miracle qu'il ne lui donne pas la becquée avec des baguettes gravées aux armes de l'Externat.

Depuis qu'il jouait les mère Teresa, il n'avait pas une seconde à consacrer à Aria, pas même pour lui téléphoner ou lui dire bonjour dans les couloirs du lycée. Ça faisait deux semaines qu'il zappait leur rendez-vous traditionnel du samedi soir au Rive Gauche, dans le centre commercial King James. Il avait également séché le cours de cuisine qu'Aria et lui prenaient ensemble à la fac d'Hollis, le jour consacré aux grillades et aux marinades.

Une minute plus tard, Noel ressortit de la salle d'anglais. Lorsqu'il aperçut Aria, au lieu de se détourner en l'ignorant comme il le faisait chaque fois ces derniers temps, il marcha droit vers elle. Le moral d'Aria remonta aussitôt en flèche. Il allait peut-être s'excuser de l'avoir délaissée. Tout allait rentrer dans l'ordre.

Aria baissa les yeux vers ses mains tremblantes. Sa nervosité lui rappelait la seule et unique fois où Noel lui avait adressé la parole pendant leur année de 5^e, durant une des soirées organisées par *leur* Ali. Ils avaient passé un bon moment ensemble et Aria planait complètement jusqu'à ce qu'Ali vienne la voir un peu plus tard pour l'informer qu'elle avait de la coriandre coincée entre les dents depuis le début de leur conversation.

« Je crois que tu vises un peu trop haut avec Noel, avait dit Ali – qui était en réalité Courtney – sur un ton gentil mais taquin. De toute façon, il en pince pour quelqu'un d'autre. »

Ouais : toi, par exemple ? avait songé Aria avec amertume. Quel garçon de l'Externat n'en pinçait pas pour Ali ?

Noel s'arrêta devant la vitrine où était exposé le drapeau reconstitué de la capsule temporelle : le trophée de la chasse au trésor organisée chaque année par l'Externat de Rosewood. Des copies des drapeaux des années précédentes – les vrais étaient enterrés derrière le terrain de foot – se trouvaient également là. Un gros morceau manquait au centre de celui qui correspondait à la chasse au trésor de leur année de 6^e. La véritable Ali avait trouvé ce morceau, *leur* Ali l'avait volé, puis leur frère Jason s'en était emparé à son tour pour le donner à Aria. C'était à cause de ce morceau de drapeau que *leur* Ali avait pu échanger sa place avec sa sœur jumelle et envoyer la véritable Ali à l'hôpital psychiatrique pendant quatre longues années.

— Salut, lança Noel.

Il sentait le savon à l'orange et le poivre, une combinaison improbable qui ravissait Aria. Baissant les yeux vers sa sacoche Manhattan Portage, la jeune fille

vit que le badge qu'elle lui avait acheté à une foire artisanale, et qui représentait un rhinocéros coiffé d'un chapeau de cotillon, était toujours épinglé au milieu de ses pin's de l'équipe de lacrosse et des Phillies de Philadelphie. C'était bon signe, non ?

— Salut, répondit Aria à voix basse. Tu m'as manqué.

— Oh. (Noel feignit d'être fasciné par le cadran carré de sa montre Omega.) Ouais, j'ai été super occupé.

— À assouvir tous les caprices de Klaudia ? ne put s'empêcher de répliquer Aria sèchement.

Le visage de Noel se durcit comme s'il était une fois de plus sur le point de se lancer dans sa tirade habituelle : « Klaudia est seule dans un pays étranger, tu devrais être plus compréhensive. » Au lieu de ça, il haussa les épaules.

— Il faut qu'on parle.

Une grosse boule se forma dans la gorge d'Aria.

— À... à propos de quoi ? balbutia-t-elle, même si elle avait l'horrible impression de déjà le savoir.

Noel remonta sur son avant-bras le bracelet jaune que tous les membres de l'équipe de lacrosse portaient en signe de fraternité virile. Il refusait de soutenir le regard d'Aria.

— Je pense que ça ne marche pas entre nous, dit-il d'une voix légèrement éraillée.

Aria reçut cette déclaration comme un coup de pied de karaté dans le ventre.

— M... mais pourquoi ?

Noel haussa de nouveau les épaules. Son expression d'ordinaire calme et affable était grimaçante, et sa peau parfaite semblait comme marbrée.

— Je ne sais pas trop. Je veux dire, on n'a pas grand-chose en commun, pas vrai ?

Le monde soudain s'écroula. Quand Aria avait été faussement amie avec Klaudia, l'espace d'une fraction de seconde, celle-ci lui avait fait remarquer combien elle et Noel étaient mal assortis. D'accord, Aria ne ressemblait pas aux joueuses de lacrosse en polo Ralph Lauren avec lesquelles Noel sortait généralement, mais il lui avait dit qu'il trouvait ça rafraîchissant. D'un autre côté, comment pouvait-elle rivaliser avec une déesse du sexe finlandaise ?

L'odeur du nettoyeur écologique que l'équipe d'entretien utilisait pour laver les sols picotait les narines d'Aria et lui donnait la nausée. Un des joueurs de l'équipe de basket bouscula la jeune fille, la projetant sur Noel. Elle s'écarta très vite. Tout à coup, elle se sentait gênée de le toucher.

— Juste comme ça ? Tout le temps qu'on a passé ensemble, ça ne compte pas pour toi ?

Noel fourra les mains dans ses poches.

— Je suis désolé, Aria.

Il leva les yeux vers elle et, l'espace d'un instant, il eut l'air sincère. Mais il semblait également sur ses gardes, fermé et buté, comme s'il l'avait déjà quittée depuis belle lurette.

Des larmes mouillèrent le coin des yeux d'Aria. Elle pensa à tous les week-ends qu'elle avait passés avec Noel. À tous les matchs de lacrosse auxquels elle avait assisté, alors qu'elle ne comprenait rien à ce jeu. À tous les secrets qu'elle lui avait racontés : par exemple que *leur* Ali et elle avaient surpris son père embrassant Meredith, qui était alors son étudiante, près de la fac d'Hollis pendant leur année de 5^e. Ou que lorsque la véritable Ali était revenue l'année précédente et avait fait des avances à Noel, Aria avait cru que son petit ami allait la larguer. Ou qu'après avoir failli mourir dans les Poconos, Aria avait longtemps dormi avec la lumière allumée et un couteau de samouraï que son père avait acheté au Japon sous l'oreiller. Ou encore que, même si elle avait perdu sa virginité en Islande pendant son année de seconde, elle voulait que sa deuxième fois soit vraiment spéciale. Peut-être avait-elle bien fait de ne pas coucher avec Noel, en fin de compte.

Mais il restait d'autres secrets qu'Aria n'avait pas racontés à son petit ami. Notamment, ce qu'elle avait fait à Tabitha ou ce qui s'était réellement passé pendant leurs vacances en Islande. Ce dernier incident seul aurait suffi pour que Noel la plaque des mois auparavant. Au fond, il s'agissait peut-être d'un retour de bâton karmique, songea Aria. Peut-être avait-elle mérité ce qui lui arrivait.

Entendant un ricanement, elle regarda par la porte ouverte de la salle d'anglais. Klaudia était assise au premier rang, son pied blessé posé sur une autre chaise. Kate Randall, Naomi Ziegler et Riley Wolfe l'encadraient. Bien entendu, elles étaient vite devenues amies avec la Finlandaise, aussi sournoise et langue de vipère qu'elles. Toutes les quatre regardaient Aria et Noel avec un large sourire. Elles avaient assisté à leur rupture en direct ; la nouvelle aurait fait le tour de l'Externat d'ici quelques minutes. « La jolie petite ringarde s'est fait joliment larguer ! »

Tournant les talons, Aria fonça vers les toilettes avant que ses larmes se mettent à couler. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule dans l'espoir que Noel la retienne, mais le jeune homme s'éloignait déjà dans la direction opposée. Arrivé à la hauteur de Mason Byers, l'un de ses amis les plus proches, il s'arrêta pour lui

taper dans la main, comme s'il était l'incarnation de la parfaite insouciance – ravi d'être débarrassé de l'excentrique Aria Montgomery une bonne fois pour toutes.

HANNA MARIN, STRATÈGE DE CAMPAGNE

Le jeudi soir, alors que le soleil s'abîmait derrière les arbres en teintant le ciel d'orangé, Hanna Marin pressa son iPhone contre son oreille et attendit le bip à la fin du message d'accueil.

— Mike, c'est encore moi. Tu comptes décrocher un jour, ou quoi ? Combien de fois devrai-je te dire que je suis désolée ?

Elle raccrocha. Durant les deux dernières semaines, elle avait laissé seize messages sur le répondeur de Mike ; elle lui avait envoyé onze textos, des tonnes de tweets et plusieurs courriers électroniques, mais son ex ne lui avait jamais répondu.

Hanna se rendait compte qu'elle avait agi trop précipitamment en rompant avec Mike quand il l'avait mise en garde contre Patrick Lake, le photographe véreux qui lui avait fait miroiter une carrière de mannequin. Mais comment aurait-elle pu deviner que Patrick prendrait des photos compromettantes d'elle et qu'il menacerait de les mettre en ligne à moins qu'elle ne lui donne une grosse somme d'argent ?

Mike manquait à Hanna. Regarder *American Idol* avec lui et se moquer des candidats manquait à Hanna. Elle avait entendu dire que le jeune homme tenait un petit rôle dans la pièce du lycée. Du temps où ils sortaient ensemble, ils se consultaient mutuellement avant d'accepter quoi que ce soit. Hanna l'aurait définitivement empêché de jouer dans *Macbeth*.

Mike lui manquait encore plus à cause de la mort de Tabitha et de l'apparition d'un nouveau « A ». Jamais Hanna n'aurait raconté à son petit ami ce qu'Aria, Spencer, Emily et elle avaient fait en Jamaïque, mais ça l'aurait réconfortée d'être avec quelqu'un se souciant d'elle.

Au lieu de ça, elle se sentait seule et effrayée. Elle voulait croire que ses amies et elle avaient agi en situation de légitime défense. Elles pensaient vraiment que Tabitha était la véritable Ali, bien décidée à les éliminer. Mais, quelle que fût la

manière dont Hanna tentait de rationaliser la situation, la vérité dévastatrice demeurait : elles avaient tué une innocente. Elles étaient toutes coupables ; elles le savaient, et « A » aussi.

Descendant de sa Toyota Prius, Hanna regarda autour d'elle. L'allée circulaire de la nouvelle maison de son père, un pseudo-manoir en brique rouge situé à Chesterbridge et comptant une demi-douzaine de chambres, était bordée par quelques sapinettes, retenues entre elles par de pauvres ficelles. Des colonnes grecques blanches soutenaient le porche ; une fontaine gazouillait paisiblement sur le devant, et deux rangées de buis parfaitement taillées, qui ressemblaient à des cônes de crème glacée à l'envers, encadraient l'entrée.

C'était un peu grand pour trois personnes – le père d'Hanna, sa nouvelle épouse Isabel et Kate, la fille de cette dernière –, mais tout à fait approprié pour un candidat au poste de sénateur. La campagne de M. Marin avait débuté quelques semaines plus tôt, et il avait de bonnes chances de gagner. À moins, évidemment, que « A » ne révèle le secret de la mort de Tabitha.

Hanna sonna, et Isabel ouvrit la porte presque immédiatement. Elle portait un pull bleu Tiffany, une jupe crayon noire et des chaussures confortables à petits talons. La parfaite épouse mal fagotée d'un futur sénateur.

— Bonjour, Hanna. (D'après sa mine pincée, Isabel n'appréciait pas la robe « anthropologie bohémienne » et les bottines en daim gris d'Hanna.) Tout le monde est dans le bureau de Tom.

Hanna s'engouffra dans le vestibule, orné de photos du mariage de son père et d'Isabel l'été précédent. Elle fronça les sourcils en se voyant dans l'un des cadres d'argent, vêtue de la robe de demoiselle d'honneur la plus hideuse qu'Isabel eût trouvée : une horreur vert menthe qui balayait le sol, lui donnant l'air malade et grosse comme une vache. Elle retourna la photo face contre le mur.

Tom Marin et son équipe de campagne étaient assis autour de la table de travail en chêne. Perchée sur l'accoudoir d'un sofa victorien, Kate tripotait son iPhone. Le regard de Tom Marin s'éclaira à la vue de sa fille.

— La voilà !

Hanna sourit. Quelques semaines plus tôt, quand les consultants en image de Tom Marin lui avaient annoncé qu'Hanna passait bien auprès des électeurs, la jeune fille était tout à coup devenue la chouchoute de son père.

Isabel se glissa dans la pièce derrière sa belle-fille et referma la porte à double battant.

— Je t'ai fait venir à cause de ça, révéla M. Marin en poussant vers Hanna une série de prospectus et de captures d'écran dont les titres clamaient : « La vérité

sur Tom Marin », « Ne croyez pas ses mensonges » et « Vous ne pouvez pas faire confiance à cet homme ». Tout ça est financé par le comité de Tucker Wilkinson, expliqua-t-il.

Hanna fit claquer sa langue. Tucker Wilkinson était le plus grand rival de son père à la nomination pour leur parti. Il avait déjà été sénateur pendant des années, de sorte qu'il disposait de fonds considérables et d'un grand nombre d'amis haut placés.

Elle se pencha en avant pour mieux voir la photo. Tucker Wilkinson était grand, brun, séduisant et ressemblait vaguement à Hugh Jackman. Il avait le sourire éblouissant des politiciens – ce sourire qui, à force de vouloir inspirer la confiance, en devenait presque inquiétant.

Sam, un des collaborateurs les plus âgés de Tom Marin, secoua la tête. Il avait des yeux tombants et une affection évidente pour les nœuds papillons.

— J'ai entendu dire que Wilkinson avait soudoyé un membre du comité des admissions d'Harvard pour qu'ils acceptent son fils aîné, alors qu'il avait à peine la moyenne.

Vincent, qui gérait le site Internet de M. Marin, fourra un chewing-gum dans sa bouche avant d'ajouter :

— Et il fait tout son possible pour exhumer les casseroles que les autres candidats traînent.

— Par chance, il n'a rien trouvé sur nous. (M. Marin balaya l'assemblée du regard.) Et il ne trouvera rien, à moins que quelqu'un ici n'ait quelque chose à me dire. J'ai été choqué par le geste de Jeremiah. Je ne compte plus me laisser surprendre de la sorte.

À la mention de Jeremiah, l'ancien bras droit de M. Marin récemment renvoyé pour avoir volé dix mille dollars en liquide dans la caisse réservée aux dépenses de campagne, Hanna frémit. En réalité, ce n'était pas Jeremiah qui avait pris l'argent, mais elle. Elle n'avait pas eu le choix : c'était le seul moyen d'acheter le silence de Patrick et de faire disparaître les photos qu'il avait prises.

Le téléphone de Kate sonna. La jeune fille consulta l'écran et se mit à glousser.

— Kate ? s'impatienta M. Marin. Tu pourrais peut-être éteindre ça ?

— Désolée. (Kate posa son iPhone à l'envers sur la table basse et fixa Hanna d'un air entendu.) Sean vient de m'envoyer un texto trop marrant.

Hanna se hérissa intérieurement, mais tenta de n'en rien laisser paraître. Kate sortait depuis peu avec Sean Ackard, l'ex de sa demi-sœur. Si Hanna ne le regrettait pas du tout, elle était vexée qu'il ait choisi comme nouvelle petite amie la fille qu'elle détestait le plus au monde.

M. Marin fit une pile bien nette avec les prospectus.

— Alors... Quelqu'un a quelque chose à m'avouer ?

L'estomac d'Hanna se noua. Les enquêteurs de Wilkinson pouvaient-ils découvrir la vérité au sujet de Tabitha ? Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Une voiture descendait lentement la rue. Les yeux plissés, Hanna scruta les arbres qui séparaient la propriété de son père de celle de ses voisins de droite. L'espace d'un instant, elle crut voir une ombre filer entre les troncs.

Puis son portable bipa.

Hanna le sortit de son sac et le mit en mode silencieux. Après s'être assurée que son père ne la regardait pas, elle consulta l'écran. À la vue de la série de chiffres et de lettres sans queue ni tête qui tenait lieu de numéro d'expéditeur, son sang se glaça dans ses veines. Elle appuya sur « Lecture ».

Que dirait Papounet s'il savait que sa nouvelle fille préférée est une voleuse ?

« A »

Hanna fit de son mieux pour ne pas se décomposer. Qui avait pu lui envoyer ça ? Comment « A » savait-il où elle se trouvait en ce moment même ? Elle jeta un coup d'œil à Kate, qui tripotait son téléphone quelques instants plus tôt, et sa demi-sœur lui rendit un regard agacé.

Fermant les yeux, Hanna passa d'autres possibilités en revue. Qui pouvait bien être le nouveau « A » ? Au début, la véritable Ali avait paru un choix logique. D'une façon ou d'une autre, elle avait dû survivre à l'incendie des Poconos et à sa chute depuis le toit de l'hôtel, en Jamaïque, et revenir pour les hanter.

Mais à présent, Hanna savait que la fille qu'elles avaient tuée s'appelait bien Tabitha, et elle réalisait combien c'était idiot de croire qu'Ali avait pu échapper aux flammes. Mais à qui d'autre ses amies et elle avaient-elles causé du tort ? Qui avait vu ce qui s'était passé en Jamaïque ? Qui savait dans quel guépier Hanna s'était fourrée avec Patrick ?

— Hanna ?

Arrachée à ses ruminations, la jeune fille leva les yeux. Tout le monde quittait la pièce. Son père se tenait debout près d'elle, l'air inquiet.

— Tu vas bien ? Tu es toute pâle.

Hanna regarda par la double porte grande ouverte. Kate et Isabel s'éloignaient en direction de la cuisine ; le reste de l'équipe de campagne avait disparu.

— En fait... tu as une seconde ?

— Bien sûr. Que se passe-t-il ?

Hanna se racla la gorge. Jamais elle ne pourrait parler de Tabitha à son père, mais elle pouvait au moins lui avouer une autre de ses fautes avant que « A » le fasse pour elle.

— Tout à l'heure, tu disais que si on traînait des casseroles, c'était le moment de t'en parler.

Un pli se forma entre les sourcils de M. Marin.

— Oui ?

— Du coup, j'ai quelque chose à te dire...

Tournant le dos à son père, Hanna lui raconta toute l'histoire avec Patrick. Comment elle avait cru qu'il l'aiderait à devenir mannequin. Comment il l'avait fait chanter en lui montrant les photos tendancieuses.

— J'avais tellement peur qu'il les mette en ligne, chuchota-t-elle en fixant un tas d'affiches de campagne roulées dans un coin de la pièce. Peur qu'il gâche toutes tes chances d'être élu. Alors, j'ai pris l'argent dans le coffre. Je ne savais pas quoi faire d'autre. Je ne voulais pas que ta campagne échoue à cause de moi.

Quand elle se tut, il y eut un long silence angoissant. Le portable de M. Marin bipa, mais celui-ci ne décrocha pas. Hanna n'osait pas le regarder. Elle était pleine de honte et de dégoût d'elle-même. C'était encore pire que la fois où *leur* Ali l'avait surprise en train de vomir chez son père, à Annapolis, après une crise de boulimie.

Soudain, la douleur la submergea. Elle laissa échapper un gémissement pathétique tandis que des sanglots muets secouaient ses épaules.

Au bout d'un moment, elle entendit son père soupirer.

— Eh, dit-il en lui posant les mains sur les épaules. Ne pleure pas, Hanna. Ce n'est pas grave.

— Si, c'est grave, bredouilla la jeune fille. J'ai tout gâché, et tu vas recommencer à me détester.

— Recommencer à... ? répéta M. Marin en reculant, les sourcils froncés. Je ne t'ai jamais détestée.

Hanna renifla bruyamment et leva les yeux vers lui. *Ben voyons.*

Son père se caressa le menton.

— J'avoue que je suis surpris. Et un peu choqué. Mais c'était très courageux de ta part d'avouer une chose dont tu n'es pas fière. Pourquoi es-tu allée chez un inconnu pour te faire prendre en photo ? Et pourquoi n'es-tu pas venue me voir tout de suite quand il a commencé à te faire chanter ?

Hanna baissa la tête, penaude.

— Je ne voulais pas te déranger.

— Mais j’aurais pu faire quelque chose ! J’aurais pu empêcher ce sale type de t’embêter ! Tu aurais dû savoir que tu pouvais me parler de tes problèmes.

Hanna rit malgré elle.

— Mais justement, papa, je ne peux pas. Je ne peux plus depuis des années.

M. Marin frémit. Les épaules d’Hanna s’affaissèrent.

— Désolée. Je ne voulais pas dire ça. Ce que je voulais dire, c’est que...

Son père leva une main pour l’arrêter.

— Moi, je pense que c’est exactement ce que tu voulais dire, répliqua-t-il, sur la défensive. Mais j’ai essayé, Hanna. N’oublie pas que tu as refusé de m’adresser la parole pendant des années. À ton avis, qu’est-ce que ça m’a fait ?

Hanna écarquilla les yeux. Pendant très longtemps, à l’époque où son père vivait à Annapolis, elle avait refusé de lui parler au téléphone. Chaque fois qu’il appelait, elle faisait semblant d’être occupée. Elle n’avait vraiment pas envie qu’il lui raconte combien Kate était belle, mince et merveilleuse comparée à elle. Ils n’avaient jamais évoqué le sujet ensemble. Hanna pensait que son père ne s’en était même pas rendu compte.

— Je suis désolée, marmonna-t-elle.

— Moi aussi, répondit son père sur un ton bourru.

Les larmes d’Hanna se mirent à couler encore plus vite. Au bout d’un moment, son père la prit dans ses bras et lui caressa le dos. La jeune fille finit par s’essuyer les yeux et par lever la tête vers lui.

— Tu veux que j’appelle Jeremiah ? Je pourrais le supplier de revenir. Lui avouer ce que j’ai fait.

Elle imaginait déjà la grimace ravie de Jeremiah quand elle lui dirait ça.

Mais Tom Marin secoua la tête.

— En fait, Jeremiah bosse pour Tucker Wilkinson maintenant.

Hanna en resta bouche bée.

— Tu plaisantes ?

— J’aimerais bien. Il s’avère qu’on ne pouvait réellement pas lui faire confiance. (Son père saisit un bloc-notes avec la mention « TOM MARIN COMME SÉNATEUR » inscrite en haut.) Je veux que tu me dises tout ce que tu sais sur ce fameux Patrick. Donne-moi son adresse mail, son numéro de téléphone, tout ce que tu as. Ce qu’il t’a fait est monstrueux, Hanna. Il faut le retrouver et le faire payer.

Hanna fit défiler la liste de ses contacts et lui donna les renseignements qu’il demandait.

— Et pour l'argent que j'ai volé ? Tu veux que je te rembourse ? Je ne sais pas trop comment je pourrais faire, mais...

M. Marin fit tourner son stylo entre ses doigts.

— Tu n'auras qu'à bosser encore plus dur sur ma campagne. Je voulais t'en parler après la réunion de cet après-midi. Nous devons trouver un moyen de capter le vote des jeunes. Kate est partante pour nous aider. Et toi ?

— Tu n'as pas déjà engagé des gens pour ça ?

— Bien sûr que si. Mais j'aimerais que vous vous impliquiez aussi, toutes les deux.

Hanna appuya sa langue contre l'intérieur de sa joue. La dernière chose dont elle avait envie, c'était de collaborer avec sa demi-sœur parfaite, mais elle ne pouvait pas dire non à son père, pas alors qu'il s'était montré aussi indulgent et qu'il l'avait soutenue de la sorte.

— D'accord.

— Je n'arrive pas à toucher les jeunes électeurs. Je me disais que vous auriez peut-être une idée.

Hanna réfléchit un moment.

— Tu as un compte Twitter ?

— Oui, mais je ne comprends pas trop comment ça marche, avoua M. Marin, embarrassé. Est-ce que tu dois inviter les gens à devenir tes amis, comme sur Facebook ?

— Non, les gens décident eux-mêmes de te suivre. Je peux m'occuper de gérer ton compte, si tu veux. On pourrait s'en servir pour organiser une flash mob, suggéra Hanna.

Son père se rembrunit :

— Une flash mob ? Ce n'est pas ce truc qui a provoqué des émeutes à Philadelphie il y a quelques étés ?

— Ce serait une flash mob contrôlée, le détrompa Hanna avec un petit sourire. On pourrait demander aux étudiants d'une fac locale – Hollis ou Hyde, par exemple – de se rassembler de manière impromptue, et peut-être engager un groupe de musiciens. Plus ça aura l'air cool, plus ils voudront venir, même sans connaître l'objet exact de la réunion. Tu ferais un petit discours, et des gens à toi passeraient dans la foule pour inscrire les jeunes sur les listes électorales.

M. Marin pencha la tête sur le côté. Ses yeux brillaient comme chaque fois qu'il allait accepter de l'emmener à Hersheypark – ce dont Hanna le suppliait tous les week-ends quand elle était petite.

— Essayons, dit-il enfin. Hyde me paraît mieux : la fac est petite et plus proche de Philadelphie. Tu peux t'occuper de l'organisation ?

— Bien sûr, acquiesça Hanna.

Son père se pencha en avant pour lui toucher la main.

— Tu vois ? Tu es faite pour ça. Et tout à l'heure, quand tu as dit que... euh, que les choses avaient changé entre nous... (Sa voix était hésitante, presque nerveuse.) Je n'ai pas envie qu'on soit des étrangers l'un pour l'autre.

— Moi non plus, renifla Hanna. Mais je ne sais pas comment faire pour me rapprocher de toi.

M. Marin réfléchit un instant.

— Pourquoi tu ne viendrais pas dormir ici de temps en temps ?

Hanna leva les yeux.

— Hein ?

— Cette nouvelle maison est si grande ! Il y aura toujours une chambre pour toi. (M. Marin jouait avec son stylo en argent.) Tu me manques, Han. Ta présence me manque.

Hanna sourit timidement et crut qu'elle allait se remettre à pleurer. Elle ne voulait plus vivre sous le même toit que Kate, mais si ça allait mieux avec son père, peut-être que tout se passerait bien. Peut-être qu'ils pourraient recommencer de zéro pour de bon.

— D'accord, murmura-t-elle. Je crois que je pourrais dormir ici quelques nuits la semaine prochaine.

— Génial ! (M. Marin semblait ravi.) Quand tu veux. (Il redevint sérieux.) Alors, c'est tout ? Tu n'avais rien d'autre à me dire ?

Le visage de Tabitha traversa l'esprit d'Hanna tel un faucon piquant vers sa proie, mais la jeune fille ferma les yeux et se concentra pour le chasser.

— Non, rien du tout.

Son père lui sourit et lui donna un petit coup de poing sur le bras.

— Brave petite.

Hanna se leva, l'embrassa sur la joue et sortit. Ça s'était passé beaucoup mieux qu'elle ne l'avait espéré. Et beaucoup mieux que « A » ne l'avait sans doute prévu.

Mais après avoir refermé la porte de la maison derrière elle, Hanna remarqua quelque chose de coincé sous une de ses roues avant. C'était une publicité froissée pour *La Tueuse au visage d'ange*, le téléfilm inspiré de l'histoire d'Alison DiLaurentis et diffusé pour la première fois le soir où les journaux avaient annoncé la découverte du corps de Tabitha. Sur la photo, Ali avait un

regard bleu qui vous transperçait et un sourire cruel bien trop vivant, comme si elle allait jaillir du papier d'une seconde à l'autre.

Un gloussement résonna aux oreilles d'Hanna, qui fit volte-face et balaya la rue des yeux. Celle-ci était déserte. Pourtant, Hanna avait l'impression que quelqu'un l'observait, qu'il connaissait ses moindres secrets, et qu'il s'apprêtait à les révéler.

LA PETITE SIRÈNE

— Je ne comprends pas pourquoi on attend minuit pour aller à cette soirée, dit Emily en se dandinant sur son tabouret au coussin imprimé de poulets, dans la cuisine des Fields. Tu n’as pas dit que ça commençait à neuf heures ?

Beth appliqua de l’ombre à paupières sur les yeux de sa cadette.

— Personne ne se pointe à une soirée aussi tôt. Le bon moment pour débarquer, c’est minuit.

— Et comment tu sais ça, toi qui es toujours si sage ? lança Emily.

— Sage, moi ? ricana Beth. Tu parles !

— Pas si fort, chuchota Emily.

Onze heures étaient passées de quelques minutes. Les parents des deux filles étaient montés se coucher après avoir dîné d’un rôti de bœuf, fait une partie de Taboo et regardé une émission ennuyeuse sur l’histoire du rail. Ils ignoraient que Beth et Emily avaient l’intention de sortir un soir de semaine, et encore plus qu’elles comptaient se rendre à Philadelphie dans un loft plein d’étudiants et de bouteilles d’alcool.

Beth venait de passer une heure à maquiller Emily et à lui faire des ondulations sexy avec un fer à friser. Elle lui avait même ordonné de mettre le soutien-gorge en satin noir rembourré que sa cadette avait acheté chez Victoria’s Secret avec son ex-petite amie Maya St. Germain l’année précédente.

— Un nouveau look, c’est idéal pour te sortir de ta dépression, avait-elle affirmé.

Emily brûlait de lui dire que le seul vrai moyen de la sortir de sa dépression, ce serait de lui annoncer que la mort de Tabitha n’avait été qu’un rêve – ou plutôt qu’un cauchemar. Néanmoins, elle appréciait les efforts de sa sœur.

— Et voilà. Transformation achevée, déclara Beth en essuyant un peu de rouge qui débordait de la lèvre inférieure d’Emily. Admire le travail !

Elle fourra un miroir jaune dans les mains de sa cadette. Emily regarda son reflet et hoqueta de stupeur. Elle avait les yeux charbonneux d'une séductrice, des pommettes sculptées et le genre de lèvres pleines qu'on a envie d'embrasser.

Cela lui rappela l'époque où Ali aimait la pomponner pendant leurs soirées pyjama. Toutes ses amies pressaient Emily de porter du maquillage à l'école, mais Emily avait toujours eu peur de l'appliquer elle-même, convaincue que le résultat ne ressemblerait à rien.

Beth lui agita sous le nez une robe noire de style années 20, avec un bandeau à plumes assorti.

— Maintenant, enfile ça, et tu seras prête.

Emily baissa les yeux vers le pantalon de jogging fétiche d'Ali, qu'elle portait toujours. Elle aurait voulu le garder, mais savait que sa sœur n'accepterait pas.

— Je ne peux pas y aller en jean ?

Son aînée se rembrunit.

— C'est une soirée déguisée ! Un jean, c'est trop banal. Tu dois avoir l'air fabuleuse pour emballer.

Pour emballer ? Emily haussa un de ses sourcils fraîchement épilés. Beth ne cessait de la surprendre depuis son retour. Emily avait entendu du Lil' Kim sortir de sa chambre, et Beth hurlait toutes les paroles, y compris les plus salaces. Et puis elle lui avait montré une photo de son nouveau petit ami Brian, qui se trouvait être l'entraîneur principal de l'équipe de natation.

— Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de ma sœur ? plaisanta Emily en prenant la robe des mains de Beth.

— Tu ne te souviens pas que j'aimais prendre des risques ? répondit Beth sur le même ton.

— Je me souviens que tu ressemblais beaucoup à Carolyn en plus vieux, répliqua Emily avec un air pincé.

Beth pencha la tête sur le côté.

— Il s'est passé quelque chose entre vous deux ?

Emily fixa le réfrigérateur sur la porte duquel sa mère, en maniaque de l'organisation, avait affiché la liste hebdomadaire des menus. Lundi, tacos. Mardi, spaghettis à la bolognaise – comme toutes les semaines.

Beth cala son menton dans sa main à la façon d'une présentatrice de talk-show.

— Vas-y, raconte.

Emily aurait bien voulu. *Carolyn ne me laissait jamais oublier combien je l'avais déçue. Je voulais simplement qu'elle me prenne dans ses bras et qu'elle me dise que tout irait bien, mais elle ne l'a jamais fait. Elle n'est même pas*

venue à l'hôpital avec moi. Elle a découvert que j'avais accouché après coup, et elle a juste fait, genre : « D'accord ».

Emily haussa les épaules et se détourna. La douleur était trop forte, et le secret trop lourd.

— Peu importe. Ce n'étaient que des bêtises.

Beth la dévisagea comme si elle savait que sa cadette lui cachait quelque chose. Mais elle n'insista pas. Jetant un coup d'œil à l'horloge au-dessus du micro-ondes, elle dit :

— Comme tu voudras, miss Fabuleuse. On part dans dix minutes.

La soirée avait lieu dans la vieille ville de Philadelphie – le quartier où consultait l'obstétricienne d'Emily. Après s'être garée dans un parking payant de l'autre côté de la rue, Beth, qui portait une couronne de statue de la Liberté, une sorte de longue tige verte et des sandales de gladiateur, traversa la chaussée pavée pour se diriger vers le monte-charge d'un bâtiment industriel.

Un groupe d'autres jeunes en tenues recherchées s'entassa dans la cabine avec eux, l'emplissant d'une odeur suffocante d'alcool et de déodorant. Deux types en costume rayé de gangster et borsalino jetèrent un coup d'œil approbateur à Emily. Beth donna un coup de coude à sa sœur, mais celle-ci se contenta de rajuster son bandeau à plumes et de fixer la notice d'entretien du monte-charge en se demandant quand il avait été révisé pour la dernière fois. *S'il ne tombe pas en panne avec nous dedans, je reste une heure à la soirée*, décida-t-elle.

Tandis que la cabine se hissait vers le troisième étage en grinçant, une musique tonitruante commença à faire vibrer les parois. Les portes s'ouvrirent à l'intérieur d'un loft éclairé par des centaines de bougies votives. Les murs disparaissaient sous des tapisseries et d'immenses tableaux, et l'endroit était déjà bondé de gens déguisés. Cher se déhanchait avec le monstre de Frankenstein sur la piste de danse improvisée. La reine maléfique de Blanche-Neige tentait un swing avec Barney le dinosaure. Un zombie se trémoussait sur une table, et dans l'escalier de secours extérieur deux extraterrestres agitaient la main pour saluer les voitures qui passaient en contrebas.

— On est chez qui, déjà ? hurla Emily à sa sœur.

Beth écarta les mains.

— Aucune idée. J'ai chopé l'invitation sur Twitter. La soirée s'appelle : « Mégateuf de mars ».

Des baies vitrées allant du sol au plafond donnaient sur Penn's Landing et le fleuve Delaware. En se tordant le cou, Emily repéra immédiatement le Poséidon,

le restaurant de poissons et de fruits de mer où elle avait travaillé l'été précédent. De tous les petits boulots qu'elle aurait pu faire, c'était le seul qui proposait une couverture sociale. Emily ne voulait même pas imaginer ce qui se serait passé si une visite prénatale était apparue sur le relevé de ses parents.

Chaque jour, elle avait fait le service jusqu'à ce que ses chevilles la torturent et que ses cordes vocales soient à vif à force d'avoir répété « Yo ho ho » sur un ton bourru de pirate. Les odeurs de calamars frits lui retournaient l'estomac, imprégnaient ses vêtements et la poursuivaient jusqu'au dortoir sur le campus de Temple.

Beth alla au bar et commanda quatre shots.

— Cul sec ! ordonna-t-elle en approchant d'Emily deux des petits verres.

La jeune fille examina le liquide sombre. Il avait la même odeur que les pastilles Fisherman's Friend au menthol dont son père la gavait quand elle avait mal à la gorge et qui lui donnaient des haut-le-cœur chaque fois. Pourtant, Emily vida docilement le premier verre.

Quelqu'un la bouscula. Une fille avec une perruque verte et un costume de sirène manqua lui tomber dans les bras.

— Désolée ! cria-t-elle. (Puis elle détailla Emily de la tête aux pieds et lui sourit.) Ça tue !

Pétrifiée, Emily recula.

— Pardon ?

— Ton costume, précisa la fille en palpant le tissu de la robe d'Emily entre deux doigts. Il déchire tout.

— Ah. M-merci.

Les battements du cœur d'Emily ralentirent. Évidemment que cette fille ne l'avait pas traitée de meurtrière.

— C'est ma robe, expliqua Beth en s'interposant entre elles et en passant un bras autour des épaules d'Emily. Mais elle est canon avec, pas vrai ? J'essaie de la dévergondier un peu ce soir – la pousser à danser sur les tables, embrasser des gens qu'elle ne connaît pas, montrer ses fesses aux passants...

Les yeux de la sirène aux cheveux verts s'illuminèrent. Elle était bien plus sexy qu'Ariel dans le film de Disney, songea Emily.

— Une liste de conneries à faire. J'adore !

Beth et elle se tapèrent dans la main.

— Tu veux commencer par quoi, Em ?

— Pourquoi pas les bisous ? suggéra la fille.

— Sinon, tu pourrais piquer la culotte de quelqu'un, suggéra Beth.

Emily plissa le nez.

— Hmmm.

Beth posa les mains sur ses hanches.

— D'accord. Tu n'as qu'à trouver quelque chose de plus marrant.

Emily se détourna et balaya la foule du regard. Elle n'avait aucune envie de se dévergondner méthodiquement.

La musique était rapide et galvanisante, rien à voir avec les trucs bateaux que les DJ passaient toujours pendant les bals de l'Externat. Deux filles déguisées en hippies se tenaient la main dans un coin. Un couple en uniforme de gardes impériaux dans *Star Wars* buvait des shots sur le canapé près de la fenêtre.

Puis la sirène prit la main d'Emily, se pencha vers elle et l'embrassa sur la bouche. Emily se figea. Elle n'avait embrassé personne depuis la véritable Ali, l'année précédente, et les lèvres de cette fille étaient chaudes et douces.

La sirène s'écarta d'elle avec un large sourire.

— Voilà. Tu peux déjà barrer un truc sur ta liste.

— Ça ne compte pas ! protesta Beth. C'est toi qui l'as embrassée. Il faut qu'elle prenne l'initiative.

— OK. Choisis quelqu'un, dit la sirène à Emily en battant des mains. Ou mieux : ferme les yeux, tourne sur toi-même et tends un doigt au hasard.

Emily tentait de reprendre son souffle. Ses lèvres la picotaient toujours. Elle avait adoré ce baiser, et elle sentait des choses enfouies en elle se réveiller. Soudain, elle brûlait de montrer à cette inconnue qu'elle était audacieuse et excitante, le genre de fille qu'on a envie d'embrasser encore et encore.

Elle ferma les yeux, tourna sur elle-même et tendit un doigt. Quand elle les rouvrit, son index était braqué sur une fille grande et très mignonne, qui portait des lunettes à monture noire et un costume moulant en Lycra bleu et rouge avec une cape.

La sirène poussa Emily en avant.

— Allez, va faire un bisou à WonderWoman !

Les veines gonflées d'adrénaline, Emily vida son second shot et s'avança d'un pas décidé, en espérant que la sirène la regardait. WonderWoman parlait avec plusieurs garçons. Emily lui attrapa la main et bredouilla :

— Excuse-moi...

Quand la fille se tourna vers elle avec une expression interrogatrice, Emily se dressa sur la pointe des pieds et l'embrassa fermement sur la bouche.

Au début, la fille parut choquée, puis elle se détendit et lui rendit son baiser. Ses lèvres avaient un goût de gloss à la myrtille. Emily s'écarta d'elle, lui fit un

clin d'œil et revint vers sa sœur.

— Alors ? demanda Beth. C'était comment ?

— Super, admit Emily, qui avait chaud aux joues et se sentait très excitée.

Elle chercha la sirène du regard, mais celle-ci avait disparu. Elle ravala sa déception.

— Tant mieux, se réjouit Beth. (Elle prit les mains de sa sœur et les balança entre elles.) Tu veux continuer avec quoi ?

Emily fit un nouveau tour sur elle-même en examinant la pièce et désigna le canapé.

— Aller sauter sur les coussins.

— Vas-y !

Beth la poussa en avant. Emily grimpa sur le canapé et se mit à sautiller timidement. Elle allait redescendre quand un type déguisé en Mexicain, avec un sombrero et un gilet brodé, leva le pouce en lui souriant.

— Lâche-toi, articula-t-il.

Alors, Emily se mit à sauter avec enthousiasme, comme elle le faisait autrefois dans son propre salon quand sa mère avait le dos tourné. Chaque fois qu'elle s'élevait dans les airs, elle se sentait un peu plus libre et un peu plus fringante. Quand Beth l'aïda à redescendre, elle gloussait de plaisir.

Les défis suivants s'enchaînèrent à toute vitesse. Emily réclama une cigarette à un Asiatique déguisé en pirate qui portait un bandana sur la tête. Elle traversa la piste de danse en courant et en pinçant les fesses des filles qu'elle croisait. Beth lui enjoignit d'aller se coller contre la baie vitrée et de montrer ses fesses à Market Street, et Emily faillit obtempérer. Au dernier moment, elle réalisa que, si elle soulevait sa robe, sa sœur risquait de voir la cicatrice de sa césarienne. Alors, elle dansa follement à la fenêtre, se donnant en spectacle pour les passants. Après chaque défi relevé, elle se sentait un peu plus légère, comme si elle se défaisait peu à peu de sa peau de fille timorée pour l'abandonner à ses pieds.

Après avoir demandé au DJ de lui apprendre à scratcher, Emily se jeta au cou de Beth.

— C'est génial ! Merci mille fois !

— Je t'avais dit que tu avais besoin de sortir de la maison, la taquina sa sœur. Et la déesse des mers ? ajouta-t-elle en désignant la sirène qui ondulait sur la piste de danse. Tu lui plais vachement. Tu devrais essayer de conclure avec elle.

Emily lui donna une tape sur le bras.

— Je suis sûre que tu te trompes.

Mais elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à la sirène, dont la robe verte scintillante moulait toutes les courbes. Remarquant qu'elle l'observait, la fille lui souffla un baiser.

Comme Emily et Beth faisaient la queue au bar pour commander d'autres boissons, la sirène revint vers elles en se trémoussant. Emily se pencha pour lui crier à l'oreille :

— Tu sais chez qui on est ?

La sirène tapota sa perruque verte.

— Non, et à mon avis, personne n'en sait rien. Il paraît que ce loft appartient au directeur d'une maison de disques. J'ai lu ça sur Internet.

Deux filles passèrent près d'elles dans un nuage de fumée de cannabis. Emily s'écarta de leur chemin.

— Tu es d'ici ? demanda-t-elle à la sirène.

Celle-ci grimaça.

— J'habite en banlieue, dans un endroit bien chiant.

— Moi aussi, acquiesça Emily. À Rosewood.

Sitôt sa phrase finie, elle regretta de l'avoir prononcée. La sirène allait la dévisager et se rendre compte qu'elle était l'un des personnages de *La Tueuse au visage d'ange*.

Mais contrairement à ce que craignait Emily, elle se contenta de hausser les épaules.

— Dieu merci, j'ai presque terminé le lycée. Je suis dans un bahut privé pas loin d'ici, mais dès la fin de l'année, je me casse.

— Tu sais déjà dans quelle fac tu vas aller ? (Emily jeta un coup d'œil au porte-clés de l'université de Pennsylvanie qui pendait au sac à main doré de la fille.) Penn ?

Une drôle d'expression passa sur le visage de la sirène.

— Aucune fac ne m'acceptera. (Puis elle saisit le bras d'Emily.) J'ai un autre défi pour toi, miss Casse-cou. (Elle désigna une fille déguisée en indienne, de l'autre côté de la pièce.) Pique-lui sa coiffe de plumes et mets-la. Je parie que ça t'ira super bien.

L'estomac d'Emily se contracta. Beth avait peut-être raison. Et si la sirène en pinçait pour elle ?

— D'accord.

Gloussant, elle traversa la piste de danse et s'arrêta à une longueur de bras de Pocahontas. Puis elle prit une grande inspiration et, d'un geste vif, s'empara de sa coiffe. Pocahontas porta instinctivement les mains à sa tête soudain nue. Elle fit

volte-face juste à temps pour voir Emily poser la coiffe sur ses cheveux et s'enfuir en courant.

— Tu es géniale ! s'écria la sirène quand Emily la rejoignit. Quand est-ce qu'on peut se revoir ? Si on ne devient pas amies, j'en mourrai !

Emily faillit lâcher qu'elle espérait bien devenir un peu plus que son amie.

— Donne-moi ton numéro, se contenta-t-elle de dire en sortant son portable. Seigneur, je viens juste de me rendre compte que je ne connais même pas ton prénom.

— Où sont passées mes bonnes manières ? plaisanta la fille en tripotant l'étiquette de son sac à main. Je m'appelle Kay.

— Et moi, Emily.

Avec un grand sourire, elle lui dicta son numéro qui était pourtant sur liste rouge. Elle s'était juré de ne le donner à personne hormis sa famille et ses amis les plus proches, mais c'était une réaction typique de l'ancienne Emily, celle qui avait peur de tout.

Et ce soir, elle avait laissé l'ancienne Emily derrière elle.

UNE ÉTOILE DÉCHUE

Le lendemain matin, Spencer était assise au bord d'un fauteuil en velours vert dans l'auditorium de l'Externat de Rosewood. Dans ses mains, elle tenait un exemplaire corné de *Macbeth* de Shakespeare, dans lequel elle avait surligné en rose toutes les répliques de Lady Macbeth – le rôle qu'elle interprétait dans la pièce produite par le club de théâtre.

Tandis qu'elle se repassait nerveusement la première scène dans la tête, Pierre Castle, le nouveau professeur de théâtre et metteur en scène, frappa dans ses mains.

— OK ! Lady M., en scène !

Pierre, qui insistait pour que ses élèves l'appellent par son prénom, refusait de prononcer le nom de Macbeth en raison d'une malédiction séculaire. Apparemment, ceux qui osaient le dire à voix haute succombaient rapidement à une fièvre mortelle ou se faisaient agresser dans la rue et poignarder.

Ce jour-là, pour sa première répétition en tant que metteur en scène, il appelait le spectacle « La pièce écossaise », et s'adressait à ses deux interprètes principaux en n'utilisant que l'initiale de leur rôle, ce qui perturbait beaucoup la plupart des nouveaux.

Quand son vénérable prédécesseur, Christophe, avait décidé de partir s'installer en Italie avec son petit ami, Pierre avait été engagé pour le remplacer au pied levé. Mais tout le monde pensait que le club de théâtre avait fait une affaire. Pierre avait produit *Cymbeline* à Philadelphie et plusieurs saisons de « Shakespeare in the Park » à New York.

Fourrant le script sous son bras, Spencer grimpa les marches qui menaient à la scène, les genoux tremblants. La nuit précédente, elle s'était tournée et retournée dans son lit jusqu'au petit matin, essayant de comprendre comment le comité des admissions de Princeton avait pu faire une bourde pareille.

Vers deux heures, elle avait repoussé sa couette et s'était levée pour relire la lettre en espérant qu'il s'agissait d'un canular. Mais selon le site Internet de Princeton, Bettina Bloom dirigeait bien ledit comité. D'ailleurs, elle avait l'air très satisfaite d'elle-même sur sa photo de profil.

C'était ridicule qu'il existe une autre personne appelée Spencer Hastings, ayant le même âge qu'elle et des résultats scolaires tout aussi brillants. Du coup, elle avait également cherché Spencer F., comme elle allait désormais l'appeler sur Google.

Apparemment, Spencer Francis Hastings s'était présenté aux élections municipales de Darien à l'âge de seize ans, et il avait failli gagner. Sur sa page Facebook, il se vantait d'avoir fait le tour du monde à la voile avec son père, l'été précédent, et d'avoir été finaliste du concours scientifique de Westinghouse en seconde. Toutes ses photos montraient un garçon séduisant et propre sur lui qui devait être d'une grande politesse avec les vieilles dames, mais sortir avec une demi-douzaine de filles en même temps. En recevant la même lettre que son homonyme, il avait sans doute haussé les épaules et contacté quelque diplomate étranger, ou un réalisateur d'Hollywood faisant partie de ses intimes, afin de lui demander de passer un petit coup de fil au comité des admissions.

Ce n'était pas juste, enrageait Spencer. Elle avait bossé trop dur pour entrer à Princeton. Et elle avait fait des choses horribles, notamment saboter la vie de Kelsey l'été précédent. C'était à elle d'être admise.

Spencer n'avait peut-être pas failli devenir maire de Rosewood, mais elle pouvait mettre en avant un impressionnant CV de comédienne. Elle avait tenu le premier rôle féminin dans toutes les productions scolaires de l'Externat de Rosewood depuis *La Petite Poule rouge* pendant son année de CP. En 5^e, elle avait battu Ali – *alias* Courtney – pour interpréter Laura dans *La Ménagerie de verre* et impressionné même les élèves de terminale avec son mélange de maturité et de fragilité. La seule pièce dans laquelle elle n'avait pas joué, c'était le *Hamlet* de l'année précédente – parce qu'elle avait été interdite d'activités extrascolaires après avoir plagié le devoir d'économie de Melissa pour remporter l'Orchidée d'Or.

C'était un cadeau du ciel que le club de théâtre monte *Macbeth* cette année et que Spencer interprète Lady Macbeth. Le rôle était assez exigeant pour que le comité des admissions de Princeton remarque sa performance. Il pourrait même lui donner l'avantage sur son homonyme.

Le plancher en bois craquait sous les ballerines J. Crew anthracite de Spencer. Pierre, qui était tout de noir vêtu et semblait porter de l'eye-liner, se tapotait les

lèvres avec un stylo Montblanc.

— On va essayer de filer ta scène de somnambulisme, Lady M. Vous l’avez déjà faite avec Christophe ?

— Bien sûr, mentit Spencer.

En fait, leur ancien prof était si occupé à organiser son déménagement qu’il était parti du principe que Spencer connaissait son texte et n’avait pas besoin de le répéter.

Pierre baissa les yeux vers le script que Spencer tenait sous son bras.

— Tu en as encore besoin ? s’exclama-t-il. La représentation est dans une semaine !

— J’ai presque tout appris par cœur, se défendit la jeune fille, même si ce n’était pas tout à fait exact.

Elle entendit un ricanement sur sa gauche.

— Ils ne la prendraient jamais dans le club de théâtre de Yale, chuchota quelqu’un.

Spencer fit volte-face. Cette voix était celle de Beau Baxter, qui avait récemment intégré l’Externat et qui interprétait le rôle-titre de la pièce.

— Qu’est-ce que tu viens de dire ? lâcha Spencer avec dédain.

Beau pinça les lèvres.

— Rien, rien.

Spencer se détourna en remontant les manches de son blazer. Beau était originaire de Los Angeles ; avec ses pommettes hautes, ses cheveux noirs mi-longs, son côté intentionnellement négligé et sa moto Indian cabossée, il était très vite devenu la coqueluche de toutes les filles du club de théâtre. À l’exception de Spencer.

Le mois précédent, quand les admissions en avance avaient été annoncées, Beau avait mentionné avec une certaine désinvolture qu’il était accepté dans la filière art dramatique de Yale. Et depuis, il le répétait chaque jour que Dieu faisait... ce qui était particulièrement douloureux pour Spencer, maintenant que son propre avenir à Princeton semblait compromis.

— D’accord. (Pierre tapota le script avec son stylo, faisant sursauter Spencer.) On commence au début de la scène. Docteur ? Femme de chambre ? (Il regarda Mike Montgomery et Colleen Lowry, qui figuraient également dans cette scène.) Vous observez la crise de Lady M. sans intervenir pour le moment. Et... action !

Mike, dans le rôle du docteur, se tourna vers Colleen, la femme de chambre de Lady Macbeth, pour lui demander à quand remontait la dernière crise de somnambulisme de sa maîtresse. Colleen répondit qu’elle avait déjà vu Lady

Macbeth se lever au milieu de la nuit, écrire quelque chose sur un bout de papier et sceller son secret.

Puis Pierre fit signe à Spencer, qui s'avança d'un pas titubant en se frottant les mains.

— Il y a toujours une tache, dit-elle en s'efforçant de prendre le ton fiévreux et angoissé d'une folle torturée par la culpabilité depuis qu'elle avait assassiné le roi.

— Écoutez, elle parle ! récita Mike.

— Va-t'en, tache damnée ! Va-t'en, te dis-je ! rugit Spencer.

Elle baissa les yeux vers le script pour dire la suite de son texte. Quand elle arriva au passage où Lady Macbeth se lamente de sentir encore le sang du roi sur sa peau, Pierre poussa un gros soupir.

— Coupez ! glapit-il. Spencer, tu dois faire passer plus d'émotion. Plus de remords. Tous tes crimes sont en train de te rattraper ; ils te donnent des cauchemars et te font voir du sang sur tes mains. Essaie d'imaginer ce que ça fait de tuer quelqu'un pour de vrai.

Si vous saviez, songea Spencer en frissonnant lorsque l'image de Tabitha lui revint en mémoire. Et si le comité des admissions de Princeton découvrait ce qu'elle avait fait en Jamaïque ? Et si « A » vendait la mèche ? Elle ferma les yeux tandis que Mike et Colleen reprenaient leur échange.

— Spencer ? s'impacienta Pierre.

La jeune fille cligna des yeux. Elle venait de rater plusieurs répliques, et le metteur en scène la fixait sévèrement.

— Euh, désolée. On en est où ?

— Mike, tu veux bien répéter ? réclama Pierre, agacé.

— « Cette maladie échappe à mon art ; cependant j'ai connu des gens qui se sont promenés dans leur sommeil et qui sont morts saintement dans leur lit », récita le jeune homme.

Spencer jeta un coup d'œil au script.

— « Lavez vos mains, mettez votre robe de nuit »...

Mais tandis qu'elle prononçait ces mots, son esprit se remit à vagabonder. Et si les gens de Princeton avaient vent de ce qui s'était passé avec Kelsey l'été précédent ? Les flics avaient promis de ne rien noter dans le casier judiciaire de Spencer, mais l'histoire pouvait filtrer d'une autre manière...

Spencer revit le soir de juin où elle avait rencontré Kelsey pour la première fois. C'était dans un bar du nom de McGillicuddy, sur le campus de l'université de Pennsylvanie. Le plancher, couvert de bière renversée, était poisseux ; l'écran

plat diffusait un match des Phillies, et les barmen alignaient des shots aux couleurs fluorescentes sur le comptoir. La salle était bourrée d'étudiants qui n'avaient pas encore l'âge de boire de l'alcool pour la plupart. Spencer se tenait à côté d'un type du nom de Phineas O'Connell, qui était assis derrière elle en cours de chimie de troisième niveau.

— Quatre UV en six semaines ? lui avait-il demandé le nez dans une pinte de Guinness. (Il était mignon, dans le genre coupe dégradée et T-shirt vintage, une sorte de Justin Bieber croisé emo.) T'es dingue ou quoi ?

Spencer avait haussé nonchalamment les épaules et fait comme si la quantité ahurissante de travail ne la paniquait pas. Son bulletin de fin d'année de l'Externat de Rosewood lui attribuait des B dans trois matières et montrait qu'elle avait régressé à la vingt-septième place de sa promo. Ça n'allait pas du tout. Suivre quatre UV, et les réussir avec brio, était le seul moyen de récupérer sa moyenne et d'entrer dans une université de l'Ivy League.

— Moi aussi, j'en passe quatre, avait lancé une voix.

Derrière Spencer se tenait une fille petite et menue, aux cheveux couleur cannelle et aux yeux verts pétillants. Spencer l'avait déjà aperçue dans les dortoirs. Elle arborait un T-shirt délavé de St. Agnes, une école privée très select des environs de Rosewood, et des espadrilles Marc Jacobs beiges qui venaient juste de sortir en magasin. Spencer portait les mêmes aux pieds, mais en bleu.

Spencer avait eu un sourire compatissant.

— C'est bon de rencontrer quelqu'un d'aussi maboule que moi.

— Je crois qu'il va falloir que je me clone pour venir à bout de tous ces devoirs. (La fille avait éclaté de rire.) Et aussi que j'assassine ma voisine de chambre. Elle écoute la BO de *Glee* à longueur de temps – et elle chante avec.

Pointant son index et son majeur sur sa tempe, elle avait fait un bruit de détonation avec la bouche, comme si elle se tirait une balle dans la tête.

— Inutile de te cloner ou de déménager, avait lancé Phineas en faisant tourner sa chevalière autour de son doigt. Si vous voulez sérieusement passer quatre UV, je connais quelque chose qui pourrait vous aider.

Spencer avait posé les mains sur ses hanches.

— Je suis très sérieuse, et prête à faire tout ce qu'il faudra.

Phineas s'était tourné vers l'autre fille.

— Moi aussi, avait-elle affirmé après avoir paru indécise.

— Alors venez.

Phineas les avait prises par le bras et entraînées vers le fond du bar. Tout en marchant, l'autre fille s'était tournée vers Spencer :

— On se connaît ? J'ai l'impression de t'avoir déjà vue.

Spencer avait serré les dents. En tant que l'une des quatre victimes harcelées par leur ancienne meilleure amie présumée morte, elle avait fait la une des journaux pendant des semaines. C'était sûrement pour ça.

— Spencer Hastings, s'était-elle présentée d'une voix tendue.

La fille avait encore hésité, puis hoché la tête.

— Moi, c'est Kelsey. Au fait, j'adore tes chaussures. Toi aussi, tu étais sur la liste d'attente secrète de Saks ?

— Évidemment.

Kelsey avait fait un clin d'œil à Spencer, et elle n'avait rien ajouté ni sur Alison DiLaurentis ni sur l'échange d'identité des jumelles ou sur un certain maître chanteur nommé « A ». Spencer avait eu envie de l'embrasser pour ça.

— Lady M. ? appela sèchement quelqu'un.

Pierre semblait sur le point d'exploser.

— Euh...

Spencer regarda autour d'elle. Mike et Colleen avaient quitté la scène. La répétition était-elle terminée ?

Pierre la poussa vers les fauteuils.

— Les sorcières ? C'est à vous !

Kate Randall – la demi-sœur d'Hanna –, Naomi Ziegler et Riley Wolfe, qui étaient en train d'improviser une séance de manucure au fond de l'auditorium, se levèrent d'un bond.

— Salut, Beau, lança Riley en faisant battre ses cils courts et presque invisibles tandis que les trois filles montaient sur scène.

— Salut, répondit le jeune homme avec un sourire charmeur. Prêtes à ricaner et à jeter des sorts ?

— Toujours, gloussa Naomi en coinçant une mèche blonde derrière son oreille.

— J'aimerais bien être une vraie sorcière, ajouta Riley. Je forcerais Pierre à virer Spencer de la distribution et à me donner le rôle de ta femme.

Les trois filles jetèrent des regards assassins à Spencer. Elles ne se fréquentaient pas, mais Spencer s'était toujours méfiée d'elles. Autrefois, Naomi et Riley étaient les meilleures amies d'Ali. Mais après avoir pris la place de sa jumelle, Courtney les avait plaquées du jour au lendemain, et elles avaient cessé d'être populaires. Du coup, elles détestaient Spencer, Aria, Hanna et Emily depuis cette époque.

Spencer reporta son attention sur Pierre, qui griffonnait frénétiquement quelque chose sur son script. Sans doute notait-il à quel point sa performance avait été

désastreuse.

— Je suis désolée, bredouilla Spencer. J'étais distraite. Je ferai mieux demain.
Pierre fit la moue.

— J'attends de mes actrices qu'elles se donnent à cent dix pour cent chaque jour. C'était ça, tes cent dix pour cent ?

— Bien sûr que non, se récria Spencer. Mais je me rattraperai demain, je vous le promets.

Pierre ne parut guère convaincu.

— Si tu ne prends pas ce rôle plus au sérieux, je devrai le donner à Phi.

Il désigna Phi Templeton, la doublure de Spencer qui était assise au milieu de l'allée centrale, le nez enfoui dans son texte. Ses jambes moulées dans des collants rayés noir et blanc étaient tendues sur la moquette comme celles de la Méchante Sorcière du *Magicien d'Oz* lorsqu'elle se fait aplatir par la maison. Un morceau de papier toilette était collé sous la semelle de sa Dr. Martens.

— Ne faites pas ça ! protesta Spencer. J'ai besoin d'une bonne note !

— Dans ce cas, remets-toi les idées en place et concentre-toi sur la pièce. (Pierre referma brutalement son script. Un marque-page en velours rouge couvert de traces de baisers s'en échappa, mais il ne prit pas la peine de le ramasser.) Si tu te débrouilles bien, je te mettrai un A. Dans le cas contraire...

Il n'acheva pas sa phrase, se contentant de hausser les sourcils d'un air menaçant.

Quelqu'un toussota sur la gauche de Spencer. Naomi, Riley et Kate ricanaient autour de leur chaudron de sorcières. Et tous les autres élèves assis dans la salle la regardaient aussi.

— Je gère, affirma Spencer en descendant de scène et en remontant l'allée centrale aussi crânement que possible.

Au passage, elle se fit un devoir de piétiner soigneusement la bretelle du sac à dos de Phi.

Poussant la double porte de l'auditorium, elle émergea dans le hall aux larges baies vitrées, dont les murs s'ornaient d'affiches de *Macbeth* et où une odeur de chewing-gum mentholé planait. Soudain, un murmure résonna à son oreille.

— Meurtrière.

Spencer sursauta et regarda autour d'elle. Le hall était désert. Elle se dirigea rapidement vers l'escalier, mais là non plus il n'y avait personne.

Un craquement la fit sursauter une deuxième fois. Elle se retourna. Beau se tenait derrière elle.

— Je peux t'aider à répéter, si tu veux, proposa-t-il.

Spencer se raidit.

— Je n'ai pas besoin de ton aide, merci quand même.

Beau écarta une mèche de cheveux noirs soyeux qui lui pendait devant les yeux.

— Je crois que si. Si tu es mauvaise, j'aurai l'air mauvais face à toi, et Yale veut voir la vidéo de tous mes spectacles pour décider quels cours je pourrai suivre à l'automne.

Spencer poussa un couinement indigné. Elle allait se détourner sans répondre quand elle repensa à la lettre de Princeton. Beau avait réussi à se faire admettre dans la filière art dramatique de Yale. Prétentieux ou pas, il était sans doute bon acteur. Il pourrait peut-être lui donner quelques trucs utiles.

— D'accord, lâcha Spencer sur un ton glacial. Si tu y tiens vraiment, on peut répéter ensemble.

— Super. (Beau poussa la double porte pour rentrer dans l'auditorium.)
Dimanche, chez moi.

— Attends, le retint Spencer. Je ne connais pas ton adresse.

Beau la regarda bizarrement.

— Elle est dans le trombinoscope du club, comme celle de tous les autres membres.

Et il descendit l'allée centrale en roulant des mécaniques. Naomi, Riley, Kate et toutes les autres filles se poussèrent du coude en le regardant avec des yeux énamourés. Spencer serait morte sur place si Beau s'en était aperçu, mais elle non plus ne put s'empêcher de suivre des yeux son joli petit cul.

MERCI MON DIEU D'AVOIR INVENTÉ LES RÉPERTOIRES TÉLÉPHONIQUES

Le vendredi après-midi, Aria traînait dans le couloir devant la salle où elle avait histoire de l'art – son dernier cours de la journée. Les yeux rivés sur son téléphone, elle consultait fiévreusement le site dédié à la mémoire de Tabitha Clark.

Il y avait de nouveaux messages, essentiellement des condoléances envoyées par des amis ou des membres éloignés de la famille. Aria remarqua également l'annonce d'une émission spéciale sur CNN consacrée à l'abus d'alcool, qui serait diffusée la semaine suivante et qui mentionnerait l'histoire de Tabitha. Elle ravala une grosse boule dans sa gorge. Elle trouvait ça affreux de laisser le monde entier croire que Tabitha était morte d'avoir trop bu.

Aria leva les yeux juste à temps pour voir Mike s'arrêter devant son casier. Il parlait avec Colleen Lowry, une ravissante pom-pom girl qui était dans sa classe. Selon la rumeur, ils partageaient une scène dans la prochaine pièce du club de théâtre.

Mike claqua la porte de son casier et s'éloigna avec Colleen. Juste avant de tourner dans le couloir, il posa la main sur les fesses de la jeune fille. Il avait passé les dernières semaines à ruminer sa rupture avec Hanna, mais apparemment il avait tourné la page.

Le désespoir envahit Aria. Et elle, quand parviendrait-elle à oublier Noel ? Pourrait-elle un jour regarder les souvenirs de lui éparpillés dans sa chambre – le gobelet en plastique d'un concert en plein air sur les quais de Camden auquel ils avaient assisté l'été précédent, un tatouage temporaire de Robert Pattinson qu'Aria adorait et au sujet duquel Noel ne cessait de la taquiner, le programme des cours de cuisine qu'ils suivaient ensemble à Hollis – sans éclater en sanglots ?

Elle n'arrêtait pas de penser à tout ce qu'elle avait fait de travers avec lui. Sans doute l'avait-elle traîné à trop de lectures de poésie. Elle n'aurait pas dû montrer qu'elle s'ennuyait à mourir pendant les soirées qu'il organisait chez lui. Et puis, il y avait ce qui s'était passé en Islande... mais seule Hanna était au courant, et elle avait juré de garder le secret.

— Aria.

La jeune fille se retourna. Hanna se dirigeait justement vers elle d'un pas décidé. Ses cheveux auburn étaient relevés en une queue-de-cheval impeccable ; elle semblait avoir été maquillée par une professionnelle, et la tunique à fines rayures qu'elle portait sous son blazer bleu de l'Externat n'avait pas un seul pli. Pourtant, elle paraissait très agitée.

— Coucou, lâcha-t-elle, essoufflée.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? s'enquit Aria.

Le regard fuyant, Hanna tripota la bandoulière de sa sacoche en cuir vert feuille.

— Tu as reçu d'autres messages de... tu-sais-qui ?

Aria se mit à jouer avec le bracelet de chanvre acheté dans une boutique pour amateurs de cannabis, à Philadelphie.

— Pas depuis deux semaines. (Elle repensa aux images de la plage jamaïcaine où les restes de Tabitha étaient venus s'échouer.) Et toi ?

La musique classique que les haut-parleurs diffusaient à l'interclasse parce que l'administration la jugeait mentalement stimulante s'interrompit tout à coup, signalant que le prochain cours allait commencer. Une grimace tordit la bouche d'Hanna, qui jeta un coup d'œil à la vitrine aux trophées de l'autre côté du couloir.

Aria saisit le poignet de son amie.

— Tu en as reçu un, devina-t-elle. Il disait quoi ?

Un groupe d'élèves dépassa les deux filles.

— Il... il faut que j'y aille, bredouilla Hanna.

Se dégageant, elle s'éloigna très vite.

— Hanna ! cria Aria.

Mais son amie disparut dans une salle de français voisine en claquant la porte derrière elle.

Les épaules d'Aria s'affaissèrent. Avec un gros soupir, la jeune fille entra dans sa propre salle de cours avant que la cloche sonne.

Vingt minutes plus tard, Mme Kittinger, la prof d'histoire de l'art, éteignit les lumières et lança le vieux projecteur à diapositives, qui bourdonnait et émettait une légère odeur de poils brûlés. Un rayon jaune poussiéreux traversa la salle de classe, projetant *Au salon de la rue des Moulins* de Toulouse-Lautrec sur l'écran blanc déroulé devant le tableau noir. Assises à l'intérieur d'un bordel parisien, des prostituées tuaient le temps.

— Tout le monde dissimule des secrets, surtout les artistes, dit Mme Kittinger de sa voix basse et rocailleuse, qui collait parfaitement avec sa coupe à la garçonne et son élégant costume d'homme.

On racontait qu'elle était lesbienne, mais la mère d'Aria l'avait rencontrée à la galerie où elle travaillait, et elle disait que Mme Kittinger était heureuse en ménage avec un sculpteur nommé Dave.

— En regardant les tableaux de Toulouse-Lautrec, on pourrait penser que ses secrets relevaient d'une sexualité excessive, mais c'est tout le contraire, poursuivit Mme Kittinger. À votre avis, de quoi s'agissait-il ?

Pour toute réponse, elle eut un silence gêné. L'histoire de l'art était la matière préférée d'Aria, mais la plupart de ses camarades ne la prenaient pas au sérieux. Ils l'avaient sans doute choisie en pensant qu'ils n'auraient pas besoin de se fouler pour décrocher une bonne note. Quand Mme Kittinger avait distribué les manuels pendant le premier cours après la rentrée, beaucoup d'entre eux les avaient feuilletés comme s'ils étaient rédigés en morse.

Finalement, James Freed leva la main.

— Toulouse-Lautrec était né femme ?

Mason Byers ricana, et Aria leva les yeux au ciel.

— Ce n'est pas si éloigné de la vérité, déclara Mme Kittinger en haussant les sourcils. Toulouse-Lautrec est né avec une infirmité congénitale, sans doute parce que ses parents étaient cousins germains.

— La classe, marmonna James Freed.

— Des problèmes de croissance et plusieurs fractures l'ont laissé avec un torse d'adulte sur des jambes d'enfant, poursuivit l'enseignante. Selon la rumeur, ses parties génitales étaient hypertrophiées.

— Dégueu, commenta une fille qui était probablement Naomi Ziegler.

Une autre fille gloussa près d'elle. Aria aurait parié que c'était Klaudia – car malheureusement, elle s'était inscrite à ce cours la semaine précédente.

Mme Kittinger passa à la diapo suivante. C'était l'autoportrait d'un artiste roux, réalisé avec d'amples coups de pinceau.

— De qui s'agit-il ?

— Vincent Van Gogh, répondit Aria.

— C'est exact, acquiesça Mme Kittinger. Vous pensez sans doute que c'était un type joyeux, toujours en train de peindre des tournesols ou des ciels étoilés, pas vrai ?

— C'est faux, intervint Kirsten Cullen. Il était gravement dépressif, et il souffrait beaucoup. Il prenait des médicaments susceptibles d'altérer sa vue, ce qui explique peut-être pourquoi ses œuvres sont aussi vibrantes et hypnotiques.

— Tout à fait, approuva Mme Kittinger.

Aria décocha un sourire à Kirsten, la seule de ses camarades qui semblait réellement s'intéresser à l'histoire de l'art.

Le professeur éteignit le projecteur, ralluma les lumières et se dirigea vers le tableau noir en faisant claquer les semelles de ses souliers sur le plancher en bois.

— Notre prochain travail portera sur la psychologie. Je vais vous attribuer un artiste ; vous allez vous renseigner sur sa santé mentale et mettre en évidence les liens avec son œuvre. Ce devoir est à rendre lundi en huit.

Mason grogna.

— Mais j'ai un tournoi de foot toute la semaine prochaine.

Mme Kittinger lui jeta un regard exaspéré.

— Heureusement pour vous, vous travaillerez deux par deux.

Aria se tourna instantanément vers Kirsten. Les autres élèves se choisirent également un partenaire.

— Pas si vite, coupa Mme Kittinger en levant un morceau de craie. C'est moi qui détermine les binômes.

Elle mit Mason avec Delia Hopkins, qui n'avait pas prononcé un mot de tout le semestre, et Naomi avec Imogen Smith, une grande fille à forte poitrine qui n'avait jamais réussi à se débarrasser de sa réputation d'allumeuse. Puis elle désigna Aria.

— Tu travailleras sur le Caravage, avec... (Elle tendit un doigt vers le fond de la classe.) Comment avez-vous dit que vous vous appeliez, mademoiselle ?

— Mon nom Klaudia Huusko, pépia une voix bien trop familière.

Le sang d'Aria se glaça dans ses veines. *Non. Pitié. Tout mais pas ça.*

— Parfait. Vous êtes ensemble, décréta Mme Kittinger en écrivant le nom des deux filles au tableau.

Mason se retourna pour dévisager Aria. Naomi miaula. Même Chassey Bledsoe gloussa. Visiblement, tout le monde savait que Noel avait plaqué Aria pour sortir avec Klaudia.

Aria pivota dans sa chaise pour détailler la Finlandaise. Sa jupe d'uniforme lui couvrait à peine le haut des cuisses, dévoilant chaque centimètre de ses longues jambes parfaites. Sa cheville blessée était calée contre le dossier de la chaise de Delia, qui était bien trop timorée pour lui dire de l'enlever. Un bomber usé pendait sur ses épaules.

Aria plissa les yeux. Elle reconnaissait le badge militaire en forme d'aigle sur le bras. C'était le blouson de Noel, un souvenir hérité de son arrière-grand-père qui avait combattu pendant la Seconde Guerre mondiale. Une fois, Aria avait demandé à l'essayer. Mais Noel avait refusé. Personne ne pouvait porter ce blouson. Il y tenait comme à la prunelle de ses yeux.

De toute évidence, il avait fait une exception pour sa nouvelle petite amie finlandaise.

Klaudia soutint le regard de sa rivale avec un sourire triomphant. Puis elle se tourna vers Naomi.

— Devine ce que je prépare pour ce week-end ? J'emmène Noel à dîner romantique ! On va boire vin ; il fera goûter son dessert à moi et moi mon dessert à lui, ce sera sexy !

— Irrésistible, acquiesça Naomi avec un sourire mauvais en direction d'Aria.

Celle-ci se tourna de nouveau vers le tableau noir, les joues en feu. Elle haïssait Klaudia. Comment Noel avait-il pu se laisser prendre à son jeu ridicule ? Tout en elle était faux, y compris son accent exagéré et ses fautes de grammaire. Quand elle avait menacé Aria sur le télésiège, elle l'avait fait dans un anglais impeccable. Apparemment, il fallait être une bimbo sans cervelle pour emballer un garçon. Aria ne pouvait pas lutter.

Elle regarda autour d'elle. La salle accueillait des cours de lettres aussi bien que d'histoire de l'art, de sorte que les reproductions d'œuvres de Cézanne et de Picasso se mélangeaient sur les murs aux photos en noir et blanc de Walt Whitman, de F. Scott Fitzgerald et de Virginia Woolf. Dans un coin était accrochée une affiche intitulée « LES MEILLEURES CITATIONS SHAKESPEARIENNES ». Elle était déjà là l'année précédente, durant la brève période où Ezra Fitz avait enseigné à l'Externat de Rosewood – jusqu'à ce que « A » le fasse virer pour avoir eu une aventure avec Aria.

Ezra. Voilà quelqu'un qui aurait aimé l'accompagner à un vernissage et qui aurait compris le dégoût que lui inspiraient les « ados typiques » de Rosewood. Quand Aria et lui s'étaient rencontrés, ils avaient aussitôt senti un lien très fort entre eux. Ezra savait ce que c'était que de voir sa famille se morceler. Il savait ce que c'était que de se sentir différent.

En douce, Aria sortit son téléphone et fit défiler sa liste de contacts. Le numéro d'Ezra y figurait toujours.

Je me demandais juste ce que tu devenais, tapa la jeune fille. C'est un peu dur pour moi en ce moment. Je me sens très seule. J'aurais bien besoin de discuter de poésie et de critiquer la vie en banlieue. Ciao, Aria.

Puis, avant de se raviser, elle appuya sur « Envoi ».

LES ÉTOILES BRILLEN ENFIN

Plus tard dans la soirée du vendredi, Hanna et Kate se garèrent à côté de la voiture de M. Marin sur le campus de Hyde, une vieille faculté de jésuites située dans la proche banlieue verdoyante de Philadelphie.

Il faisait exceptionnellement chaud pour la saison, et les gens se promenaient dans les rues sans manteau. Des garçons jouaient au Frisbee sur les pelouses jaunâtres ; un trio de filles tirées à quatre épingles sirotait des *latte* sous la tour de l'horloge qui sonnait justement dix-huit heures. C'était la soirée parfaite pour une flash mob.

— Tu es sûre que le groupe va venir ? demanda Hanna à Kate en balayant le parking du regard.

Après que M. Marin eut informé sa belle-fille de leur plan, Kate avait proposé d'engager les Eggplant Supercar, un groupe d'étudiants de la fac d'Hollis. On disait qu'ils se déplaçaient dans une camionnette Astro avec des flammes peintes sur les côtés, mais Hanna ne voyait aucun véhicule correspondant à cette description.

Kate leva les yeux au ciel.

— Mais ouiiii. C'est la vingtième fois que tu me poses la question.

— Tu ne serais pas un tout petit peu nerveuse, par hasard ? ricana Naomi depuis la banquette arrière.

— Elle vient peut-être de se rendre compte que son idée de flash mob était débile, suggéra Riley.

— Sérieusement, marmonna Kate. Quand Tom m'en a parlé, j'ai d'abord cru qu'il plaisantait.

Riley et Naomi gloussèrent de plus belle tandis que Klaudia, coincée entre elles deux façon « sandwich de garces », éclatait d'un rire chevalin et graveleux.

Hanna jeta un coup d'œil à la voiture de son père, sur sa gauche, en espérant qu'il avait tout entendu. Mais M. Marin parlait au téléphone avec animation.

Quand Kate lui avait annoncé qu'elle avait recruté le reste de sa petite bande pour l'aider durant la flash mob, Hanna aurait dû refuser. Maintenant que son ancienne meilleure amie Mona Vanderwaal était morte et qu'elle ne traînait plus avec Spencer, Aria et Emily, les insultes de Kate, Naomi et Riley l'atteignaient davantage. Elle se sentait revenue à son point de départ : une grosse nulle que personne ne voulait fréquenter, comme à son entrée au collège. À ceci près qu'elle était beaucoup plus mince et beaucoup plus jolie désormais.

— Les voilà ! s'exclama Kate en tendant un index triomphant.

Une camionnette se gara sur leur droite. Plusieurs types débraillés en descendirent, portant des instruments de musique. L'un d'eux avait une barbe clairsemée et la peau grasse. Un autre avait un crâne d'œuf et un menton en galoche. Tous auraient parfaitement été à leur place dans une séance d'identification au commissariat. Hanna renifla. Kate aurait quand même pu engager des mecs mignons !

Tom Marin sortit enfin de sa voiture et se dirigea vers les musiciens.

— Merci de nous aider ce soir, dit-il en leur serrant la main.

— Allez, on va installer les garçons, dit Kate à ses amies en saisissant sur la plage arrière une pile de tracts vert fluo marqués « TOM MARIN COMME SÉNATEUR ». Hanna, tu peux faire ton truc sur Twitter.

— Comme si ça allait marcher... lâcha Naomi entre ses dents.

La bande des quatre garces tourna les talons, entraînant les musiciens vers la scène couverte située à gauche du clocher. Tout le monde s'écarta respectueusement sur leur passage.

Tom Marin posa une main sur l'épaule d'Hanna au moment où elle descendait à son tour de voiture.

— Tout est prêt ?

— Oui, ne t'en fais pas, répondit la jeune fille.

Saisissant son téléphone, elle envoya un message à Gregory, un étudiant en informatique de Hyde qui affirmait pouvoir accéder à tous les comptes Twitter et toutes les boîtes mail du campus.

Quelques secondes plus tard, le jeune homme lui répondit qu'il avait envoyé le tweet préparé par Hanna la veille : *Il se passe un truc énorme sur la scène en plein air. Dépêchez-vous si vous ne voulez pas tout rater !* Court et efficace. Vague mais intrigant.

— Voilà, j'ai envoyé le tweet, dit Hanna à son père. Tu devrais te rapprocher de la scène et attendre. Je regarderai d'en bas.

— Merci beaucoup, dit M. Marin en déposant un baiser sur sa tête.

Ne me remercie pas encore, songea Hanna, mal à l'aise.

Elle s'avança sur la pelouse en jetant un coup d'œil alentour. Des étudiants jouaient au Frisbee. Des filles gloussaient, penchées sur un magazine. Personne ne consultait son portable. Et si Naomi avait raison ? Et s'il ne se passait rien ?

Hanna voyait ça d'ici : la bande de quatre garces en train de jubiler, les musiciens debout sur scène face à une cour vide, la déception de son père. Dès demain, Hanna serait la risée de l'Externat de Rosewood et de l'équipe de campagne de Tom Marin – et son père ne lui ferait plus jamais confiance.

Elle avait presque atteint la scène quand trois filles pénétrèrent dans la cour, tenant leur portable à la main et regardant autour d'elles. Deux étudiants refermèrent leurs livres de cours et s'approchèrent avec une mine curieuse. Deux autres arrivèrent sur leurs skate-boards. Hanna capta des bribes de conversation :

- Il se passe quelque chose ?
- Vous avez lu ce truc sur Twitter ?
- Qui a posté ça ?
- Il faut demander à Sebastian. Lui, il saura.

Soudain, ce fut la ruée. Des jeunes gens affluèrent dans la cour par les portes ouvertes de la cantine, émergèrent des dortoirs ou des salles d'étude. Un groupe de filles portant des sweat-shirts d'une confrérie se massa au pied d'un gros chêne à l'écorce gravée par des générations de vandales amoureux. Des types qui buvaient des bières planquées dans des sacs en papier s'arrêtèrent en se bousculant les uns les autres devant le panneau d'affichage couvert de petites annonces : recherche de colocataire, cours de yoga, soutien scolaire gratuit... Tous avaient un téléphone à la main et pianotaient sur leur clavier. Ils renvoyaient le tweet d'Hanna, demandaient ce qui se passait et attiraient davantage de gens.

C'est gagné !

Sur la scène, Kate se retourna. Quand elle vit la foule, le pincement de ses lèvres trahissait son agacement. Hanna agita la main triomphalement, puis envoya un texto aux assistants de son père pour leur dire qu'ils pouvaient commencer à distribuer les tracts et les formulaires d'inscription sur les listes électorales.

Quelques minutes plus tard, les musiciens commencèrent à jouer. Par chance, ils étaient plutôt bons malgré leur aspect peu ragoûtant, et tout le monde se mit à sautiller sur place. Une bannière publicitaire verte se déploya dans les airs. Quand Eggplant Supercar eut fini sa prestation, le chanteur rugit dans le micro :

- Applaudissez Tom Marin !

Et la foule obéit, poussant même des vivats lorsque le père d'Hanna monta sur scène.

La jeune fille ferma les yeux pour mieux se laisser submerger par le brouhaha. Cet événement permettrait peut-être à son père de remporter l'élection. Et si elle avait un brillant avenir dans les relations publiques et la gestion de campagne ? Elle se voyait déjà faire la couverture de *Vanity Fair* en tailleur Armani, assister à des réunions à la Maison Blanche, voyager à bord d'Air Force One, porter des grosses lunettes à la Jackie O...

— Ils sont pas mal, ces musicos, commenta quelqu'un.

Hanna sursauta. Un grand type dégingandé avec des cheveux bruns ondulés, des yeux marron pétillants et une mâchoire carrée de super-héros se tenait à côté d'elle. Il portait un T-shirt bleu marine délavé « HYDE » sur la poitrine, un slim et une paire de Sperry Top-Sider tout avachies. Il se tenait assez près pour qu'Hanna puisse sentir son eau de Cologne Tom Ford Azure Lime – sa préférée.

Ce type lui disait quelque chose, mais elle ne savait pas trop pourquoi. Peut-être avait-elle rêvé de lui ? En tout cas, il était canon.

— Tu connais le nom du groupe ? demanda-t-il en dévisageant Hanna.

— Euh, Eggplant Supercar, répondit la jeune fille en tortillant distraitemment une mèche de cheveux auburn autour de son index.

Dieu merci, elle avait récemment refait sa couleur chez Henri Flaubert, au centre commercial King James.

— J'aime bien. (Le type fourra les mains dans ses poches.) C'est la première fois que j'entends de la musique cool à Hyde. Je crois qu'on a été élu « Campus le plus chiant de l'année » par plusieurs magazines.

Hanna s'apprêtait à lui dire qu'il pouvait la remercier d'avoir tout organisé quand trois malabars passèrent entre eux, une canette de bière à la main. Quand ils se furent éloignés, le type se rapprocha d'Hanna.

— Tu ne trouves pas que le chanteur ressemble à Bert de 1, *rue Sésame* ? demanda-t-il en désignant le type au crâne d'œuf, qui tripotait le micro comme s'il en était très amoureux.

— Grave, gloussa Hanna. C'est aussi ce que je me disais.

— Évidemment, je suis mal placé pour me moquer, ajouta le type d'un air penaud. Quand j'étais plus petit, on me surnommait Harry Potter.

— Ah bon ?

Hanna pencha la tête sur le côté et le détailla. Il était grand mais pas trop, avec des jambes et des bras longs mais pas maigres.

— Je ne vois pas la ressemblance.

— À l'époque, je portais des lunettes rondes à monture métallique comme les siennes. Je les avais choisies moi-même chez l'opticien. Ma mère aurait pu

m'inciter à en prendre d'autres, mais non, elle trouvait ça mignon !

Hanna gloussa derechef.

— Avant, j'avais des lunettes avec une monture en plastique fuchsia et des verres roses. On aurait dit que j'étais malade. Sur ma photo de classe de CE2, je fais peur.

— Ne me lance surtout pas sur le sujet des photos de classe. (Le type frémit.) Sur celle de CM2, j'ai un appareil dentaire avec des élastiques noirs. Ça donne l'impression que je mâche du goudron.

— Les élastiques de mon appareil étaient roses et verts, un vrai désastre.

Les mots étaient sortis tout seuls de la bouche d'Hanna.

Elle fut la première surprise par sa confession. En principe, elle ne parlait pas de sa ringardise d'autrefois, surtout pas en détail, et surtout pas à un aussi beau gosse. Mais ce garçon avait une attitude chaleureuse qui donnait envie de se confier et de rire du passé.

Redressant les épaules, il lui jeta un regard de défi.

— Gamin, j'étais horriblement maigre. J'avais la poitrine concave, les genoux cagneux, et j'étais toujours choisi en dernier quand on formait les équipes de sport. Tu as mieux ?

— Moi, j'étais potelée, dit Hanna avec un petit rire embarrassé. Voire carrément grosse. Une vraie truie comparée à mes amies. Une fois, mon père m'a même traitée de petite cochonne, comme si c'était drôle.

Elle ferma les yeux.

— Moi, on m'appelait l'épouvantail, l'anorexique, le squelette ambulante, surenchérit le garçon.

— Moi, c'était Hanna Baleina, se remémora Hanna avec un pincement au cœur.

En fait, c'était *leur* Ali qui avait imaginé ce surnom quand elles étaient amies.

Le garçon tendit la main et toucha l'intérieur du poignet d'Hanna. Ce fut comme une décharge électrique.

— Je parie que plus personne ne se moque de toi maintenant, pas vrai ?

Hanna déglutit en soutenant son regard.

— Et de toi non plus, j'imagine.

Un mouvement de foule les poussa l'un vers l'autre. Hanna vacilla, et le garçon passa un bras autour de sa taille. Mais il ne la lâcha pas après qu'elle eut retrouvé son équilibre.

Le cœur dans la gorge, Hanna se remplit les poumons de l'odeur épicée de son eau de Cologne. Le garçon posa le menton sur ses cheveux, pressant sa hanche

contre la taille d'Hanna. Sous son mince T-shirt, la jeune fille sentait sa poitrine lisse et ferme. Quelque chose s'agita en elle, et une vague de chaleur l'envahit.

Quand le garçon se baissa pour l'embrasser, elle fut comme foudroyée. Mais c'était si bon qu'elle ne put s'empêcher de lui rendre son baiser.

Ils s'écartèrent en se regardant dans les yeux. Le garçon semblait aussi choqué qu'Hanna par ce qu'ils venaient de faire. Il s'éclaircit la voix.

— Tu veux qu'on... ?

— Je crois qu'on devrait... commença Hanna en même temps.

Ils s'interrompirent tous deux et gloussèrent. Le garçon prit la main d'Hanna et l'entraîna à travers la foule, jusqu'à une ruelle obscure entre un des bâtiments de cours et un café Internet du nom de Networks. Ils s'y engouffrèrent main dans la main, trébuchant sur des cartons de pizza vides et des canettes de bière abandonnées.

Le garçon s'arrêta, plaqua Hanna contre le mur et se mit à l'embrasser fiévreusement. La jeune fille réagit de même, savourant le goût salé de sa peau, caressant les muscles noueux de ses bras, glissant les mains sous son T-shirt bleu marine. Jamais personne ne lui avait tourné la tête à ce point.

Ils finirent par s'écarter l'un de l'autre, haletants.

— Ouah, lâcha le garçon, le souffle court. C'est dingue.

— Je sais, acquiesça Hanna.

Il lui prit les mains.

— Comment tu t'appelles ?

— Hanna.

— Moi, c'est Liam.

— C'est le plus beau prénom de garçon que j'aie jamais entendu, murmura Hanna rêveusement, à peine consciente de ce qu'elle disait.

Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. En ce moment même, son père était sur scène, en train de faire un discours sur l'importance de voter et les changements positifs qu'il espérait apporter en Pennsylvanie. Hanna savait qu'elle aurait dû être à ses côtés en bonne petite stratège, mais elle ne parvenait pas à s'arracher à l'étreinte de Liam. Elle voulait rester dans cette allée crasseuse avec lui jusqu'à la fin de ses jours.

EMILY SE DONNE À FOND

— *Cheese !*

Attirant Emily contre elle, Kay tendit son téléphone portable à bout de bras, objectif tourné vers elles pour prendre une photo.

Les deux filles se tenaient sous l'auvent de l'Electric Factory, une salle de concert située dans le centre-ville de Philadelphie. Les Chambermaids¹, le groupe préféré de Kay, jouait dans une heure. Emily sourit alors que le flash se déclenchait, et Kay inspecta le résultat sur l'écran.

— Tu es super mignonne. Ta sœur va adorer.

Elle appuya sur quelques boutons pour envoyer la photo à Beth. Sortie avec une amie ce soir-là, l'aînée des Fields avait insisté pour que sa cadette aille au concert sans elle.

« C'est toi qui intéresses Kay, avait-elle fait valoir. Je te garantis que vous sortirez ensemble avant la fin de la soirée. »

Pour être honnête, après que Kay eut appelé le matin pour lui proposer de l'accompagner, Emily avait passé toute la journée sur un petit nuage. Elle ne pensait qu'à leur baiser si bref et si électrique, à la façon dont Kay se lâchait en dansant, et à ce qu'elle lui avait dit en fin de soirée : « Si on ne devient pas amies, j'en mourrai ! »

Il y avait chez elle quelque chose de dangereux et d'imprévisible. Fréquenter une fille de ce genre procurait à Emily les mêmes frissons délicieusement illicites que quand elle regardait un film interdit aux moins de seize ans avec Ali. Ces films-là étaient bannis chez les Fields ; du coup, Emily avait encore plus envie de les voir.

Lorsqu'elle avait retrouvé Kay dans le hall, quelques minutes plus tôt, Emily avait été agréablement surprise : sans sa perruque verte et son déguisement de sirène, la jeune fille était encore plus canon qu'elle ne l'avait imaginé. Ses longs cheveux roux lui tombaient presque jusque sur les reins. Son T-shirt vintage gris et

moulant laissait deviner des seins haut perchés et un ventre plat. Les yeux de Kay s'étaient mis à briller quand elle avait vu Emily sortir de la foule, comme si elle aussi appréciait le spectacle.

Le vigile déchira leurs tickets, et les deux filles poussèrent la porte d'entrée.

— D'abord à boire, décréta Kay en contournant la petite foule déjà massée au pied de la scène.

Emily et elle firent la queue derrière deux autres filles qui portaient le même T-shirt à l'effigie des Chambermaids. Curieusement, tous les membres du groupe étaient des garçons, plutôt beaux gosses, de surcroît. Emily avait imaginé des filles en tenue de soubrette.

— Comment as-tu découvert ce groupe ? interrogea-t-elle.

— Je les ai entendus sur Pandora l'été dernier, répondit Kay en tortillant une mèche de cheveux autour de son index. Ils m'ont aidée à traverser une période difficile.

Emily toucha ses pendants d'oreilles en plumes.

— Quel genre de période difficile ?

Kay tourna son regard vers les amplis alignés contre le mur.

— J'ai dû passer un peu de temps loin de chez moi. Mais c'est une histoire plutôt ennuyeuse.

— Je suis spécialiste en périodes difficiles, avoua Emily en fixant le bout de ses chaussures. Une fois, mes parents m'ont envoyée vivre avec des cousins à eux dans l'Iowa. Ça s'est très mal passé, et je me suis enfuie.

Kay eut l'air surprise.

— Et maintenant, ça va ?

Emily haussa les épaules.

— Ouais, plus ou moins. Mais j'ai fait des tas d'autres trucs que mes parents ignorent, et, s'ils savaient, ils feraient bien pire que me chasser de la maison.

Un instant, elle ferma les yeux et tenta d'imaginer la réaction de sa mère si celle-ci apprenait qu'Emily avait été enceinte. Mais rien d'assez radical ne lui venait à l'esprit – à part la tête de Mme Fields en train d'exploser. Mieux valait ne pas penser à ce que sa mère ferait si elle découvrait la vérité au sujet de Tabitha.

— Moi aussi, je cache des tas de trucs à mes parents, avoua Kay, l'air soulagée. Avant, j'étais vraiment déchaînée. Ils ne me font plus du tout confiance. Maintenant, si je veux aller quelque part, je dois filer en douce. (Avec un sourire en coin, elle donna un coup de hanche à Emily.) Je ne pense pas qu'ils m'auraient autorisée à sortir avec toi ce soir, mademoiselle la dévergondée.

L'interpelée prit la pose provocante qui seyait à la nouvelle Emily.

— Ne crois pas que j'en ai terminé avec la liste de l'autre soir. Je profiterai peut-être du concert pour barrer encore quelques trucs.

— J'espère bien, dit Kay en plantant ses yeux verts dans ceux de l'autre fille.

Un frisson délicieux parcourut l'échine d'Emily.

Lorsque leur tour vint enfin, Kay commanda deux rhum-Coca. Le barman poussa les verres dans leur direction ; la jeune fille en prit un et le leva pour porter un toast.

— À notre passé trouble et à notre avenir radieux.

Emily gloussa.

— On dirait un discours de major de promo.

Une expression gênée passa sur le visage de Kay, qui leva les yeux vers les projecteurs. Au bout d'un moment, elle reporta son attention sur Emily.

— Ça t'arrive souvent d'embrasser des inconnues à une soirée ? On aurait dit que tu avais l'habitude.

Emily rougit.

— Non. C'était une première pour moi. Enfin, une première et une deuxième. (Elle hésita.) Mais pour être honnête, je sortais avec une fille l'année dernière.

Kay parut intriguée.

— C'était comment ?

Emily sentit ses joues s'empourprer davantage. Elle baissa la tête.

— Assez génial, en fait.

Kay remua sa boisson avec la petite paille rouge plantée dedans.

— Les mecs sont nuls. Et c'est tellement plus joli, une fille !

— Je trouve aussi, chuchota Emily.

Elle dévisagea Kay, fascinée par le semis de taches de rousseur dans son cou et sur ses épaules nues. Kay lui rendit son regard, puis leva de nouveau son verre.

— Aux histoires de filles.

— Aux histoires de filles, acquiesça Emily en trinquant avec elle.

Kay but une longue gorgée d'alcool, comme si elle était soulagée de quelque chose.

— D'accord. Je pense que tu devrais mettre sur ta liste « se faufiler en coulisses pour rencontrer les musicos ».

Emily haussa un sourcil.

— Je veux bien, mais comment faire ?

Kay désigna un videur qui gardait une porte près de la scène.

— Dis à ce type que tu es la copine de Rob Martin et que tu veux le voir une seconde avant qu’il monte sur scène. Et glisse-lui ça discrètement.

Elle fourra quelque chose dans la main d’Emily. En baissant les yeux, celle-ci vit qu’il s’agissait d’un billet de vingt dollars.

— Mais il va deviner que je mens, protesta-t-elle.

Kay fit saillir crânement une de ses hanches.

— Je serai juste derrière pour te soutenir. Allez, vas-y. C’est facile.

La foule s’écarta, ouvrant la voie jusqu’au videur. Les quelques gorgées de rhum qu’Emily avait bues lui brûlaient la gorge. Les veines envahies d’adrénaline, elle se sentait électrisée, si vivante !

Roulant des épaules, elle se fraya un chemin parmi les spectateurs jusqu’à la porte noire flanquée d’une pile d’amplis Marshall. Le videur, qui aurait pu servir de doublure corps à Vin Diesel, feuilletait un magazine de moto comme s’il s’ennuyait à mourir. Emily jeta un coup d’œil par-dessus son épaule ; Kay lui adressa un signe de tête encourageant.

— Excusez-moi, minauda Emily en touchant le coude du type. Vous pourriez nous laisser entrer une seconde ? Je suis la copine de Rob Martin ; je voudrais le voir avant qu’il monte sur scène.

Le videur baissa son magazine pour la regarder. Il détailla les cheveux blonds d’Emily, ses épaules de nageuse et sa taille fine. Emily se réjouit d’avoir piqué un jean skinny dans la valise de Beth et opté pour un des rares tops moulants que ses parents l’avaient laissée acheter.

Ses doigts se crispèrent sur le billet que Kay lui avait donné. Après un instant d’hésitation, elle le glissa dans la main du videur. Puis elle fit remonter ses doigts le long du bras du type et pressa son biceps.

— Vous avez l’air costaud, roucoula-t-elle d’une voix qu’elle reconnut à peine. Je parie que vous pouvez soulever une tonne en développé couché.

Miraculeusement, le videur sourit, fit un pas sur le côté et lui ouvrit la porte. Emily se faufila à l’intérieur, suivie par Kay.

Le battant claqua derrière elles, étouffant le brouhaha de la foule. Une odeur de transpiration et de bière éventée planait dans le couloir obscur.

— Oh mon Dieu ! s’exclama Emily en se plaquant les mains sur la bouche. Je n’arrive pas à croire que j’aie fait ça.

— Tu assures grave, dit Kay en la prenant par les épaules et en la secouant dans son excitation. Je n’aurais pas mieux fait. Et le coup du biceps ? C’était impayable. (Elle saisit le poignet d’Emily.) Allez, viens, on va les voir.

Leurs pas résonnant sur le sol en ciment nu, elles s'approchèrent d'une lourde porte couverte d'autocollants et flanquée d'un panneau lumineux rouge « SORTIE ».

— Je te parie que c'est là, chuchota Kay. (Elle poussa le battant.) Hou hou ?

— Ouais ? répondit une voix masculine depuis l'intérieur de la pièce.

Kay ouvrit la porte avec son pied. Quatre jeunes gens avachis sur des chaises pliantes et un canapé défoncé la regardèrent en clignant des yeux. L'un d'eux portait un costume à la coupe très cintrée ; les autres étaient en jean et T-shirt vintage. Chacun tenait une canette de bière à la main. Ils regardaient un épisode de *Flight of the Conchords*² sur un ordinateur portable qu'ils avaient posé sur une caisse retournée.

Les murs s'ornaient d'affiches d'autres musiciens qui s'étaient produits à l'Electric Factory – John Mayer, Iron & Wine – ainsi que d'une étrange collection de figurines de Benjamin Franklin.

— Vous êtes qui ? lança le type en costard.

— Je m'appelle Kay, répondit la jeune fille en s'avancant vers lui, et voici mon amie Emily. On s'est dit que vous auriez peut-être besoin de vous changer les idées avant le concert.

Il jeta un coup d'œil à son voisin le plus proche. Les quatre garçons détaillèrent Kay d'un air approbateur.

— Je suis Rob, dit le type en costard avant de lui tendre la main.

— Je sais, acquiesça la jeune fille. Et ça, c'est Yuri, Steve et Jamie, ajouta-t-elle en désignant les autres tour à tour.

— Donc, vous êtes des fans ? demanda le dénommé Steve.

— C'est clair, non ?

Kay se dirigea vers une petite table qui se dressait dans le coin, et sur laquelle reposaient plusieurs bouteilles d'alcool, de soda et de jus de fruits. Sans demander la permission, la jeune fille se servit un verre.

— Pourquoi vous n'augmentez pas la musique ? Danser, ça ne vous aide pas à vous mettre dans l'ambiance avant un concert ?

Les musiciens échangèrent un regard, puis Rob se leva d'un bond et mit une chanson d'Adele. Kay commença à onduler en faisant signe aux garçons de l'imiter. Un moment, ils se contentèrent de l'observer avec un large sourire, puis Rob se mit à faire tourner Kay tandis que le dénommé Jamie s'asseyait près d'Emily sur le canapé.

— Vous vous introduisez souvent en backstage, toutes les deux ?

Emily se sentit brusquement timide, comme à l'époque où son Ali la traînait aux soirées de l'Externat et l'obligeait à parler à des garçons.

— Pas vraiment. J’espère que ça ne vous dérange pas.

Jamie eut un geste insouciant.

— Notre manager nous garde enfermés ici. Si tu savais ce qu’on s’emmerde ! C’est quelque chose, ta copine. Elle est... contagieuse.

Emily pivota vers Kay, qui tournoyait à travers la pièce. Si Kay était une maladie, elle espérait bien l’attraper !

Elle bougeait de manière si fluide et si gracieuse qu’Emily n’arrivait pas à détacher son regard d’elle. Elle avait toujours voulu être comme Kay, le genre de fille capable de charmer n’importe qui, y compris de parfaits inconnus. Elle tenta de l’imaginer à l’Externat de Rosewood. Sa nouvelle amie se serait probablement mis tout le monde dans la poche, comme *son* Ali.

— Em, appela Kay depuis la piste de danse improvisée. Viens ! C’est ma chanson préférée !

Emily se leva, entraînant Jamie avec elle. Tous deux entrèrent dans le cercle et laissèrent Kay les faire tourner. Bientôt, tous se mirent à chanter les paroles en chœur, et Kay leva son téléphone en l’air pour prendre une série de photos. Au fur et à mesure, elle tapait des commentaires et les postait sur les réseaux sociaux.

Quand son regard croisa celui d’Emily, elle lui fit un clin d’œil que la jeune fille lui rendit. Au moment où Adele attaquait le troisième refrain, elle la gratifia d’un sourire entendu.

— Tu es incroyable, chuchota Emily tandis qu’elles passaient l’une près de l’autre en pirouettant.

— Toi aussi, répliqua Kay.

Un léger gloussement résonna aux oreilles d’Emily. Celle-ci fit volte-face, les sens en alerte. L’espace d’une seconde, elle crut voir quelqu’un regarder par la petite fenêtre qui se découpait dans la porte donnant sur la scène. Une fille aux cheveux blonds.

Mais, à son grand soulagement, il n’y avait personne.

1. En français, les Femmes de Chambre. (N.d.T.)

2. Série américaine qui raconte le quotidien de deux musiciens de rock néo-zélandais. (N.d.T.)

AH, L'AMOUR...

Lorsque son réveil années 50 en forme de boule passa de 15:59 à 16:00, le samedi après-midi, Aria roula sur le flanc en feuilletant le dernier *Vogue* français.

Ce jour-là, elle faisait semblant d'être dans une chambre d'hôtel à Paris, sur la rive gauche, plutôt que dans la maison de son père à Rosewood. De petits morceaux de coton entre les orteils, elle attendait que son vernis finisse de sécher avant d'aller se plonger longuement dans un bon bain chaud. Elle avait encore une demi-douzaine d'autres activités planifiées pour le week-end afin de tuer le temps sans Noël.

Avisant son ordinateur portable sur le bureau, Aria s'assit sur son lit et tendit l'oreille. Byron et Meredith avaient emmené leur fille Lola aux bébés nageurs, et Mike était probablement chez un de ses potes. Convaincue que personne ne risquait de faire irruption dans sa chambre pour voir ce qu'elle fabriquait, Aria s'empara de son ordinateur, toucha le pavé tactile pour réveiller l'écran et tapa l'adresse Internet de la page dédiée à la mémoire de Tabitha Clark.

Comme d'habitude, le visage souriant de la jeune fille apparut. De nouvelles photos avaient été ajoutées sur le site. L'une d'elles la montrait assise sur une plage, les jambes et les bras couverts de coups de soleil. Elle devait avoir treize ou quatorze ans. Sur une autre, elle posait près d'un cactus en pot géant, que quelqu'un avait affublé de deux yeux en plastique, d'un nez et d'une bouche. La photo semblait avoir été prise dans le hall d'un hôtel chic ; Tabitha avait de gros cernes, mais aussi un sourire radieux.

Prise de nausée, Aria baissa la tête. *Tu l'as tuée*, l'accusa une voix au fond d'elle-même.

Son téléphone, qui était posé sur son lit près du flacon de vernis Essie bleu-noir, se mit à vibrer. « 1 NOUVEAU MESSAGE ». Les entrailles d'Aria se tordirent. Au lieu de l'habituel méli-mélo de chiffres et de lettres qui annonçait un texto de

« A » s'affichait un numéro commençant par le code géographique 917. Aria ouvrit le message.

Regarde par la fenêtre.

Un frisson parcourut sa colonne vertébrale. Tout à coup, la maison lui semblait bien trop vide et trop silencieuse. Aria s'approcha de la baie vitrée sur la pointe des pieds et écarta les rideaux.

Un homme brun se tenait dans le jardin devant la maison, un téléphone à la main. Aria cligna des yeux. Elle connaissait cette veste froissée, ce menton pointu et ces lèvres roses. Son imagination devait lui jouer des tours...

Puis l'homme leva les yeux, aperçut Aria à la fenêtre et se fendit d'un large sourire. Il brandit une pancarte au-dessus de sa tête. « TU M'AS MANQUÉ, ARIA ! », était-il écrit en grandes majuscules rouges.

— Merde alors, chuchota Aria.

C'était Ezra Fitz.

— Du brie, de la roquette et des tomates séchées pour toi, dit Ezra en sortant de son panier de pique-nique un sandwich enveloppé de papier sulfurisé. Et... des Chicken McNuggets pour moi, ajouta-t-il, tout penaud. (Il jeta un coup d'œil à Aria.) Les vieilles habitudes ont la vie dure.

Le rose monta aux joues d'Aria. Une fois, elle avait surpris Ezra en train de manger des beignets de poulet dans son bureau, à l'Externat de Rosewood. Mais peut-être n'était-ce pas à ça qu'il faisait allusion...

Ezra sortit le reste du contenu du panier : un Tupperware rempli de grains de raisin vert, mûrs à point et bien juteux, un sachet de chips au sel et au vinaigre – les préférées d'Aria –, une bouteille de champagne et deux flûtes en plastique. Il disposa le tout sur le gros rocher où ils s'étaient assis et leva la tête vers le ciel bleu vif qu'on devinait entre les arbres.

— Je pensais qu'on mangerait en regardant le coucher de soleil, mais je suis un peu en avance.

— C'est parfait, lui assura Aria en dissimulant ses mains tremblantes sous ses cuisses.

Elle n'arrivait toujours pas à y croire. Vingt minutes plus tôt, après avoir arraché les boules de coton d'entre ses orteils et ôté son sweat-shirt taché d'Hollis pour enfiler un chemisier en soie vintage acheté à Amsterdam, elle avait dévalé l'escalier et ouvert la porte à la volée. Ezra, le garçon après qui elle avait

soupiré si longtemps, celui qu'elle avait considéré comme son âme sœur même après qu'il se fut révélé être son prof, se tenait là, les bras grands ouverts.

— Tu m'as tellement manqué ! lui avait-il dit. Quand tu m'as écrit, je suis venu tout de suite.

— Mais je t'ai écrit pendant des mois après ton départ de Rosewood, avait protesté Aria en restant plantée sous le porche.

Avec un air chagrin, Ezra lui avait expliqué qu'il n'avait jamais reçu aucun de ses messages. Sa boîte mail avait été piratée un an plus tôt, et il lui avait fallu un moment pour tout arranger. Une partie de son courrier avait pu disparaître pendant l'opération.

En temps normal, Aria aurait pensé que c'était une excuse bidon. Mais Ezra semblait si navré qu'elle l'avait cru. Alors, le jeune homme l'avait soulevée dans ses bras et emportée jusqu'à sa Coccinelle pourrie, qui était garée le long du trottoir. Pour rattraper le temps perdu, il voulait l'emmener faire une longue sortie en amoureux – là, tout de suite. Bien entendu, Aria avait accepté.

Voilà comment ils s'étaient retrouvés à la crique de St. Mary, un vieux parc magnifique situé le long d'un torrent scintillant où l'on trouvait des tas de gros rochers, de minicascades et une charmante chambre d'hôtes qui servait les meilleurs pancakes de la région. Même s'il faisait dans les douze degrés, la température idéale pour une promenade en pleine nature, Aria et Ezra étaient seuls.

Le jeune homme fit sauter le bouchon de la bouteille de champagne et remplit les deux flûtes.

— Tu es encore plus belle que dans mon souvenir, dit-il en levant ses yeux bleus de loup vers Aria. J'ai tellement pensé à toi ! Je n'aurais jamais dû partir sans qu'on décide quand on se reverrait. Surtout après ce qui est arrivé à ton amie. Je voulais te contacter, mais je n'étais pas sûr que ça te ferait plaisir.

— Tu aurais dû, chuchota Aria de tout son cœur. Et toi aussi, tu es encore plus beau que dans mon souvenir.

Elle détailla Ezra. Sa veste à carreaux gris avait un coude troué ; sa chemise blanche était toute froissée, et l'ourlet de son pantalon en toile s'effilochait. Il avait les cheveux mi-longs et mal coiffés, les joues creuses et l'air hagard, comme s'il avait conduit pendant des heures sans s'arrêter.

— Tu n'es pas venu tout droit de Rhode Island, quand même ? demanda Aria.

— Oh, je ne me suis pas installé à Rhode Island finalement. (Ezra trempa un beignet de poulet dans la sauce barbecue avant de l'enfourner dans sa bouche.) J'y suis resté un petit moment, puis j'ai déménagé à New York.

— Oh ! s'exclama Aria, tout excitée. J'ai postulé pour plusieurs écoles qui se trouvent là-bas. Tu t'y plais ?

— Énormément. (Ezra eut une mine rêveuse.) J'ai un studio minuscule dans le West Village. Tous les soirs, je regarde le flot des voitures qui remontent la 6^e Avenue. J'adore l'énergie de la ville, la créativité, le fait d'être entouré par tant de gens différents...

— C'est pareil pour moi, se pâma Aria, ravie de voir qu'Ezra et elle étaient une fois de plus sur la même longueur d'onde.

— Je te verrais bien vivre à New York, dit le jeune homme en lui prenant les mains. Tu pourrais peut-être me rendre visite un de ces quatre, et tu en profiterais pour faire le tour des écoles auxquelles tu as postulé.

Aria baissa les yeux vers les grandes mains dont le contact la réconfortait comme si elle revenait dans une vieille maison douillette après une trop longue absence. Elle ne savait pas quoi répondre. Elle s'attendait presque à entendre le gloussement lointain qu'elle associait à « A », mais les seuls bruits alentour étaient le chant des oiseaux et le clapotis de l'eau.

Aria dut garder le silence un peu trop longtemps, car Ezra lui lâcha les mains.

— Seigneur, ce que je peux être idiot ! Tu as un petit copain, c'est ça ?

— Non ! (Aria secoua vigoureusement la tête.) Enfin, plus maintenant. Mais je suis sortie avec quelqu'un depuis ton départ. Je ne pouvais pas savoir que tu reviendrais.

Elle partit d'un petit rire gêné.

— Laisse-moi deviner : Noel Kahn ?

Aria se figea, interloquée.

— Comment tu le sais ?

Ezra gloussa.

— Ça crevait les yeux, que tu lui plaisais, quand je vous avais en cours tous les deux.

— Mais on n'avait pas grand-chose en commun, murmura Aria en suivant du regard un poisson argenté qui filait dans le torrent. Et toi... tu sors avec quelqu'un ?

Un sourire éclaira le visage d'Ezra, qui posa ses mains sur les joues de la jeune fille.

— Bien sûr que non. Sinon, pourquoi serais-je venu te voir ?

Aria eut un sourire timide.

— Tu es là pour combien de temps ?

— Combien de temps veux-tu que je reste ?

Pour toujours, brûlait-elle de répondre.

— Je squatte chez un ami en banlieue. Il m’a dit que je pouvais loger chez lui aussi longtemps que je voudrais. (Ezra coinça une mèche de cheveux d’Aria derrière son oreille.) Raconte-moi tout ce qui t’est arrivé depuis mon départ. Comment vont tes parents ? Ils se sont séparés, je crois ? Ça se passe bien ? Et pourquoi disais-tu dans ton message que tu te sentais seule ?

Touchée par l’intérêt et l’inquiétude qu’il lui témoignait, Aria pressa une main sur sa poitrine.

— Je vais bien, dit-elle. (Et pour la première fois depuis une éternité, ce n’était pas un mensonge.) Je préférerais que tu commences. Qu’est-ce que tu fais à New York ? Tu as repris tes études, ou tu travailles ? Je suis certaine que ton boulot est génial.

Ezra déglutit.

— J’ai bossé un moment dans une association caritative, mais j’ai été licencié pour raisons économiques. Après ça... (Ses joues rosirent.) Je me suis lancé dans l’écriture. Et, euh, je viens juste de terminer un roman.

— Un roman ? (Aria en resta bouche bée.) Tu veux dire, un livre entier ?

Ezra eut un petit rire embarrassé.

— C’est ça. Mais j’ignore ce qu’il vaut.

Aria battit des mains.

— Je suis sûre qu’il est fantastique ! De quoi parle-t-il ? Quand doit-il paraître ?

— Ne mettons pas la charrue avant les bœufs. (Ezra jeta un coup d’œil à son sac à dos, posé derrière eux sur le rocher.) Mais si ça t’intéresse, j’ai apporté le manuscrit...

— Bien sûr, que ça m’intéresse ! s’écria Aria. J’adorerais le lire !

Ezra pinça les lèvres comme s’il réfléchissait.

— Je n’ai pas encore d’agent. Mon roman ne sera peut-être jamais publié. C’est plus difficile que je ne le pensais de s’introduire dans le milieu de l’édition.

Il laissa échapper un petit rire amer qu’Aria entendait pour la première fois.

— Va-t-il falloir que je te l’arrache de force ? le taquina la jeune fille.

— Non, non, pas la peine.

Ezra défit les sangles de son sac à dos et en sortit une liasse de feuilles aux coins cornés, entourée d’un élastique bleu. Sur la page de garde, les mots « VENEZ ME VOIR APRÈS LE COURS, PAR EZRA FITZ » étaient imprimés en caractères gras.

— Je n’arrive pas à croire que tu aies écrit un livre, chuchota respectueusement Aria. Le héros est prof ?

Ezra eut un sourire mystérieux.

— Peut-être. (Il lui tendit la liasse.) Tu veux toujours le lire ?

— Oui ! (Aria feuilleta le manuscrit.) Je suis certaine que je vais adorer. Et... merci. (La gorge serrée par l'émotion, elle leva les yeux vers Ezra.) Merci d'être revenu, merci pour le pique-nique...

Elle se tut. Ezra et elle se dévisagèrent un long moment. Puis le jeune homme se rapprocha jusqu'à ce que leurs genoux se touchent. Il enlaça Aria et posa ses lèvres sur les siennes. Submergée par le plaisir, la jeune fille s'abandonna à son étreinte.

Leur baiser se fit plus fougueux. Ezra se débarrassa maladroitement de sa veste et la jeta sur un rocher voisin tandis qu'Aria se tortillait pour ôter son caban.

— Hum.

Les deux jeunes gens s'écartèrent l'un de l'autre, le souffle court. Un groupe de vieilles dames en tenue de randonnée, portant banane à la taille et canne de marche à la main, venait d'émerger au tournant du chemin et les observait avec un air dégoûté.

— Désolé, lança Ezra en reboutonnant très vite sa chemise.

Les vieilles dames reniflèrent et se dirigèrent vers la chambre d'hôtes d'un pas assuré malgré leur âge. Ezra jeta un regard mortifié à Aria et se couvrit la bouche de sa main.

— J'ai eu l'impression de me faire surprendre par ma grand-mère, chuchota-t-il.

— Ou par la bibliothécaire du lycée, gloussa Aria.

Ezra la prit dans ses bras et plongea son regard dans celui de la jeune fille.

— Espérons que ça nous arrivera des tas d'autres fois.

En proie à un bonheur total et parfait, Aria se pencha vers lui pour l'embrasser doucement sur les lèvres.

— Je suis tout à fait d'accord.

RETROUVAILLES

Plus tard le même après-midi, Spencer gara son coupé Mercedes dans l'allée de sa maison après une longue séance d'étude à la bibliothèque municipale de Rosewood.

— « Chevillez seulement votre courage au point résistant, et nous n'échouerons pas », récitait-elle. (C'était un extrait du discours que tient Lady Macbeth à son mari pour le convaincre de tuer le roi Duncan.) « Lorsque Duncan sera endormi – et le rude voyage d'aujourd'hui va l'inviter bien vite à un somme profond »...

Et soudain, un blanc. Qu'est-ce qui venait ensuite ?

Spencer mit le point mort. C'était rageant. Elle avait appris par cœur son rôle dans *La Mégère apprivoisée*, en seconde, alors qu'elle étudiait pour ses PSAT¹, faisait du bénévolat à la soupe populaire, jouait dans l'équipe de hockey sur gazon et étudiait six matières optionnelles. Même si elle détestait donner à Beau la satisfaction de la faire répéter le lendemain, peut-être en avait-elle vraiment besoin.

Faisant la respiration du feu pour purifier ses chakras, Spencer resserra son duffel-coat Madewell autour d'elle et saisit son cabas Dior doré sur le siège passager – un cadeau qu'elle s'était fait pour se féliciter de son admission en avance à Princeton.

Au moment de descendre de voiture, elle fut gênée par un Range Rover noir garé sur sa gauche. Les sourcils froncés, elle détailla ses roues chromées étincelantes, sa console de navigation qui évoquait le tableau de bord d'un Boeing, et l'autocollant de pare-chocs qui clamait : *Parent d'élève de St. Agnes, et fier de l'être !*

M. Pennythistle possédait une véritable armada de véhicules, mais aucun Range Rover – noir en tout cas. Autrement dit, les Hastings avaient de la visite.

Lorsque Spencer ouvrit la porte d'entrée, une voix douce s'échappa du salon, suivie par un éclat de rire juvénile. La jeune fille réprima un grognement. Amelia

avait dû prendre Mme Hastings au sérieux quand cette dernière lui avait dit qu'elle était ici chez elle. Elle invitait des amies presque tous les jours, et elles étaient toutes aussi neuneus les unes que les autres.

Spencer longea le couloir en faisant le plus de bruit possible pour annoncer son arrivée. Quand elle entra dans le salon, Amelia leva les yeux. Une flûte noire – l'instrument le plus ringard du monde – était posée sur ses genoux. Dix autres filles occupaient les canapés modulables moelleux face à l'écran plat géant. Chacune d'elle avait son propre instrument. *Pauvres nulles*, songea Spencer.

— Qu'est-ce qui se passe ? lança-t-elle, irritée.

— C'est mon groupe de musique de chambre, répondit Amelia, hautaine. On donne un concert bientôt ; j'en ai parlé l'autre soir à table. Et Veronica a dit qu'on pouvait répéter ici.

Spencer détestait qu'Amelia appelle sa mère Veronica, comme si elles étaient sur un pied d'égalité. Elle allait lui décocher une remarque mordante quand son regard tomba sur une des camarades d'Amelia, une rouquine assise sur la droite. Elle sursauta en écarquillant les yeux comme si elle avait vu un fantôme.

— K-Kelsey ? balbutia-t-elle.

— Spencer. (La fille rangea distraitement son violon dans un étui en plastique dur. Elle aussi semblait surprise, voire choquée.) Ouah. Ça fait un bail.

La pièce se mit à tanguer autour de Spencer. C'était Kelsey Pierce, l'amie qu'elle s'était faite pendant les cours d'été à l'université de Pennsylvanie. Celle qu'elle avait trahie, gâchant du même coup son avenir.

Elle repensa au soir de leur rencontre. Phineas les avait entraînées dans les toilettes au fond du bar. Les murs étaient couverts de graffitis. Un lavabo à pied se dressait dans un coin. La pièce sentait le vomi et la bière éventée.

Plongeant une main dans sa poche, Phineas avait tendu un cachet blanc à chacune des filles.

— Grâce à ça, vous aurez la note maximale à tous vos examens, leur avait-il promis.

— Qu'est-ce que c'est ? Spencer avait détourné la tête. Les médicaments, ce n'était pas son truc. Quand elle avait la migraine, elle rechignait même à prendre une aspirine.

— Ça s'appelle « A-facile », avait répondu Phineas. C'est franchement génial. Avec ça, tu peux te concentrer pendant des heures. C'est ce qui m'a permis de réussir mon année de première.

— D'où tu sors ça ? avait demandé Kelsey, hésitante.

— Peu importe. (Phineas s'était appuyé contre le lavabo.) Tout ce qui compte, c'est que je suis prêt à vous laisser essayer. Il faut bien s'entraider, pas vrai ?

De nouveau, il leur avait tendu les cachets.

Spencer s'était humecté les lèvres. Elle avait entendu parler du A-facile, mais seulement par les mises en garde des services de santé publique, à la télé, et par des affichettes sinistres collées dans les toilettes de l'Externat. Mais la promesse de Phineas la tentait. « Avec ça, tu peux te concentrer pendant des heures. » Spencer ne voyait vraiment pas comment elle allait s'enfiler quatre matières en six semaines. Les temps désespérés appelaient peut-être des mesures désespérées.

Après une grande inspiration, elle avait tendu la main, pris un des cachets dans la paume de Phineas et placé le comprimé sous sa langue.

— Tu ne le regretteras pas. (Phineas s'était tourné vers Kelsey.) Et toi ?

La jeune fille avait mordillé son ongle.

— Je ne sais pas trop. Je me suis fait arrêter avec de la drogue il y a quelques années. J'essaie de ne plus toucher à ces trucs.

— Tu n'auras pas d'ennuis, lui avait assuré Phineas.

— Personne n'en saura rien, avait renchéri Spencer.

Kelsey se balançait sur ses talons avec une mine de chaton prisonnier. Elle faisait la même tête que Spencer, Emily, Aria et Hanna quand *leur* Ali les mettait au défi de nager dans l'étang où la police avait retrouvé un cadavre quelques années plus tôt.

Finalement, Kelsey avait tendu la main elle aussi.

— On n'a qu'une vie, hein ?

Phineas avait déposé le cachet dans sa paume ; Spencer avait vu la glotte de l'autre fille monter et descendre quand elle l'avait avalé.

— Au futur carton qu'on va faire à nos examens !

Six semaines plus tard, Spencer obtenait la note maximale dans toutes ses matières tandis que, par sa faute, Kelsey se retrouvait derrière les barreaux.

— Faisons une pause, suggéra Amelia.

Arrachée à ses souvenirs, Spencer revint au moment présent tandis que les musiciennes se levaient. Certaines s'étirèrent ; d'autres sortirent leur téléphone et se mirent à pianoter sur le clavier.

Kelsey traversa la pièce pour rejoindre Spencer près de la porte.

— On est jumelles de sac, dit-elle en ramassant un cabas doré Dior posé par terre – le même que celui qui pendait à l'épaule de Spencer. C'est drôle de te retrouver ici. Ça fait un bail.

— Euh, ouais, marmonna Spencer en triturant nerveusement un des boutons cuivrés sur la manche de son blazer.

L'horloge du vestibule sonna. Kelsey dévisagea Spencer, son regard semblant transpercer la peau de la jeune fille pour voir ses secrets les plus enfouis. L'estomac de Spencer se noua. Elle n'avait pas revu Kelsey ni entendu parler d'elle depuis ce fameux soir au poste de police.

Quelqu'un se racla la gorge. Spencer se retourna. Amelia les observait avec curiosité. Alors, Spencer se dirigea vers la cuisine en faisant signe à Kelsey de la suivre – la dernière chose qu'elle voulait, c'était qu'Amelia espionne leur conversation.

La cuisine sentait le romarin fraîchement coupé ; depuis qu'elle avait découvert que c'était l'odeur préférée de M. Pennythistle, Mme Hastings en gardait toujours dans un vase.

— J'ignorais que tu étais musicienne, dit Spencer en désignant l'archet que Kelsey tenait serré contre sa poitrine, presque comme une arme.

L'autre fille baissa les yeux vers son étui.

— Je joue depuis que je suis petite. L'orchestre d'Amelia organise des concerts caritatifs, et mon contrôleur judiciaire compte ça comme des travaux d'intérêt général.

— Ton contrôleur judiciaire ? s'exclama Spencer sans réfléchir.

Kelsey se rembrunit.

— Tu sais bien, à cause de ce qui est arrivé à la fac l'été dernier.

Spencer détourna les yeux.

— Tu en as entendu parler, quand même ? (Kelsey s'était raidie, et elle avait serré son poing gauche – celui qui ne tenait pas l'archet.) J'ai passé deux mois en maison de correction. Tu as eu de la chance de t'en tirer avec un avertissement. (Elle haussa un sourcil.) D'ailleurs, comment tu as fait ?

Ce fut comme si la température de la pièce était brusquement montée de dix degrés. Spencer avait trop peur pour soutenir le regard de Kelsey. Elle était également un peu déboussolée. Elle avait toujours cru que Kelsey se doutait que c'était elle qui avait mis les cachets dans sa chambre et révélé ses antécédents aux flics. Mais apparemment, ce n'était pas le cas.

Quand Spencer leva de nouveau les yeux, Kelsey la fixait toujours.

— Bref. J'ai entendu dire que tu étais admise à Princeton. Félicitations.

Spencer frémit.

— C-comment le sais-tu ?

— Mon petit doigt me l'a dit, répondit Kelsey sur un ton léger.

Amelia ? aurait insisté Spencer si sa bouche n'avait pas refusé de lui obéir. Kelsey aussi avait jeté son dévolu sur Princeton, mais il était peu probable que le comité des admissions lui ait envoyé une lettre de félicitations au bloc D de la maison de correction. D'un autre côté, s'ils en avaient envoyé une à Spencer, c'était uniquement par erreur.

— Kelsey ? appela la voix nasillarde d'Amelia depuis le salon. On a besoin de toi ! On va reprendre le morceau de Schubert !

— J'arrive, cria la jeune fille. (Puis elle reporta son attention sur Spencer. Elle ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, parut changer d'avis, la referma et finit par lancer :) Bonne chance à Princeton, Spencer. J'espère que tout se passera bien pour toi.

Puis elle s'éloigna d'un pas raide, son archet pendant au bout de son bras.

Spencer se laissa tomber sur une chaise de cuisine, son cœur battant si fort qu'elle n'entendait pas la musique en provenance du salon.

Bip.

Spencer sursauta. C'était son téléphone portable, rangé dans la poche avant de son sac à main Dior désormais posé sur l'îlot central de la cuisine. Déglutissant, elle se leva et alla le chercher. Elle avait reçu un nouveau texto d'un expéditeur anonyme. Mais avant qu'elle puisse le lire, quelque chose attira son attention dans le couloir.

Kelsey se tenait sur le seuil du salon. Elle détourna la tête dès que Spencer l'aperçut, mais cette dernière avait eu le temps de se rendre compte qu'elle l'observait. Un portable minuscule était niché dans la main qui tenait son archet.

Toute retournée, Spencer baissa les yeux vers son propre téléphone et appuya sur la touche « Lecture ».

Tu crois que ta copine de l'été dernier t'a pardonné d'avoir autant manqué de cachet ? Permets-moi d'en douter !

Biz,

« A »

1. Examens blancs qui permettent d'évaluer le niveau d'un élève du secondaire. (N.d.T.)

SOUS HAUTE SURVEILLANCE

Plus tard ce jour-là, la Volvo familiale des Fields pénétra dans le parking des professeurs de l'Externat de Rosewood. Emily se gara et coupa le moteur. À vingt heures un samedi soir, le campus était désert, et aucune lumière ne brillait derrière les fenêtres de style gothique.

Emily fixa la façade de pierre tandis que des souvenirs se bousculaient dans son esprit. Elle revoyait sa classe de CM2 entrer en file indienne dans le bâtiment des primaires ; la véritable Ali, Naomi Ziegler et Riley Wolfe marchaient en tête, et Emily les avait regardées avec envie. Elle se rappelait un jour où, en courant pour ne pas arriver en retard, elle avait accidentellement bousculé la véritable Ali.

« Fais gaffe, Shrek ! » avait ricané cette dernière.

Emily avait hérité de ce surnom à cause de ses cheveux que le chlore de la piscine faisait virer au vert. Mais c'était dans la bouche d'Ali qu'il lui faisait le plus mal.

Et puis il y avait eu cet autre jour où, plantée à ce même endroit, la véritable Ali s'était vantée d'avoir soutiré à son frère Jason la cachette d'un des morceaux du drapeau de la capsule temporelle. Son assurance avait rempli Emily de jalousie et de frustration. *Je devrais lui voler son morceau*, avait-elle songé dans un élan d'audace inhabituel chez elle. La suite avait été le prélude aux années les plus merveilleuses, les plus bizarres et les plus effrayantes de sa vie.

D'ordinaire, Emily éprouvait des sentiments ambivalents quand elle pensait à la véritable Ali. Comment pouvait-elle à la fois craindre quelqu'un et l'aimer autant ? Comment avait-elle pu laisser cette psychopathe s'échapper ? Et pourquoi continuait-elle à la chercher désespérément partout autour d'elle, même si le retour d'Ali signifierait une mort certaine pour elle et ses autres amies ?

Mais ce jour-là, Emily était trop désorientée et fatiguée pour ruminer davantage. Elle ne cessait de penser à Kay. La veille, à la fin du concert, elles

étaient plus qu'un peu pompettes toutes les deux. Elles s'étaient donné rendez-vous pour traîner ensemble la semaine suivante, et ce matin, Kay avait envoyé plusieurs messages assez chauds à Emily.

J'ai hâte de te revoir, ma belle.

J'espère que tu as réussi à tirer ton joli petit cul du lit à une heure décente !

Emily n'avait pas reçu de messages aussi provocants depuis son aventure avec Maya. Mais Kay était peut-être juste du genre à flirter avec tout le monde.

Elle consulta de nouveau son portable. Une heure plus tôt environ, Spencer avait envoyé un texto groupé à Emily, Aria et Hanna.

Il faut qu'on parle. Rdv aux balançoires. 20 h.

Emily avait répondu en réclamant plus de précisions, mais Spencer était restée muette. Aussi se demandait-elle si ça concernait « A ».

Frissonnant, elle descendit de voiture et se dirigea vers les balançoires de l'école primaire, l'endroit où ses amies et elle avaient l'habitude de se retrouver – pour échanger des ragots au début de leurs années de collège, et plus récemment pour discuter des messages de « A ».

Dans le fond, la structure d'escalade ressemblait à une araignée géante. La statue avant-gardiste représentant un requin, créée par un artiste local pour l'Externat, dressait sa silhouette menaçante dans le champ au-delà ; le clair de lune se reflétait sur sa surface lisse.

Spencer était assise sur la balançoire du milieu, emmitouflée dans une parka bleue et une paire de UGG. Hanna était adossée au portique, les bras croisés sur sa poitrine menue. Une expression rêveuse sur le visage, Aria se tenait près du manège que les gamins surnommaient la « roue à vomir ».

À l'approche d'Emily, Spencer se racla la gorge.

— J'ai reçu un nouveau message de « A ».

L'estomac d'Emily se noua. Aria déglutit bruyamment. Hanna donna un coup de pied contre le portique, qui émit un son creux.

— Et vous ? demanda Spencer.

— Moi aussi, répondit Hanna d'une voix tremblante. Jeudi. Mais j'ai réglé le problème.

Spencer écarquilla les yeux.

— Comment ça, tu as réglé le problème ?

Hanna s'enveloppa de ses bras.

— C'est personnel.

— Ça concernait Kelsey ?

— Kelsey ? Qui est Kelsey ?

Spencer s'agita nerveusement sur la balançoire.

— Tu sais bien. La fille de cet été. À Penn. Je t'avais téléphoné pour te demander de...

Hanna frémit.

— Non, ça ne la concernait pas. C'était à propos de... d'autre chose.

— Eh bien, le message que j'ai reçu concernait Kelsey, révéla Spencer.

Aria fronça les sourcils.

— Ta copine de la fac ?

— Ouais, acquiesça Spencer. « A » sait ce que je lui ai fait.

Emily se souvenait vaguement d'avoir entendu Spencer mentionner la fameuse Kelsey deux ou trois fois. L'été précédent, comme elles se trouvaient toutes les deux à Philadelphie, Spencer avait appelé Emily pour lui proposer de faire des trucs ensemble, mais Emily avait toujours refusé afin que son amie ne se rende pas compte de sa grossesse.

L'été venu, Spencer s'était mise à parler de façon étrange au téléphone – très vite, comme si elle tentait d'établir le record du monde du plus grand nombre de mots prononcés en une minute.

Une fois, Emily était assise à l'extérieur du Poséidon sur Penn's Landing avec son ami Derrick, qui travaillait comme cuistot au restaurant. Derrick était le seul à qui elle avait confié une partie de ses secrets – pas tout, évidemment. Elle était en train de lui dire qu'elle comptait accoucher sans que ses parents le sachent lorsque le nom de Spencer était apparu sur l'écran de son portable.

Emily avait répondu, et Spencer s'était aussitôt mise à lui raconter que sa nouvelle amie Kelsey faisait une imitation hilarante de Snooki, dans *Jersey Shore*¹. Elle parlait si vite qu'elle en mangeait la moitié de ses mots.

— Tout va bien, Spence ? avait demandé Emily.

— Mais oui, avait répondu Spencer sans reprendre son souffle. Mieux que bien, même. Pourquoi ça n'irait pas ?

— Je te trouve bizarre, c'est tout. On dirait que tu es droguée.

Spencer avait ricané.

— J'ai bien pris un petit quelque chose, mais rien de grave.

— Un petit quelque chose ? avait chuchoté Emily en se levant d'un bond.

Un couple de passants avait fixé son ventre distendu. *Seize ans et enceinte*, avait-elle lu dans leurs pensées. *Bravo*.

— Presque rien, avait tempéré Spencer. Un médicament qui s'appelle « A-facile ».

— Un médicament ? Tu as une ordonnance ?

— Seigneur, Emily, pas la peine d'en faire tout un plat ! C'est juste un truc pour étudier. Phineas, le type qui me les procure, en a pris pendant un an sans effets secondaires. Et il a de meilleures notes que moi.

Emily n'avait pas répliqué. Elle regardait les gens qui embarquaient sur le voilier du restaurant Moshulu, l'air heureux et insouciant.

Spencer avait fini par soupirer.

— Je vais bien, Em. Promis. Inutile de t'inquiéter pour moi, Brutus.

C'était le surnom que *leur* Ali avait donné à Emily longtemps auparavant, pour lui reprocher de se montrer trop protectrice. Puis Spencer avait raccroché sans dire au revoir.

Emily s'était tournée vers Derrick qui, assis sur le banc près d'elle, n'avait pas bougé durant toute la conversation.

— Il y a un problème ? avait-il demandé très gentiment.

Emily avait failli se mettre à pleurer. Qu'arrivait-il à ses amies ? Spencer n'était pas du genre à se droguer. Et elle-même n'était pas du genre à tomber enceinte.

— Tu sais quelque chose sur le A-facile ?

Le jeune homme s'était rembruni.

— Juste que, personnellement, je n'y toucherais pas.

Aria se rapprocha des balançoires et referma sa main sur un des montants du portique tandis qu'Emily était tirée de ses pensées.

— Qu'as-tu fait à cette Kelsey ? s'enquit Aria.

Hanna leva brusquement la tête.

— Tu n'es pas au courant ?

— Moi non plus, intervint Emily, son regard faisant la navette entre les deux autres filles.

Spencer avait le regard perdu dans le vague.

— C'était le soir où je t'ai appelée du poste de police, Aria. Les flics nous avaient chopées avec des amphétamines, Kelsey et moi. Ils nous ont interrogées séparément, et j'étais certaine que Kelsey allait tout me mettre sur le dos – parce que c'est ce qu'ils m'ont dit. Alors, je vous ai appelées les unes après les autres. Emily n'a pas décroché, et toi...

Spencer baissa la tête sans achever sa phrase.

— J'ai pensé que ce n'était pas bien de t'aider, lâcha Aria, sur la défensive.

— Voilà, acquiesça Spencer d'une voix tendue. Donc, j'ai appelé Hanna. Je lui ai fait planquer des cachets dans la chambre de Kelsey, puis appeler la police pour la dénoncer comme une dealeuse notoire.

Emily recula d'un pas et sentit les talons de ses chaussures s'enfoncer dans l'herbe boueuse.

— Sérieux ?

— Je ne savais pas quoi faire d'autre, se justifia Spencer en levant les mains. J'ai paniqué.

— N'oublie pas de préciser qu'ensuite tu as découvert que Kelsey ne t'avait pas vendue, lança Hanna en promenant un regard nerveux autour d'elle.

— À ce moment-là, il était déjà trop tard, dit Spencer, des regrets dans la voix.

— Donc, tu lui as fait tout ça pour rien ? couina Aria, indignée.

— Écoutez les filles, je ne suis pas fière de moi, marmonna Spencer, les joues en feu. Mais aujourd'hui, Kelsey s'est pointée chez moi pour voir ma demi-sœur, et elle s'est comportée d'une façon super bizarre. Au début, j'ai cru qu'elle ne savait pas que c'était moi qui l'avais envoyée en maison de correction, mais ce message prouve le contraire.

Elle brandit son téléphone pour que les trois autres puissent lire :

Tu crois que ta copine de l'été dernier t'a pardonné d'avoir autant manqué de cachet ?

Hanna se mordilla la lèvre inférieure.

— Comment Kelsey pourrait-elle savoir que c'est toi ? Tu as dit que les flics n'avaient aucun moyen de remonter jusqu'à nous.

— Aucune idée. (Spencer semblait exaspérée.) Elle est peut-être arrivée à cette conclusion toute seule. Et c'est peut-être elle, « A » ! Elle avait son téléphone dans les mains quand j'ai reçu ce message.

Aria fit tourner le manège du bout des doigts.

— Mais Kelsey n'était pas en Jamaïque, pas vrai ?

— Et je ne vois pas pourquoi elle nous en voudrait à toutes les quatre, ajouta Emily. Aria et moi, on ne lui a rien fait.

— Elle pense peut-être qu'on était toutes dans le coup ? suggéra Spencer.

— Ce serait logique, approuva Hanna en poussant distraitement une balançoire inoccupée. Souvenez-vous de cet article dans *People*. Il disait qu'on était amies

proches, qu'on se racontait tout. Kelsey a très bien pu en déduire qu'on était de mère.

L'estomac d'Emily se noua. Était-ce réellement possible ?

— Je ne sais pas trop, persista Aria. « A » pourrait être une amie de Tabitha, ou quelqu'un qui connaissait Mona Vanderwaal et Jenna Cavanaugh.

— Les amis de Jenna en auraient après Ali, pas après nous, fit remarquer Spencer.

— Et si « A », c'était Ali ? lança Emily sur un ton hésitant.

Les autres se tournèrent vers elle d'un même mouvement.

— Hein ?

Emily écarta les mains.

— Il y a encore deux semaines, on pensait qu'Ali avait survécu à l'incendie. Qui peut affirmer qu'elle n'était pas en Jamaïque et que ce n'est pas elle qui a soufflé toutes ses remarques inquiétantes à Tabitha ? On ne sait toujours pas comment Tabitha connaissait nos secrets ni où elle avait eu son bracelet brésilien. Et si Ali nous avait suivies ici après la mort de Tabitha ? Et si elle nous avait espionnées tout l'été ?

Spencer se gifla les cuisses des deux mains.

— Em, Ali est morte dans les Poconos. Elle n'a pas pu sortir de la maison.

— Alors, pourquoi la police n'a-t-elle jamais retrouvé son corps ?

— On a déjà eu cent fois cette discussion, grinça Spencer, les dents serrées.

Hanna s'adossa de nouveau au portique.

— Je pense vraiment qu'on n'a plus rien à craindre d'elle, Em.

Aria hocha la tête.

— Quand on est sorties de la maison, la porte s'est refermée derrière nous. Même si Ali était arrivée jusque-là, je doute qu'elle aurait eu la force de la rouvrir après avoir inhalé toute cette fumée. Tu te souviens à quel point elle était lourde ? Et quelques secondes plus tard, tout a explosé. On n'a même pas retrouvé le coffre-fort ignifugé des DiLaurentis.

Emily se balançait sur ses talons en repensant à la porte qu'elle avait fait exprès de laisser entrouverte pour qu'Ali puisse s'échapper.

— Et si la porte n'était pas si bien fermée que ça ? Et si le vent l'avait rouverte ?

Hanna posa les mains sur ses hanches.

— Pourquoi es-tu tellement sûre qu'Ali a survécu ? Tu sais quelque chose qu'on ignore ?

Les arbres se balançaient dans le lointain. Une voiture aux phares allumés longea lentement l'Externat. Le secret d'Emily palpitait en elle comme un deuxième cœur. Si elle avouait ce qu'elle avait fait, ses amies n'auraient plus jamais confiance en elle.

— Non, non, marmonna-t-elle.

Soudain, un craquement résonna dans les bois tout proches. Les quatre amies se retournèrent en plissant les yeux. Il faisait si noir qu'Emily distinguait à peine le contour des arbres.

— On devrait peut-être aller voir la police, murmura-t-elle.

Hanna soupira.

— Pour leur dire quoi ? Qu'on est des meurtrières ?

— On ne peut pas revivre ça. (Le souffle d'Emily formait un petit nuage blanc devant sa bouche.) Ils comprendront peut-être, pour Tabitha. Si ça se trouve, on...

Une grande lassitude s'empara d'elle. Non, les flics ne comprendraient pas, elle le savait pertinemment. Ses amies et elle finiraient leur vie en prison.

— Écoutez, dit Spencer au bout d'un moment. Ne nous précipitons pas, d'accord ? L'enjeu est trop important. Nous devons découvrir qui est « A » et quelles sont ses intentions avant qu'il agisse – et tout ça sans l'aide de la police. Pour ma part, je parie sur Kelsey. (Elle pressa une touche de son téléphone.) C'est la seule qui ait un vrai mobile. La prochaine fois qu'elle viendra chez moi, je me renseignerai sur ce qu'elle fait en ce moment. On ne sait jamais : elle pourrait vous surveiller aussi. Vous vous souvenez à quoi elle ressemble ?

Aria haussa une épaule.

— Vaguement.

— Elle était à cette soirée chez les Kahn, murmura Hanna.

— Moi, je ne l'ai jamais rencontrée, fit remarquer Emily.

Spencer fit glisser un doigt sur l'écran tactile de son portable et tourna ce dernier vers ses amies.

— La photo date de l'été dernier, mais elle n'a pas changé depuis.

Aria, Hanna et Emily se penchèrent pour mieux voir. Petite et menue, Kelsey avait des cheveux roux et portait un T-shirt moulant de St. Agnes.

Emily cligna des yeux à la vue de son nez retroussé, de ses sourcils bien dessinés et de son sourire mystérieux qui semblait dire : « J'ai un secret, et je te mets au défi de me l'arracher ! » Son cerveau se mit en ébullition. En fait, elle avait déjà rencontré Kelsey.

C'était Kay.

1. Émission de télé-réalité qui suit le quotidien de huit colocataires – quatre garçons, quatre filles. Contrairement à ce qui se passe dans *Secret Story* par exemple, les candidats ne sont pas enfermés dans la maison et restent les mêmes à chaque nouvelle saison. (N.d.T.)

SANS PERMIS D'EMBRASSER

Plus tard ce soir-là, Hanna entra d'un pas décidé au Rue Noire, un bar lounge très chic situé près du campus de l'université de Hyde. Un long comptoir incurvé occupait l'extrémité de la salle ; il y avait une petite piste de danse sur la gauche, ainsi que des tas de canapés confortables et de petits coins sombres où l'on pouvait se peloter pendant des heures. Hanna ne connaissait pas de meilleur endroit pour son premier rendez-vous officiel avec Liam.

Le jeune homme n'était pas encore arrivé, aussi réquisitionna-t-elle un canapé libre le plus loin possible d'un groupe d'étudiants arborant le T-shirt de leur confrérie, accompagnés de filles ultra-vulgaires. Discrètement, elle se regarda dans le miroir de poche qu'elle gardait au fond de son sac. Elle était encore plus parfaite qu'à la flash mob. Rien n'indiquait qu'elle venait d'avoir une conversation stressante avec Spencer et les autres deux heures auparavant ni qu'elle se demandait encore qui pouvait bien être le nouveau « A ».

Hanna ferma les yeux. La théorie de Spencer au sujet de Kelsey l'inquiétait beaucoup. Elle aussi était coupable d'avoir gâché la vie de cette fille afin d'aider son amie.

Hanna avait rencontré Kelsey l'été précédent à une des soirées organisées par les Kahn. Ceux-ci avaient invité tous les voisins et, en plus des incontournables tonneaux de bière, avaient installé un château gonflable et une vieille cabine de Photomaton dans le jardin derrière leur maison.

Spencer et Kelsey avaient débarqué dans le patio en parlant un peu trop fort et de manière un peu trop agressive. En temps normal, Spencer était plutôt du genre discrète et bien élevée, mais ce soir-là, elle se comportait comme si elle avait bu. Elle avait dragué Eric Kahn en flirtant de façon outrancière avec lui devant sa petite amie étudiante. Elle avait dit à Cassie Buckley, ancienne coéquipière d'Ali dans l'équipe de hockey sur gazon qui arborait désormais un look gothique-chic,

qu'elle avait toujours pensé que c'était une garce. Elle semblait à côté de ses pompes et dangereusement imprévisible.

Très vite, les gens s'étaient mis à faire des messes basses.

— Je n'aurais jamais cru ça d'elle, avait déclaré Naomi Ziegler.

— Pas sexy du tout, s'était plaint Mason Byers qui pouvait boire en si grande quantité pendant une soirée que, une fois, il avait couru tout nu dans les bois derrière la propriété des Kahn.

Quant à Mike, venu avec Hanna, il avait pressé la main de cette dernière :

— Spencer et sa copine planent complètement.

Alors, les nuages s'étaient dissipés dans la tête d'Hanna. *C'est évident.* Spencer et Kelsey n'étaient pas ivres, mais drogués.

Hanna avait foncé vers Spencer, qui racontait une histoire à n'en plus finir à Kirsten Cullen. Quand son amie l'avait vue, son visage s'était éclairé.

— Salut, avait-elle dit en lui donnant un coup de poing un peu trop vigoureux dans le bras. Où t'étais passée, pétasse ? On te cherchait partout !

Hanna l'avait saisie par le poignet et entraînée à l'écart.

— Spencer, qu'est-ce que tu as pris ?

Les épaules de Spencer s'étaient crispées. Son large sourire menaçant n'avait plus rien à voir avec celui de la fille parfaite qui dirigeait presque tous les clubs extrascolaires de l'Externat de Rosewood.

— Pourquoi, tu en veux ? (De son sac, elle avait sorti quelque chose qu'elle avait fourré dans la main d'Hanna.) Prends tout. Je peux en avoir d'autre : j'ai un dealer fabuleux.

Hanna avait regardé ce que son amie venait de lui donner. C'était un gros flacon de médicaments avec un capuchon orange. Elle l'avait glissé dans sa poche en espérant que, si elle le gardait, Spencer redescendrait progressivement sur terre.

— Tu en prends souvent ?

Spencer s'était balancée d'un pied sur l'autre.

— Juste pour étudier. Et en soirée, c'est marrant.

— Tu n'as pas peur de te faire choper ?

Elle avait levé les yeux au ciel.

— Je gère, Hanna, ne t'en fais pas.

Hanna allait ajouter quelque chose mais elle eut soudain l'étrange sensation que quelqu'un l'observait. Un peu plus loin, Kelsey avait le regard rivé sur elle.

— Salut, avait dit Hanna en agitant la main d'un air gêné.

Kelsey n'avait pas répondu. Elle avait continué à la dévisager comme si elle lisait dans ses pensées.

Lentement, cette dernière avait reculé. Les deux filles la mettaient mal à l'aise. Aussitôt, Kelsey s'était précipitée vers Spencer pour lui parler à l'oreille. Cette dernière avait jeté un coup d'œil à Hanna et ri – pas de son rire habituel, mais d'un rire dur, méchant et hideux.

Voilà pourquoi, un mois plus tard, Hanna n'avait pas eu beaucoup de scrupules à faire accuser Kelsey. Ce ne pouvait être qu'elle qui avait poussé Spencer à se droguer. Donc, en lui mettant tout sur le dos, Hanna sauvait la prochaine fille que Kelsey aurait rendue accro.

Elle avait rationalisé son geste de la même façon qu'elle avait rationalisé le meurtre de Tabitha en Jamaïque, à l'époque où elle pensait qu'il s'agissait d'Ali : si ses amies et elle ne l'avaient pas tuée d'abord, elle aurait fait davantage de victimes.

Mais au final, Tabitha n'était pas Ali. Et, par-dessus le marché, quelqu'un savait peut-être ce qu'Hanna avait fait à Kelsey.

Une silhouette apparut dans son champ de vision. Hanna leva les yeux. Liam se tenait près d'elle, encore plus séduisant que le jour de la flash mob. Il portait une chemise à fines rayures et un jean qui lui allait parfaitement. Ses cheveux ondulés, coiffés en arrière, révélaient la structure osseuse magnifique de son visage. Rien qu'en le regardant, Hanna sentait des ondes de plaisir se propager à la surface de sa peau.

— Salut, lança Liam avec un grand sourire ravi. Tu es à tomber par terre.

— Merci, dit Hanna avec une timidité qui ne lui ressemblait pas. Toi aussi.

Elle se poussa un peu pour faire de la place à Liam sur le canapé. Le jeune homme s'assit près d'elle, l'entoura de ses bras et lui donna une étreinte qui se changea rapidement en baiser.

Un morceau d'électro était audible en guise de fond sonore. Les types de la confrérie étudiante riaient très fort en s'enfilant des shots. Finalement, Liam s'écarta d'Hanna et partit d'un petit rire embarrassé en passant une main dans ses cheveux.

— Il faut que tu saches qu'en principe je ne suis pas le genre de garçon qui entraîne les filles dans des ruelles sombres pour les peloter.

— Ça tombe bien, dit Hanna avec un sourire de soulagement, parce que je ne suis pas non plus le genre de fille qui se laisse entraîner dans des ruelles sombres pour se faire peloter.

— C'est juste que, quand je t'ai vue, et après, quand on s'est parlé... (Liam lui prit les mains.) Je ne sais pas. Il s'est passé quelque chose de magique.

Si quelqu'un d'autre lui avait dit ça, Hanna aurait levé les yeux au ciel et pensé que c'était vraiment un dragueur lamentable. Mais Liam semblait si sincère, si vulnérable...

— Je ne sais même pas pourquoi je suis descendu dans la cour hier soir, poursuivit-il sans quitter Hanna des yeux (même quand trois étudiantes très jolies et très minces, vêtues de robes microscopiques, poussèrent la porte à tambour et se dirigèrent vers le bar en ondulant des hanches). Il fallait que je sorte de ma chambre. J'étais terré là-dedans depuis des jours, à me lamenter sur ma rupture avec mon ex.

— Moi aussi, j'ai récemment rompu avec quelqu'un, avoua Hanna en pensant à Mike.

Mais désormais, quand elle essayait de le visualiser, elle ne voyait plus qu'un gros gribouillis au crayon.

— On n'a qu'à les oublier ensemble, suggéra Liam.

— Tu es sorti avec beaucoup de filles ? interrogea Hanna.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Quelques-unes. Et toi ? Je parie que tu as un succès fou auprès des garçons.

Hanna faillit ricaner. Mais pas question qu'elle lui raconte le désastre Sean Ackard ni qu'elle lui explique pourquoi Mike et elle avaient fini par se séparer.

— Pas mal, oui, concéda-t-elle modestement.

— Mais tu n'avais jamais rencontré quelqu'un d'aussi merveilleux que moi, pas vrai ? plaisanta Liam avec un grand sourire.

Hanna lui toucha le bout du nez.

— Je te connais encore trop peu pour en juger.

— Que veux-tu savoir de moi ? Je suis un livre ouvert. (Liam réfléchit un moment.) Quand on me montre un brownie Blizzard de Dairy Queen, je réagis comme une fille qui a ses règles. Je pleure devant les comédies romantiques, ou quand les Phillies gagnent la coupe du monde. Mon plus mauvais souvenir, c'est la fois où j'ai dû faire piquer mon mastiff de douze ans, et j'ai très, très peur des araignées.

Hanna gloussa.

— Des araignées ? Oh, pauvre bébé.

Du bout du doigt, Liam traça une spirale à l'intérieur du poignet d'Hanna.

— Et toi, qu'est-ce qui te fout la trouille ?

Ce fut comme si toutes les lumières du bar s'étaient baissées d'un coup. Hanna sentit quelqu'un la fixer depuis l'autre bout de la salle, mais quand elle leva les yeux, personne ne la regardait. « A », voulait-elle dire à Liam. *La fois où j'ai cru que Tabitha allait me pousser du haut de la terrasse. Le fait que j'aie tué quelqu'un... et que quelqu'un d'autre soit au courant.* Au lieu de ça, elle haussa les épaules.

— Je n'aime pas les espaces fermés.

— Et si tu es dans un espace fermé avec un garçon qui te plaît vraiment ? insinua Liam en la serrant contre lui et en plongeant son regard dans celui de la jeune fille.

— Je suppose que ça irait, chuchota Hanna.

Ils recommencèrent à s'embrasser.

Plusieurs minutes s'écoulèrent – Hanna n'aurait pas su dire combien – avant que le téléphone de Liam se mette à sonner dans sa poche. La jeune fille faillit ne pas l'entendre, mais son compagnon s'écarta d'elle, consulta l'écran et frémit.

— C'est ma mère.

— Tu es obligé de répondre ? protesta Hanna.

Liam hésita, mais laissa l'appel basculer sur sa boîte vocale.

— Elle traverse une période difficile en ce moment, la pauvre.

— Tu veux en parler ? demanda Hanna.

Elle pensait que Liam refuserait, mais il déglutit et la dévisagea.

— Tu me promets que tu ne le répéteras à personne ?

La jeune fille acquiesça.

— L'année dernière, ma mère a découvert que mon père la trompait. Quand sa maîtresse est tombée enceinte, il l'a payée pour qu'elle avorte et qu'elle disparaisse.

Une bile amère emplit la bouche d'Hanna.

Liam ferma les yeux.

— Je suis désolé de t'avoir raconté ça. C'est juste que... je n'ai personne d'autre à qui en parler.

Hanna lui toucha la jambe.

— Tu as bien fait. Ça ne me dérange pas.

— Maintenant, mes parents se détestent. C'est horrible à voir. Je me souviens de l'époque où chacun n'avait d'yeux que pour l'autre. Tout ce que je sais de l'amour, c'est eux qui me l'ont appris... et aujourd'hui, j'ai l'impression que ce n'était qu'un tas de mensonges.

— Parfois, les gens cessent de s'aimer, dit tristement Hanna.

Liam regarda son téléphone, puis le remit dans sa poche et prit les mains d'Hanna.

— J'ai une idée. Et si on s'évadait loin de tout ça ? Pourquoi pas aller faire un tour à South Beach ? Je suis sûr que tu es canon en maillot de bain.

Surprise par le brusque changement de sujet, Hanna fit néanmoins de son mieux pour embrayer. Elle passa ses mains sur les épaules de Liam, qui avait le corps fin et musclé d'un nageur ou d'un joueur de tennis.

— Génial. J'adore l'océan.

— Je pourrais nous réserver un bungalow privé au bord de l'eau, et engager un valet de chambre pour qu'il nous serve tous nos repas au lit.

Hanna rougit et eut un gloussement embarrassé. Mais même si c'était de la folie, elle était à moitié tentée de dire banco. Non seulement Liam était canon, mais Miami se trouvait à des milliers de kilomètres de « A ».

Soudain, comme si le fait de penser à lui l'avait appelé, le téléphone portable d'Hanna bipa bruyamment dans son sac. Irritée, la jeune fille s'en saisit pour le mettre en mode silencieux. Puis elle remarqua le message à l'écran. Elle avait reçu un nouveau texto.

Son cœur se mit à battre plus fort. Elle regarda autour d'elle pour voir si quelqu'un l'observait. Plusieurs filles gloussaient en chœur sur une banquette voisine. Le barman tendait un verre et de la monnaie à un client. Hanna remarqua quelqu'un qui se faufilait derrière le rideau au fond de la salle – une personne pas très grande, qui avait l'air de s'éclipser.

— Une seconde, murmura-t-elle en s'écartant de Liam pour ouvrir le message.

Quand elle vit qu'il provenait de la personne qu'elle redoutait le plus au monde, ce fut comme si une pierre tombait au fond de son estomac.

Hanna chou : avant d'aller plus loin avec ce garçon, demande-lui de te montrer son permis de conduire.

« A »

Hanna fronça les sourcils. *Son permis de conduire ?* Qu'est-ce que ça pourrait bien lui apprendre ? Qu'il avait besoin de porter des lunettes ? Qu'il était résident du New Jersey et pas de Pennsylvanie ?

Glissant son téléphone dans son sac, elle reporta son attention sur Liam.

— Donc, on parlait de South Beach...

Le jeune homme acquiesça en se rapprochant d'elle.

— Je veux t'avoir pour moi tout seul.

Il se pencha pour l'embrasser. Hanna lui rendit son baiser, mais le message de « A » la turlupinait. Même s'il l'horrifiait et la terrifiait, le mystérieux maître chanteur était toujours très bien informé. Liam avait peut-être de l'herpès plein la bouche sur la photo de son permis. Ou un nez différent. À moins qu'il ne fasse étonnamment jeune pour son âge et qu'il ait en réalité quarante ans.

Hanna s'écarta de lui.

— J'ai une règle, annonça-t-elle, fébrile. Avant de partir en vacances avec un garçon, je demande à voir son permis de conduire.

Liam eut un sourire perplexe.

— Heureusement, j'ai une bonne tête sur la photo, se félicita-t-il. (Il tira son portefeuille de sa poche.) Je te montre le mien si tu me montres le tien.

— Marché conclu.

Hanna sortit son portefeuille Louis Vuitton de son sac à main et lui tendit le permis qu'elle avait fait établir quelques mois plus tôt. Liam lui remit le sien en échange.

À la vue de sa photo d'identité, un immense soulagement envahit Hanna. Il était aussi beau gosse qu'en réalité, sans boutons d'herpès ni nez bossu. Et il avait seulement deux ans de plus qu'elle.

Rapidement, Hanna balaya du regard le reste du document. Elle passa sur le nom de famille sans s'arrêter. Puis quelque chose fit tilt dans sa tête, et elle revint dessus.

Wilkinson.

Son cœur fit un bond dans sa gorge. Non, c'était impossible !

Mais quand elle dévisagea Liam, elle ne put nier l'évidence. Il avait les mêmes yeux marron que son père. Le même sourire un peu paresseux du type persuadé que tout le monde l'adore. Même ses sourcils étaient identiques.

Le permis d'Hanna entre les mains, Liam leva la tête de surprise. Il avait blêmi. Hanna vit la lumière se faire dans son esprit.

— Tu es de la famille de Tom Marin, dit-il lentement. C'est pour ça que tu étais à Hyde hier soir.

Hanna baissa les yeux avec l'impression qu'elle allait vomir partout sur le canapé en velours.

— C'est mon père, se résolut-elle à admettre. Et toi, tu es le fils de...

— Tucker Wilkinson, acheva Liam sur un ton lugubre.

Ils se dévisagèrent, horrifiés. Puis, par-dessus la voix des types de la confrérie étudiante qui rugissaient « Et glou, et glou, et glou », le brouhaha de la musique et

le tintement des glaçons dans le shaker du barman, Hanna crut entendre un gloussement ténu. Elle se tourna vivement vers la vitrine qui donnait sur la rue.

Un bout de papier vert fluo était scotché sur le verre. Hanna réalisa que c'était un morceau d'un des tracts électoraux que les assistants de son père avaient fait circuler à la flash mob la veille. Les bords étaient déchirés, de sorte qu'on ne voyait plus que le visage de Tom Marin et une seule des lettres de son nom.

Un « A » majuscule et solitaire.

SPENCER ENTRE DANS LA PEAU DE SON PERSONNAGE

L'après-midi suivant, il faisait gris et froid. Spencer enroula une écharpe à carreaux autour de son cou avant de s'avancer sur le trottoir d'une petite rue du Vieil-Hollis et de détailler la demeure victorienne face à elle.

Les sourcils froncés, elle vérifia une fois de plus l'adresse sur le trombinoscope du club de théâtre. Elle se tenait face à la Maison Pourpre, ainsi nommée à cause de la peinture violette brillante qui la recouvrait entièrement. C'était une institution à Rosewood. Quand Spencer était en 6^e, Ali, Aria, Emily et elle faisaient du vélo dans cette rue en chuchotant les rumeurs qui couraient au sujet des propriétaires.

— Il paraît qu'ils ne se lavent jamais et que leurs lits sont pleins de punaises, avait affirmé Ali un jour.

— Moi, j'ai entendu dire qu'ils organisaient des orgies, avait ajouté Hanna.

Les filles avaient poussé une exclamation de dégoût collective. Puis un visage était apparu à l'une des fenêtres de la Maison Pourpre, et elles s'étaient éloignées en pédalant à toute allure.

Meurtrière.

Spencer s'arrêta sur les marches qui menaient à la porte d'entrée, le cœur battant. Elle balaya du regard les maisons voisines, qui semblaient presque à l'abandon. Une ombre se glissa derrière deux bennes à ordures métalliques.

Spencer frissonna en repensant au dernier message que « A » lui avait envoyé. Ses amies n'étaient peut-être pas convaincues que Kelsey pouvait être leur nouveau maître chanteur, mais c'était l'explication la plus logique selon elle. Spencer avait gâché sa vie. À présent, elle devait empêcher Kelsey de gâcher la sienne – et celle de ses amies par-dessus le marché.

Au fil de l'été, les deux filles étaient devenues très proches. Kelsey avait raconté à Spencer qu'après le divorce de ses parents elle s'était mise à faire

n'importe quoi et à fréquenter une bande de délinquantes. Elle avait d'abord fumé de l'herbe, puis elle en avait vendu.

Pendant une fouille de casiers dans son école, les vigiles avaient découvert son stock. La seule raison pour laquelle elle n'avait pas été renvoyée de St. Agnes, c'était que son père avait récemment financé la construction d'une nouvelle aile scientifique. Mais ses parents avaient menacé de l'envoyer dans une école super stricte au Canada si jamais elle refaisait un seul pas de travers.

— J'ai décidé de me racheter une conduite, avait expliqué Kelsey un soir où Spencer et elle étaient allongées dans son lit après avoir passé plusieurs heures à étudier. Mes parents ont refusé de payer mes cours de rattrapage ; ils pensaient que ce serait du gaspillage pur et simple. Mais j'ai eu de la chance : à la dernière minute, une association dont je n'avais jamais entendu parler m'a accordé une bourse pour Penn. Je veux montrer à mes parents que ça en valait la peine.

De son côté, Spencer avait raconté ses problèmes à Kelsey – ou, du moins, une partie de ses problèmes. Comment « A » l'avait harcelée pendant des mois. Comment elle avait plagié un devoir de sa sœur pour obtenir le prix de l'Orchidée d'Or. Comment elle avait besoin d'être toujours la meilleure en tout.

Les deux filles étaient de parfaites candidates pour le A-facile. Au début, les pilules n'avaient pas eu d'autre effet que les aider à rester éveillées toute la nuit. Mais au fil des jours, elles avaient eu de plus en plus de mal à s'en passer.

— Je n'arrive pas à garder les yeux ouverts, se plaignait Spencer pendant les cours.

— J'ai l'impression d'être un zombie, grognait Kelsey.

À l'autre bout de la salle de classe, elles voyaient parfois Phineas glisser discrètement un cachet sous sa langue. S'il en prenait plus et qu'il allait bien, peut-être devraient-elles l'imiter...

Une voiture dont le pot d'échappement faisait un boucan d'enfer passa dans la rue, arrachant Spencer à ses ruminations. La jeune fille redressa le dos et monta les marches de la Maison Pourpre. Elle s'inspecta dans l'une des étroites fenêtres verticales qui encadraient la porte. Avec son jean skinny, son pull en cachemire tout doux et ses bottes montant jusqu'aux genoux, elle était mignonne sans pour autant laisser croire qu'elle cherchait à impressionner Beau.

Elle sonna. Personne ne répondit. Elle sonna encore. Toujours rien.

— Il y a quelqu'un ? s'impatientait-elle en tambourinant à la porte.

Enfin, une lumière s'alluma, et Beau apparut à la fenêtre. Il ouvrit la porte à la volée. Ses cheveux noirs étaient ébouriffés, ses paupières lourdes, et il était torse

nu. Spencer faillit en avaler son chewing-gum. Où planquait-il ces tablettes de chocolat jusqu'ici ?

— Désolé, marmonna Beau. J'étais en train de méditer.

— J'aurais dû m'en douter, marmonna Spencer en essayant de ne pas trop loucher sur sa poitrine.

Pour être aussi musclé, il devait faire un millier d'abdos par jour ! Cela rappela à Spencer la fois où Aria et elle avaient pris un cours de dessin d'après nature à Hollis. Les modèles étaient tous masculins et entièrement nus. Ça n'avait pas l'air de les déranger, mais Spencer avait eu beaucoup de mal à se retenir de glousser bêtement pendant tout le cours.

En entrant dans le vestibule, elle remarqua que l'intérieur de la Maison Pourpre était aussi peu conventionnel que l'extérieur. Les murs disparaissaient sous un mélange éclectique de tapisseries tissées à la main, de tableaux à l'huile et de panneaux publicitaires en métal pour des marques de cigarettes ou des petits restos fermés depuis belle lurette. Les meubles du grand salon qui s'ouvrait sur la gauche dataient des années 50 et accusaient largement leur âge. Une table en bois rustique, couverte de livres d'art de toutes les tailles, occupait le plus gros de l'espace dans la salle à manger.

Un tapis de yoga bleu était déroulé au fond du couloir. Le petit lecteur de CD posé à côté diffusait un morceau de harpe très apaisant, et sur la console voisine un bâtonnet d'encens répandait une fumée odorante dans l'air.

— Vous avez loué cette maison en arrivant à Rosewood ? demanda Spencer.

Beau se dirigea vers le tapis de yoga, ramassa un T-shirt blanc par terre et l'enfila. Spencer fut à la fois soulagée et étrangement déçue qu'il se couvre.

— Non, mes parents en sont propriétaires depuis presque vingt ans. Pendant assez longtemps, on l'a louée à des profs. Puis mon père a dégoté un boulot à Philadelphie, et on a décidé de revenir s'installer ici.

— Ce sont tes parents qui ont peint la façade en violet ?

Beau grimaça.

— Ouais, dans les années 70. Pour que tout le monde sache où les orgies avaient lieu.

— Ah oui, j'ai entendu parler de ça, lâcha Spencer sur un ton qui se voulait nonchalant.

Beau ricana.

— Je déconne. Ils enseignaient tous les deux la littérature à Hollis. Leur idée d'une folle soirée, c'était lire *Les contes de Canterbury* en vieil anglais. Mais je connais les rumeurs. (Il regarda Spencer d'un air entendu.) Les gens aiment

beaucoup cancaner à Rosewood, pas vrai ? On m'a rapporté des tas de choses sur toi, Jolie Petite Menteuse.

Spencer se détourna, feignant d'être fascinée par une sculpture naïve qui représentait un gros coq noir. Même si tout le monde à Rosewood – voire dans le pays entier ! – était au courant de l'enfer que lui avait fait subir son ancienne amie, elle ne s'attendait pas à ce que Beau ait prêté attention à cette histoire.

— La plupart des rumeurs sont fausses, murmura-t-elle.

— Évidemment. (Beau s'approcha d'elle.) Mais ça craint, pas vrai ? Tous ces gens qui parlent de toi, qui surveillent tes moindres faits et gestes...

— Ouais, ça craint, acquiesça Spencer, surprise que Beau comprenne si bien ce qu'elle vivait.

Quand elle leva les yeux, le jeune homme la dévisageait avec une expression énigmatique, comme s'il tentait de mémoriser le moindre de ses traits. Spencer lui rendit son regard. Elle n'avait jamais remarqué combien ses yeux étaient verts ni qu'il avait une adorable petite fossette sur la joue gauche.

— Alors, euh, on commence ? demanda-t-elle après un silence embarrassé.

Détachant son regard d'elle, Beau se dirigea vers le salon. Spencer lui emboîta le pas. Le jeune homme se laissa tomber dans un fauteuil en cuir et lâcha avec désinvolture :

— Si tu veux.

Spencer ressentit un pincement d'exaspération.

— Tu m'as demandé de venir ici pour m'apprendre à jouer. Je suis là. Apprends-moi.

Beau s'adossa confortablement et pressa une main sur ses lèvres.

— Je crois que ton problème, c'est que tu ne comprends pas Lady Macbeth. Tu n'es qu'une lycéenne qui régurgite son texte.

Indignée, Spencer redressa le dos.

— Bien sûr que je la comprends ! Elle est déterminée, ambitieuse. Ça la pousse à commettre un geste irréparable, et ensuite, elle est torturée par la culpabilité.

— Tu sors ça d'où, de SparkNotes¹ ? s'esclaffa Beau. Analyser un personnage, ce n'est pas la même chose que se mettre dans sa peau. Tu dois éprouver ce qu'elle éprouve. Devenir elle. C'est comme ça que fonctionne la Méthode².

Spencer se retint de lui rire au nez.

— N'importe quoi.

Les yeux de Beau étincelèrent.

— Peut-être que tu as peur de te donner vraiment à ton rôle. La Méthode peut faire ressortir certains démons intérieurs.

Spencer croisa les bras sur sa poitrine dans un geste de défi.

— Je n'ai pas peur.

Beau se leva de son fauteuil et se rapprocha d'elle.

— Admettons. Mais tu joues ce rôle pour avoir la note maximale, pas vrai ? Pas parce que tu as une passion pour Shakespeare ou pour le théâtre. Pas parce que tu te soucies de rendre justice à la pièce.

Spencer sentit ses joues devenir brûlantes.

— Tu sais quoi ? Je n'ai pas besoin de toi.

Tournant les talons, elle se dirigea vers la sortie. *Espèce de connard arrogant.*

— Attends. (Beau la saisit par le bras et la força à se retourner.) Si je t'asticote, c'est parce que je trouve que tu es bonne – meilleure, sans doute, que tu ne le penses. Mais je crois aussi que tu ne te foutes pas et que tu pourrais passer à la vitesse supérieure.

L'odeur de l'encens au bois de santal chatouillait les narines de Spencer. Celle-ci baissa les yeux vers la main tiède et forte de Beau sur son bras.

— Tu... tu me trouves douée ? chuchota-t-elle.

— Très douée, la rassura Beau, calme, presque tendre. Mais tu dois te lâcher davantage.

— Comment ça ?

— Tu dois devenir Lady Macbeth. Trouve quelque chose en toi qui te permettra de comprendre ses motivations, de ressentir ce qu'elle ressent. Mets-toi à sa place pour savoir comment tu réagiras dans sa situation.

— Peu importe ce que je ferais dans sa situation, objecta Spencer. C'est elle, le personnage de Shakespeare. C'est son texte que je dois réciter. Elle aide à tuer le roi, et elle regarde sans intervenir pendant que son mari élimine tous ceux qui lui font obstacle. Puis elle pète les plombs.

— Parce que toi, tu ne péterais pas les plombs, si tu avais tué quelqu'un et que tu gardais cet horrible secret ?

Spencer détourna les yeux, une boule dans la gorge. Sans le savoir, Beau avait tapé dans le mille.

— Bien sûr que si. Mais je ne ferais jamais une chose pareille.

Beau soupira.

— Tu prends ça de façon trop littérale. Tu n'es pas Spencer Hastings, fille sage, étudiante brillante et chouchoute des profs. Tu es Lady Macbeth, sinistre, intrigante, ambitieuse. Tu as convaincu ton époux d'assassiner un innocent. Sans toi, jamais il ne serait devenu ce fou meurtrier. Qu'est-ce que ça fait d'être responsable de tant de dégâts ?

Mal à l'aise, Spencer tira sur un fil de son pull en cachemire.

— Et toi, comment fais-tu pour devenir Macbeth ? Quelle est la chose en toi qui te permet de t'identifier à lui ?

Beau détourna les yeux.

— Peu importe.

Spencer posa les mains sur ses hanches et attendit.

Le jeune homme pinça les lèvres.

— D'accord. Si tu tiens à le savoir, quand j'étais plus jeune, je servais de souffre-douleur à certaines personnes, dit-il d'une voix tendue. J'imaginais toutes sortes de moyens de me venger. Voilà à quoi je pense pour jouer Macbeth. Je pense à... ces gens.

Spencer fit retomber ses mains le long de son corps tandis que la dernière phrase de Beau continuait à planer entre eux.

— Tu veux en parler ? demanda enfin la jeune fille.

Beau haussa les épaules.

— C'étaient des débiles de ma classe de 4^e. Je voulais tellement leur faire du mal ! Ça n'a rien à voir avec l'ambition de Macbeth, mais ça me met dans de bonnes dispositions.

Traversant le salon, il fit tourner un vieux globe terrestre. Avec ses épaules voûtées et sa tête basse, il avait presque l'air vulnérable. Spencer se dandina.

— Je suis vraiment désolée que tu aies subi ça.

Un sourire ironique releva les coins de la bouche du jeune homme.

— J'imagine que ça nous fait un point commun. Toi aussi, tu as été harcelée, pas vrai ?

Spencer fronça les sourcils. Elle n'avait jamais considéré « A » comme un caïd de cour de récré, mais ce qu'il faisait revenait à peu près au même. Et, à bien y réfléchir, *leur* Ali se servait de Spencer, d'Aria, d'Hanna et d'Emily comme souffre-douleur, alors qu'elle était leur meilleure amie.

Levant les yeux vers Beau, Spencer fut surprise de voir qu'il la regardait de nouveau. Les deux jeunes gens se dévisagèrent mutuellement pendant de longues secondes. Puis, sans lui laisser le temps de réfléchir, Beau traversa la pièce en quelques enjambées rapides et attira Spencer contre lui.

Son haleine sentait la menthe. Spencer était sûre qu'il allait l'embrasser. Mais le plus fou, c'est qu'elle avait envie qu'il le fasse.

Beau se pencha vers elle. Il fit glisser ses doigts dans les cheveux de Spencer, qui frissonna. Puis il s'écarta d'elle.

— C’est une façon de lâcher prise, dit-il avec lenteur. Maintenant, viens. On a beaucoup de boulot.

Se détournant, il sortit dans le couloir.

Spencer le suivit des yeux, en proie à des émotions contradictoires. Elle avait peut-être lâché prise un instant, mais pourrait-elle le faire suffisamment pour incarner Lady Macbeth ? Parviendrait-elle à affronter ce qu’elle avait fait à Tabitha, et la culpabilité qui en découlait ?

Soudain, elle se demandait avec inquiétude dans quel guêpier elle s’était fourrée.

[1.](#) Site anglophone qui décortique les œuvres majeures de la littérature à l’usage des étudiants. (*N.d.T.*)

[2.](#) Référence aux techniques enseignées à l’Actors Studio, célèbre école d’art dramatique à New York.

LES APPARENCES SONT PARFOIS TROMPEUSES

Le dimanche matin, Emily fit sa lessive, nettoya sa salle de bains, lut un chapitre de son manuel d'histoire et accompagna même spontanément sa mère à l'église – tout ça pour éviter de passer un certain coup de téléphone. Mais à deux heures de l'après-midi, après avoir ramené Beth à l'aéroport, l'avoir accompagnée jusqu'au portique de sécurité et être rentrée chez elle, la jeune fille comprit qu'elle ne pouvait pas repousser davantage l'appel fatidique.

Les nerfs en pelote, elle se décida à composer le numéro de Spencer. Elle devait lui faire entendre raison. Elle avait tourné et retourné les faits un million de fois dans sa tête, sans voir la moindre raison pour laquelle une fille aussi épatante que Kay – quelqu'un avec qui elle avait éprouvé une connexion instantanée, quelqu'un qui avait l'air aussi spontané et aussi vulnérable – se serait glissée dans la peau de « A ».

— Emily, répondit Spencer à la troisième sonnerie, avec la voix tendue qui était généralement la sienne.

— Salut. (Emily se mordit l'ongle du petit doigt, son cœur battant brusquement la chamade.) Euh, j'ai quelque chose à te dire. À propos de Kelsey.

Spencer marqua un silence surpris.

— Ah bon ? Quoi donc ?

— Ça va te paraître bizarre, mais je l'ai rencontrée l'autre jour à une soirée. C'était un pur hasard. Elle s'est présentée sous le nom de Kay, mais quand tu m'as montré sa photo hier, je l'ai reconnue sans l'ombre d'un doute.

Spencer hoqueta.

— Elle se faisait parfois appeler comme ça – « K », comme Kelsey. Pourquoi tu n'as rien dit hier soir ? C'est la preuve qu'elle nous traque !

Emily se regarda dans le miroir. De gros plis barraient son front et ses joues étaient toutes rouges, comme chaque fois qu'elle était agitée et en proie à des

émotions contradictoires. Spencer semblait l'accuser d'avoir dissimulé une information importante... mais Emily interprétait peut-être sa réaction ainsi parce qu'elle se sentait coupable.

— J... je ne sais pas pourquoi je n'ai rien dit, balbutia-t-elle. Sans doute parce que Kay avait l'air vraiment sympa. Je n'ai pas du tout eu l'impression que notre rencontre était préméditée, et je ne crois pas qu'elle sache qui je suis ni que je suis amie avec toi. Ça ne peut pas être « A ».

— Bien sûr, que c'est « A » ! s'écria Spencer si fort qu'Emily écarta son téléphone de son oreille. Emily, elle sait exactement qui tu es. Elle veut nous faire la peau à toutes. Ouvre les yeux !

— Je crois que tu es parano, contra Emily en s'arrêtant près de la fenêtre pour regarder une araignée tisser sa toile soyeuse. Et honnêtement, j'ai du mal à croire que tu lui aies tendu un piège pareil. À la place d'Hanna, je ne t'aurais pas aidée.

Elle repensa à l'expression penaude de Kay – Kelsey – quand celle-ci lui avait dit qu'aucune fac ne voudrait d'elle, et au frémissement de honte dans sa voix quand elle avait expliqué que ses parents ne lui faisaient plus confiance.

Spencer soupira.

— Comme je l'ai mentionné hier soir, je ne suis pas fière de ce que j'ai fait. Et toi, tu es fière de ce que tu as fait l'été dernier ?

Emily frémit. C'était un coup bas.

— Je pense que tu te trompes, dit-elle au bout d'un moment pour revenir au sujet initial de la conversation. « A » est quelqu'un d'autre, quelqu'un qui se trouvait en Jamaïque.

— Qui ça, Ali ? (Spencer partit d'un rire forcé.) Elle est morte, Em. Elle est morte pour de bon. Je comprends que tu trouves Kelsey sympa. Moi aussi, je l'aimais bien à une époque. Mais elle est dangereuse. Tiens-toi loin d'elle. Je ne veux pas qu'elle te fasse du mal.

— Mais...

— Fais-le pour moi, d'accord ? Kelsey ne t'apportera que des ennuis. Elle veut se venger. (À l'autre bout du fil, quelqu'un appela Spencer.) Je dois y aller, dit celle-ci.

Puis elle raccrocha.

Emily fixa l'écran de son téléphone, l'esprit en ébullition.

Presque aussitôt, son portable bipa. Emily crut d'abord que Spencer s'était ravisée et qu'elle lui envoyait un texto, mais le message venait de Kay *alias* Kelsey.

On se voit toujours cet aprèm ?

Emily se laissa tomber sur son lit en se remémorant tous les moments qu'elles avaient passés ensemble jusque-là. Sa nouvelle amie avait toujours semblé gentille, drôle et pleine d'une énergie communicative. Elle n'était pas « A », Emily le ressentait dans ses tripes.

Elle tapa une réponse.

Bien sûr. À tout' !

Quelques heures plus tard, Emily se dirigeait à pied vers Rosewood Lanes, le vieux bar bowling signalé par une énorme enseigne au néon représentant une boule en train de renverser dix quilles.

Elle aperçut Kelsey – elle se sentait idiote d'avoir cru que celle-ci s'appelait vraiment Kay alors que c'était juste l'initiale de son prénom – debout près de la porte, visiblement en train de l'attendre. La jeune fille portait un jean, un pull jaune et un anorak vert avec une capuche bordée de fourrure. Elle buvait au goulot d'une bouteille d'eau minérale.

Lorsqu'elle vit Emily, Kelsey sursauta, fourra très vite quelque chose dans son sac à main doré et adressa un sourire crispé à la nouvelle arrivante.

— Prête à dégommer des quilles ?

Emily haussa les sourcils.

— On ne va pas vraiment jouer au bowling, si ?

— Si ça branche les Chambermaids, je suis partante.

Le vendredi soir, les musiciens avaient proposé une partie amicale aux deux filles.

Emily et Kelsey entrèrent dans la salle chichement éclairée. Une odeur de pieds et de bâtonnets de mozzarella frits planait dans l'air, se mêlant au fracas des boules qui percutaient les quilles. Les deux filles promenèrent un regard à la ronde. La clientèle était un mélange d'hommes âgés en blouson de satin signalant leur appartenance à un club, d'étudiants d'Hollis qui s'enfilaient des cocktails et de lycéens qui dessinaient des pénis sur les feuilles de score. Mais Emily et Kelsey avaient de l'avance, et les Chambermaids n'étaient visiblement pas encore arrivés.

— Allons nous chercher un truc à grignoter, suggéra Kelsey.

Elles se dirigèrent vers le bar et se hissèrent sur deux tabourets en velours rouge. Le barman, un type trapu avec une barbe broussailleuse et les biceps couverts de tatouages, s'approcha d'elles avec un visage sévère. Il n'était pas du

genre à servir de l'alcool à des mineures. Emily réclama une eau minérale ; Kelsey un Coca light et des frites.

Quand le barman s'éloigna, un long silence s'installa entre les deux filles. Emily ne pouvait s'empêcher de penser à sa conversation avec Spencer. D'un côté, elle avait l'impression de trahir sa vieille amie en allant à l'encontre de ses souhaits. De l'autre, elle était certaine que Spencer se trompait sur le compte de Kelsey.

— Je crois qu'on a une amie en commun, finit-elle par lâcher d'une traite, incapable de se contenir plus longtemps. Spencer Hastings. On était très proches autrefois. Elle m'a dit qu'elle t'avait rencontrée à la fac de Penn cet été.

Kelsey frémit.

— Oh, dit-elle tout bas en saisissant une de ses mèches rousses comme pour vérifier si elle avait des pointes fourchues. Ouais, je la connais.

Emily retourna un sous-bock publicitaire pour la Pabst Blue Ribbon.

— En fait, je suis étonnée que tu ne m'aies pas reconnue. J'étais aussi une des meilleures amies d'Alison DiLaurentis, une des Jolies Petites Menteuses.

Les lèvres de Kelsey s'arrondirent en un O de surprise. Au bout d'un moment, la jeune fille se frappa le front de la paume.

— Mais oui, évidemment. Spencer m'a tout raconté cet été. Tu dois me prendre pour une grosse débile. Je savais bien que ta tête me disait quelque chose, mais je n'arrivais pas à te resituer.

— Je suis désolée de ne pas t'en avoir parlé plus tôt, dit très vite Emily, persuadée que l'étonnement de l'autre fille n'était pas simulé. Mais je n'aime pas ressasser cette histoire, et j'aime encore moins que les gens me définissent par rapport à ce qui est arrivé.

— Je comprends, acquiesça Kelsey comme si elle compatissait.

Mais elle ne cessait de regarder distraitement autour d'elle. Ses mains tremblaient autant que si elle avait bu une centaine d'expressos.

Le barman revint, apportant leurs boissons et une grande assiette de frites que Kelsey entreprit aussitôt de noyer sous le sel et le ketchup. Après avoir bu une gorgée de Coca light et mangé quelques-unes de ses frites, elle leva de nouveau les yeux vers Emily.

— Spencer et moi, on s'est perdues de vue l'été dernier, parce que... (Une veine palpita sur sa tempe.) Je suis partie en maison de correction.

Emily cligna des yeux.

— Oh mon Dieu. Je suis désolée, dit-elle avec une surprise feinte.

Kelsey haussa les épaules.

— Peu de gens le savent. La plupart des filles de mon école pensent que j'ai participé à un programme d'échange étudiant. Mais les flics ont trouvé des amphètes dans ma chambre de dortoir à Penn, et c'était la deuxième fois que je me faisais choper. Je ne sais même pas si Spencer était au courant. On s'est fait arrêter ensemble à la base, mais... Je l'ai revue l'autre jour, et quand je lui ai dit, elle a eu une réaction bizarre. Peut-être parce que... (Kelsey, qui avait parlé très vite jusque-là, s'interrompit tout à coup.) Je suis désolée. C'est ton amie. Je ne devrais pas parler d'elle ainsi devant toi.

— Oh, on n'est plus aussi proches qu'à une époque.

Emily fit tourner la paille dans son verre d'eau minérale, créant un minitourbillon de glaçons.

Les mains de Kelsey tremblaient de plus en plus. Quand elle prit une frite dans l'assiette, elle faillit projeter du ketchup partout.

— Ça va ? s'inquiéta Emily.

— Oui, oui. (Kelsey lui adressa un sourire forcé et, après avoir englouti sa frite, ramena ses mains dans son giron.) Je suis juste un peu chamboulée.

Emily lui toucha l'épaule.

— Tu sais, je ne te juge pas. On fait tous des erreurs. Je suis flattée que tu m'aies dit, pour la maison de correction. Ça a dû être vraiment difficile.

— En effet.

La voix chevrotante de Kelsey brisait le cœur d'Emily. C'était si injuste que la jeune fille ait été punie pour un crime qu'elle n'avait pas commis – ou du moins, pas complètement, et pas toute seule. Comment Spencer avait-elle pu faire une chose pareille ? De toute évidence, Kelsey ne se doutait même pas qu'elle avait été piégée. Emily devait-elle le lui dire ?

Kelsey se pencha vers elle.

— La maison de correction, c'était horrible, mais sûrement moins que de perdre une amie proche. Et en plus, tu as été harcelée par sa jumelle, c'est bien ça ?

Un grand fracas derrière elles, suivi par des applaudissements retentissants, annonça qu'un joueur venait de réussir un strike.

— Je préfère ne plus y penser, chuchota Emily. D'autant que...

Ce fut son tour de ne pas achever sa phrase. *D'autant que je pense que la véritable Ali est toujours vivante.*

Une vieille femme ridée et toute maigre, en débardeur trop grand et jean délavé à l'acide taille douze ans, frôla les deux filles en faisant traîner ses lourdes chaussures de bowling.

— Oh mon Dieu, lâcha Kelsey. Velma !

Emily se tordit le cou pour regarder, puis éclata de rire.

— Toi aussi, tu la connais ?

Velma faisait partie du décor au Rosewood Lanes. Elle était déjà là quand Emily avait commencé à venir avec son groupe de jeannettes, en CE1. Elle jouait toujours seule, alignait des scores parfaits ou presque, puis allait s'asseoir au bar pour fumer des tonnes de cigarettes. Personne n'osait lui adresser la parole. Quand elle passa près d'un type aux cheveux gras et à l'énorme panse sans doute pleine de bière, celui-ci frémit et rentra la tête dans les épaules comme s'il avait peur de se faire gronder.

— Bien sûr que je la connais, sourit Kelsey. Elle est là tout le temps. (Puis elle toucha le bras d'Emily.) J'ai un défi à te proposer, mademoiselle la dévergondée. Va lui piquer une Marlboro, dit-elle en désignant le paquet qui dépassait de la poche arrière de Velma.

Emily réfléchit un moment, puis se laissa glisser de son tabouret.

— Facile.

La vieille dame s'était arrêtée au bout du comptoir pour étudier une feuille de score. Emily s'approcha d'elle en catimini et en gloussant tout bas. Le paquet de Marlboro était presque à sa portée quand Velma fit volte-face et la dévisagea de ses yeux bleus chassieux.

— Je peux t'aider, ma petite chérie ?

Emily en resta bouche bée. C'était la première fois qu'elle entendait parler Velma ; elle était surprise par sa voix limpide, son accent chantant du Sud et la gentillesse de sa question. Désarmée, elle recula de quelques pas en agitant les bras devant elle.

— Non, non, pas la peine. Navrée de vous avoir dérangée.

Quand elle regagna son siège, Kelsey était pliée en deux.

— Tu t'es complètement loupée !

— Je sais, convint Emily entre deux éclats de rire. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit sympa !

— Il ne faut pas se fier aux apparences. (Kelsey redevint sérieuse.) Toi, par exemple. Tu as l'air d'une sportive bien sage, mais tout au fond, tu es déchaînée. (Puis, avant qu'Emily comprenne ce qui lui arrivait, elle se pencha pour l'embrasser sur la joue.) Et j'adore ça, lui chuchota-t-elle à l'oreille.

— Merci, dit Emily en rosissant de plaisir.

Sa nouvelle amie avait raison. Il ne fallait pas se fier aux apparences. Contrairement à ce qu'affirmait Spencer, Kelsey n'était pas une folle sournoise

doublée d'un maître chanteur. C'était juste une fille normale, comme Emily elle-même. Et l'amie la plus chouette que celle-ci se soit faite depuis très longtemps. Elle n'avait aucune intention de la laisser tomber.

LE LIVRE PRÉFÉRÉ D'ARIA

Le lundi matin, Aria était assise à l'une des longues tables de la bibliothèque de Rosewood. La salle était remplie de lycéens qui cherchaient des livres, s'affairaient devant les postes informatiques dans le coin ou jouaient discrètement sur leur téléphone.

Après s'être assurée que personne ne l'observait, Aria sortit l'épais manuscrit qu'Ezra lui avait donné et l'ouvrit à la page où elle s'était arrêtée. Ses joues prirent aussitôt une teinte carmin. Le livre d'Ezra était incroyablement romantique, écrit dans un style évocateur, et il ne parlait que d'elle.

Ezra lui avait donné un autre prénom – Anita – et il avait situé l'action dans une autre ville – quelque part au nord de la Californie –, mais son héroïne avait de longs cheveux noirs aux reflets bleutés, la silhouette déliée d'une ballerine et des yeux d'un bleu saisissant. Tout son portrait.

Au début, Anita et Jack (*alias* Ezra) se rencontraient dans un bar étudiant, le Snookers. Dès la page deux, ils se plaignaient que la bière américaine était mauvaise. Page quatre, ils partageaient leur nostalgie au sujet de l'Islande. Page sept, ils s'embrassaient dans les toilettes.

En lisant le manuscrit d'Ezra, Aria découvrait la situation de son point de vue. Selon lui, Anita était « fraîche et ravissante, un vrai rêve ». Ses cheveux ressemblaient « à de la soie filée », et ses lèvres « avaient le goût des pétales de rose ». Aria doutait qu'Ezra ait déjà essayé de manger des fleurs, mais tout cela était très poétique.

Les similitudes ne s'arrêtaient pas là. Quand Jack et Anita découvraient qu'ils étaient respectivement professeur et élève, ça leur faisait tout bizarre, et ils se sentaient d'abord très gênés, comme dans la réalité. Mais ensuite, dans le roman, ils trouvaient un moyen de poursuivre leur relation quand même. Ils se rejoignaient chez Jack en cachette après les cours. Ils se rendaient à des

vernissages dans la ville voisine. Ils s'avouaient leur amour la nuit et agissaient comme s'ils se connaissaient à peine le jour.

Bien sûr, il y avait de petites différences. Anita était beaucoup plus dépendante qu'Aria ; quant à Jack, il pouvait se montrer pédant et radoteur lorsqu'il lui infligeait d'interminables tirades sur la philosophie et la littérature. Mais ce serait facile à corriger dans la prochaine version du manuscrit.

Plus Aria avançait dans sa lecture, plus ses doutes qu'Ezra l'ait oubliée durant l'année écoulée depuis son départ de Rosewood s'envolaient à tire-d'aile. Il avait sûrement mis des mois à écrire ce roman. Il avait dû penser à elle tout le temps.

— Salut, je peux te parler ?

Levant les yeux, Aria vit Hanna tirer une chaise près d'elle. Elle couvrit le manuscrit de son avant-bras.

— Bien sûr. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Hanna mordit sa lèvre brillante de gloss.

— Tu crois vraiment que Kelsey est... (elle jeta un regard nerveux alentour) tu-sais-qui ?

Le cœur d'Aria fit un bond dans sa poitrine. Elle tordit la bouche.

— Je ne sais pas. Peut-être.

Hanna semblait inquiète, et elle avait sans doute de bonnes raisons de l'être. Aria avait été surprise d'apprendre qu'elle avait aidé Spencer à éviter la prison. Elle se souvenait très bien du coup de fil paniqué de Spencer, l'été précédent, quand son amie lui avait annoncé qu'elle s'était fait arrêter en possession de drogue.

Elle avait culpabilisé de lui raccrocher au nez, mais elle aurait culpabilisé davantage encore si elle avait mis son plan à exécution. Et puis, elle lui en voulait encore pour ce qui s'était passé la dernière fois qu'elles s'étaient vues, à l'une des soirées de Noel quelques semaines auparavant.

Spencer était venue avec Kelsey, et, de toute évidence, elles avaient pris quelque chose. En milieu de soirée, alors que les garçons commençaient à jouer au bière-pong, Aria avait attiré Spencer sur le côté de la maison pour qu'on ne les entende pas.

— Je sais bien qu'il faut relâcher la pression de temps en temps, avait-elle chuchoté, mais de là à te droguer !

Spencer avait levé les yeux au ciel.

— Hanna et toi, vous êtes pires que ma mère. Ça ne craint rien, je te promets. Et puis, si tu romps avec Noel un jour, je te présenterai mon dealer. Il est canon, tout à fait ton genre.

— C'est à cause de ta copine ?

Aria avait repéré Kelsey. De l'autre côté de l'immense pelouse, la jeune fille était assise sur les genoux de James Freed. Une des bretelles de son débardeur avait glissé de son épaule, révélant son soutien-gorge en dentelle.

— C'est elle qui t'a entraînée ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? avait froidement répliqué Spencer.

Aria l'avait dévisagée. *On est amies, non ? On partage des tas de secrets horribles. Tu m'as vue pousser Ali dans le vide, et je te fais confiance pour ne jamais dire à personne que je l'ai tuée. Forcément, je me soucie de toi.*

— Je ne veux pas qu'il t'arrive malheur, avait-elle répondu. On pourrait te trouver une clinique de désintox. Je resterais avec toi pendant ton séjour, s'il le faut. Tu n'as pas besoin de te droguer, Spencer. Tu es bien assez géniale comme ça.

— Tu peux parler, avait ricané Spencer en lui donnant une bourrade amicale, mais un peu trop forte. Comme si tu n'avais pas pris des tas de trucs quand tu étais en Islande ! Quand tu es revenue, on aurait dit que tu planais en permanence. Il fallait au moins ça pour sortir avec ton prof d'anglais. D'accord, il était mignon, mais sérieusement, Aria... un prof ?

Aria en était restée bouche bée.

— J'essaie juste de t'aider, avait-elle dit avec raideur.

Spencer avait croisé les bras sur sa poitrine.

— Tu fais semblant d'être tolérante et ouverte d'esprit, mais en réalité, tu as peur de tout.

Puis elle avait fait volte-face pour rejoindre Kelsey. Celle-ci s'était levée des genoux de James, et Spencer et elle s'étaient mises à chuchoter en regardant Aria.

Plusieurs « ados femelles typiques » de Rosewood, serrant contre elles un exemplaire corné du dernier *Teen Vogue*, frôlèrent Aria en passant près d'elle. Ramenée dans le présent, Aria vit Hanna tripoter un bouton de son sac.

— J'ai reçu un nouveau message de « A », admit la jeune fille, le regard fuyant. Que ce soit Kelsey ou quelqu'un d'autre, il surveille le moindre de nos gestes.

Puis, sans rien ajouter, elle remit la bandoulière de son sac sur son épaule, se leva et sortit par un des tourniquets de la bibliothèque.

Aria regarda la double porte battante se refermer derrière elle, le sang soudain glacé. Kelsey pouvait très bien être « A » : l'été précédent, elle avait l'air sur le point de dérailler. Mais comment pouvait-elle connaître tant de choses sur elles ? Comment pouvait-elle être au courant de ce qui s'était passé en Jamaïque ? Comment pouvait-elle savoir qu'Aria avait tué quelqu'un de sang-froid ?

Une petite toux résonna derrière elle, et Aria eut la nette impression qu'on l'observait. Elle se retourna brusquement et faillit percuter Klaudia.

— Fais attention !

— Chuuut ! intima Mme Norton, la bibliothécaire, depuis son bureau près de l'entrée, en jetant un regard peu amène à Aria.

Celle-ci cligna des yeux. Klaudia portait le blazer de l'Externat de Rosewood qui semblait trop petit pour elle de deux tailles. Son ample poitrine menaçait de faire sauter le bouton du haut.

Klaudia rendit son regard à Aria, puis baissa les yeux vers la table et haussa un sourcil en voyant la page de titre du manuscrit. En vis-à-vis, on pouvait lire cette dédicace : *Pour Aria, sans qui rien n'aurait été possible. Bien à toi, Ezra.*

Très vite, Aria recouvrit le manuscrit avec son sac en fourrure de yak.

— Qu'est-ce que tu veux ? aboya-t-elle.

— Il faut nous parler du projet d'histoire de l'art, chuchota Klaudia.

— On n'a qu'à se retrouver chez Wordsmith mercredi à dix-huit heures, proposa Aria, qui voulait se débarrasser de l'autre fille au plus vite.

— D'accord, dit Klaudia plus fort que nécessaire.

Puis elle se détourna et regagna le coin où Naomi, Riley et Kate l'attendaient. Les quatre filles se mirent à pouffer. Naomi sortit son téléphone pour montrer quelque chose aux autres. Elles jetèrent un coup d'œil à Aria et gloussèrent de plus belle.

Aria ramassa le manuscrit et le fourra dans son sac avec l'impression que tous les projecteurs étaient braqués sur elle. Quand son téléphone sonna et que trois tonalités aiguës transpercèrent le silence sacré de la bibliothèque, Mme Norton la foudroya du regard avec des yeux prêts à sortir de leur orbite.

— Mademoiselle Montgomery, éteignez ça immédiatement !

— Désolée, marmonna Aria en tâtonnant en quête de son téléphone, tombé au fond de son sac.

Quand elle vit l'écran, son cœur cessa de battre un instant. Elle avait reçu un nouveau message d'un expéditeur anonyme. Prenant une grande inspiration, elle appuya sur « Lecture » pour l'ouvrir.

Quel roman aurait écrit Ezra s'il savait ce que tu as fait ?

« A »

Aria laissa son téléphone retomber dans son sac et regarda autour d'elle. Kirsten Cullen, occupée à consulter un index, lui jeta un bref coup d'œil. Naomi,

Riley, Klaudia et Kate gloussaient toujours dans leur coin. Quelqu'un se glissa derrière une étagère avant qu'Aria puisse l'identifier.

Hanna avait raison. Qui que soit « A », il ou elle les surveillait de près, observant leurs moindres faits et gestes.

BAISERS VOLÉS À L'OMBRE DU PRESBYTÈRE

Ce soir-là, Hanna descendit la pente raide qui conduisait au vieux presbytère d'Huntley, une imposante bâtisse en pierre entourée de cinq hectares de terrain, dans le sud de Rosewood.

Autrefois, c'était le manoir d'un riche baron du rail, qui vivait là avec l'équipe d'escrimeurs qu'il entraînait pour les Jeux olympiques. Apparemment, il avait pété un câble, assassiné plusieurs des athlètes et filé se réfugier en Amérique du Sud. Peu de temps après, sa maison avait été convertie en lieu de culte, mais les gens disaient qu'ils entendaient encore des bruits d'épées s'entrechoquant, et que des hurlements spectraux s'élevaient des plus hautes tours.

Les talons des bottines d'Hanna s'enfonçaient dans le sol boueux. Une branche lui cingla le visage. Deux grosses gouttes de pluie s'écrasèrent sur son front, et elle crut voir une paire d'yeux immenses l'observer depuis le couvert des arbres. Pourquoi avait-elle accepté de rejoindre Liam ici ? Pourquoi avait-elle accepté de le rejoindre tout court ?

Ce que tu peux être stupide parfois, ma pauvre fille !

Comment avait-elle pu craquer à ce point pour un type dont elle ne savait rien, juste parce qu'il lui avait fait deux ou trois compliments et qu'il embrassait trop bien ? C'était aussi idiot que son béguin pour Patrick, qui aurait pourtant dû lui servir de leçon.

L'avant-veille, en quittant le Rue Noire, Hanna s'était juré d'oublier Liam. Pas question de fraterniser avec le fils du pire ennemi de son père. Quand elle avait retrouvé ce dernier le matin même au Starbucks pour faire avec lui le bilan de la flash mob, M. Marin lisait le journal, les sourcils froncés. Hanna avait regardé par-dessus son épaule. L'article parlait de Tucker Wilkinson et de ses contributions financières à de multiples œuvres caritatives.

— Comme s’il en avait quoi que ce soit à foutre, de la sclérose en plaques, avait grommelé M. Marin. Toute sa famille a du poison dans les veines à la place du sang.

— Pas son fils, avait protesté Hanna sans réfléchir.

Son père avait vivement levé les yeux vers elle.

— Les Wilkinson sont pareils, tous autant qu’ils sont.

Mais au fil des heures, un regret lancinant avait grandi en elle. Hanna ne cessait de penser à la façon dont Liam la regardait, comme s’il n’existait pas d’autre fille pour lui dans tout l’univers. À sa tristesse quand il lui avait confié que ça n’allait plus entre ses parents. À son envie de l’emmener à Miami afin de l’avoir pour lui tout seul.

Quand elle était avec Liam, la solitude insupportable qu’Hanna ressentait depuis sa rupture avec Mike s’évanouissait ; elle en oubliait même « A », Tabitha et Kelsey. Alors, quand il lui avait envoyé un message en début d’après-midi pour lui demander de le rejoindre au presbytère – un endroit assez isolé pour que personne ne risque de les voir ensemble, avait noté Hanna –, la jeune fille n’avait pu s’empêcher de lui répondre par l’affirmative.

L’ancien manoir transformé en église se dressait face à elle avec ses épais murs de pierre, ses hautes tourelles et ses vitraux multicolores. Les saints gravés sur les fenêtres semblaient toiser Hanna et la juger sévèrement. Quelque chose détala au coin de la bâtisse, et Hanna se figea.

— Psst.

Elle sursauta et fit volte-face. Liam se tenait au pied d’un lampadaire hors service depuis des années. Même dans le noir, Hanna distinguait son sourire timide. Elle mourait d’envie de courir vers lui. Au lieu de ça, elle resta où elle était, hésitant sur la conduite à suivre.

— Tu es venue.

Liam semblait surpris.

— Je ne reste pas longtemps, répondit très vite Hanna.

Le jeune homme s’approcha d’elle, ses chaussures faisant des bruits de succion sur le sol boueux. Il prit les mains d’Hanna, qui se dégagea aussitôt.

— C’est mal, protesta-t-elle.

— Alors, pourquoi c’est si bon ? répliqua Liam.

Hanna croisa les bras sur sa poitrine.

— Mon père me tuerait s’il savait que j’étais avec toi. Et le tien, il ne te tuerait pas ? Dis-moi que ce n’est pas un piège que vous me tendez tous les deux.

— Bien sûr que non. (Liam lui toucha le menton.) Mon père ne sait pas que je suis ici. C'est moi qui devrais te demander si ça n'est pas un piège. Je t'ai révélé un gros secret avant de savoir qui tu étais.

— Je n'en parlerai à personne, promet Hanna. Ce ne sont pas mes affaires. Et mon père ne s'abaisserait pas à ce genre de tactique.

Contrairement au tien, faillit-elle ajouter. Mais elle se retint.

Liam parut soulagé.

— Merci. Et franchement, qui se soucie de cette campagne ?

Hanna grimaça. Tout à coup, elle ne savait plus ce qui comptait pour elle.

— Je ne pouvais pas passer un jour de plus sans te voir, poursuivit Liam en caressant les cheveux d'Hanna. Jamais encore je n'avais ressenti une telle osmose avec quelqu'un. Je me fiche de savoir qui est ton père. Je refuse de renoncer à ce lien incroyable entre nous.

Hanna fondit. Et quand Liam commença à l'embrasser, elle ne sentit plus la pluie couler sur ses joues. Lentement, elle s'abandonna contre lui, respirant l'odeur de son cou et de son shampoing.

— Enfuyons-nous ensemble, chuchota Liam à son oreille. Pas à Miami, plus loin que ça. Où as-tu toujours rêvé d'aller ?

— Euh... à Paris ? souffla Hanna.

— Paris, c'est parfait. (Liam glissa ses mains sous le pull d'Hanna, qui sursauta en sentant les doigts glacés du jeune homme entre ses reins.) Je pourrais nous louer un appartement sur la rive gauche. On ne s'embêterait pas avec cette connerie d'élection. On disparaîtrait purement et simplement.

— D'accord, acquiesça Hanna en se laissant gagner par son enthousiasme.

Liam s'écarta d'elle, sortit son téléphone de sa poche et appuya sur un bouton avant de coller l'appareil contre son oreille. Hanna fronça les sourcils.

— Qui tu appelles ?

— Mon agent de voyage. (L'écran du portable de Liam brillait d'une lueur verte.) Je te parie que je peux nous dégoter des billets d'avion pour demain.

Flattée, Hanna gloussa.

— Je plaisantais, hein.

Liam raccrocha.

— Tu n'as qu'un mot à dire pour qu'on parte, affirma-t-il gravement.

— D'abord, je veux tout savoir sur toi. Par exemple... c'est quoi, ton option majeure ?

— La littérature anglaise.

— Pas les sciences politiques ? s'étonna Hanna.

Liam eut une grimace dégoûtée.

— La politique ne m'intéresse pas.

— Et comment se fait-il que tu aies un agent de voyage dans tes contacts ?

— C'est un vieil ami de la famille.

Hanna se demanda si les Wilkinson avaient beaucoup de vieux amis – sans doute des personnes liées aux activités du père.

— Donc, tu es déjà allé à Paris ?

— Une fois, avec mes parents et mes frères, quand j'avais neuf ans. Je me suis tapé toutes les attractions touristiques alors que je voulais juste m'asseoir à la terrasse d'un café pour regarder les gens, révéla Liam.

Hanna s'adossa au mur de pierre humide sans se soucier des traces mouillées qu'il laissait sur elle.

— Une fois, je suis allée en Espagne avec mes parents. Ils ont passé leur temps à se disputer, et j'étais tellement malheureuse que j'ai passé le mien à me goinfrer.

Liam gloussa, et Hanna baissa la tête, mortifiée. Qu'est-ce qui lui avait pris ?

— Je n'aurais pas dû te raconter ça.

— C'est bon. (Liam lui caressa le bras.) Mes parents aussi se disputaient tout le temps. Maintenant, ils ne s'adressent plus la parole.

Son expression se fit lointaine, et Hanna devina qu'il pensait aux difficultés maritales de ses parents. Elle lui toucha doucement le bras, sans trop savoir comment le reconforter.

Soudain, les portes de l'église s'ouvrirent à la volée. Liam saisit la main d'Hanna et entraîna la jeune fille dans l'ombre. Plusieurs adolescents sortirent, suivis par une femme aux cheveux blond cendré portant une imitation de veste Burberry. Hanna eut l'impression de la connaître, mais sans parvenir à la situer.

— Je suis vraiment désolé, chuchota Liam à son oreille. Je t'ai donné rendez-vous ici parce que je pensais qu'il n'y aurait personne.

D'autres gens sortirent de l'église. Puis Hanna aperçut une fille châtain et frémit. C'était Kate, bras-dessus bras-dessous avec Sean Ackard. Celui-ci marchait d'un pas raide, comme s'il avait un peu peur de Kate. Dans sa main libre, il tenait un prospectus avec « C-CLUB » marqué en haut en grosses lettres majuscules.

Voilà pourquoi cette horrible fausse veste Burberry disait quelque chose à Hanna : elle appartenait à Candace, qui dirigeait le club de chasteté dont Sean était membre. L'année précédente, Hanna avait assisté à une de leurs réunions dans l'espoir de reconquérir son ex-petit ami. À l'époque, le club siégeait à la Maison pour la jeunesse, mais il avait dû déménager depuis.

Donc, Sean était toujours puceau ! Hanna mourait d'envie de demander à Kate si elle avait apprécié sa première réunion au C-Club. Sean et elle avaient-ils promis de ne pas se toucher l'un l'autre ? Sean lui avait-il déjà offert une bague symbolisant son renoncement au sexe ?

Hanna ne put s'empêcher de rire. Kate se figea, et Sean s'arrêta près d'elle tandis que la jeune fille promenait un regard alentour.

— Il y a quelqu'un ?

Hanna plaqua une main sur sa bouche. Liam se tenait parfaitement immobile à côté d'elle.

— Ce n'était sans doute qu'un raton laveur, suggéra Sean en entraînant Kate vers le parking.

— Tu la connais ? chuchota Liam lorsque le couple se fut éloigné.

— C'est ma demi-sœur, grogna Hanna. Si elle m'avait vue avec toi, je serais foutue.

Liam se raidit.

— Et moi donc ! Mon père refuserait de payer la suite de ma scolarité à Hyde. Il me confisquerait ma voiture, et il me mettrait sans doute dehors.

— Pareil. (Hanna posa sa tête sur l'épaule de Liam.) On se retrouverait SDF tous les deux.

— Ce ne serait pas si horrible que ça, comme punition.

— Je parie que tu dis ça à toutes les filles.

— Pas du tout.

Liam semblait si sincère qu'Hanna se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser fougueusement sur la bouche. Le jeune homme lui rendit son baiser, puis se mit à embrasser ses joues, ses yeux et son front, tout en lui caressant la taille.

Qu'est-ce que ça pouvait bien faire si elle le connaissait depuis quelques jours à peine ? Qu'est-ce que ça pouvait bien faire si c'était mal ? Qu'est-ce que ça pouvait bien faire si leurs familles se haïssaient ? Liam avait raison : ils ne pouvaient pas passer à côté d'un lien aussi fort, aussi rare qu'une de ces comètes qui apparaissent dans le ciel une fois tous les quatre ou cinq mille ans.

Deux heures et un million de baisers plus tard, Hanna remonta dans sa voiture et s'affaissa sur son siège. Elle se sentait béate et épuisée. Sortant son téléphone de son sac, elle constata qu'elle avait reçu un message.

Hanna leva la tête et balaya le parking du regard. Les lampadaires projetaient des cercles de lumière dorée sur la chaussée. Le vent agitant les panneaux

« PARKING POUR HANDICAPÉS » et faisait rouler un emballage de chewing-gum au sol. Il n'y avait personne.

D'une main tremblante, Hanna toucha l'écran de son téléphone pour lire le message.

Hanna chou, je sais que vous vivez une histoire à la Roméo et Juliette, mais n'oublie pas qu'ils meurent tous les deux dans l'acte V.

« A »

TOUTES LES GRANDES ACTRICES ONT DES HALLUCINATIONS

— « Double, double, peine et trouble ! » glapissaient Naomi, Riley et Kate en tournant autour d'un chaudron, le lundi après-midi, sur la scène du club de théâtre. « Feu, brûle, et chaudron, bouillonne ! »

Les trois filles firent signe à Beau *alias* Macbeth d'approcher, secouant leur poitrine et faisant des bruits de baisers pas franchement prévus par le script. Elles avaient toutes ôté leur uniforme de l'Externat de Rosewood pour enfiler des jeans skinny, des tuniques décolletées et des chapeaux de sorcière façon Halloween.

Dans la rangée de fauteuils devant celle où Spencer avait pris place, Jasmine Bryer, la brunette de seconde qui jouait Lady Macduff, donna un coup de coude à Scott Chin, son époux sur scène.

— On dirait des putains plutôt que des sorcières, commenta-t-elle.

— Tu leur en veux parce qu'elles ont refusé que tu t'assoies à leur table hier au Steam, c'est tout, répliqua Scott sur un ton blasé en faisant claquer son chewing-gum.

Spencer s'enfonça davantage dans son siège en triturant distraitement un trou minuscule dans ses chaussettes qui lui montaient aux genoux. Une odeur de pieds, de sandwiches au salami (le conseiller technique les adorait et en apportait un tous les jours en guise de goûter) et d'huile de patchouli planait dans l'air.

Il y eut une bousculade sur scène. Quand Spencer leva les yeux, Kate, Naomi et Riley descendaient à petits pas prudents, leur chapeau de sorcière à la main.

— Au fait, les gens, lança Naomi d'une voix forte. N'oubliez pas la soirée des acteurs, samedi soir après la représentation. Ça se passera chez Otto, et on espère bien que tout le monde pourra venir, dit-elle en regardant Beau.

Spencer leva les yeux au ciel. Il n'y avait que Naomi, Riley et Kate pour organiser la soirée des acteurs dans le bistrot chic au bout de la rue. D'habitude,

les réjouissances avaient lieu dans l'auditorium même, au gymnase, voire dans la cafétéria de l'Externat, comme deux années plus tôt.

— Et pendant qu'on y est, tâchez de vous saper convenablement, parce que quelqu'un du *Philadelphia Sentinel* va venir, ajouta Riley de sa voix nasillarde en promenant un regard peu amène sur ses camarades. (Même quand ils ne répétaient pas du Shakespeare, la plupart des membres du club de théâtre se fringuaient comme pour aller à une fête médiévale.) Avec un peu de chance, on sera tous interviewés.

Pierre ricana.

— Alors, on ferait mieux de se bouger le cul. (Il avisa Spencer dans la rangée du fond.) En parlant de ça... Mister M. ? Lady M. ? Vous êtes prêts ?

Spencer se leva d'un bond.

— Tout à fait prêts.

Beau l'imita plus nonchalamment.

Naomi et Riley suivirent le jeune homme d'un regard concupiscent tandis qu'il remontait l'allée centrale.

— Bonne chance, lui souhaite Naomi en battant des cils.

Beau lui adressa un sourire dédaigneux.

Puis les trois sorcières se tournèrent vers Spencer et ricanèrent.

— Elle n'a pas l'air très inspirée, si ? chuchota Naomi assez fort pour que Spencer l'entende, mais en s'abritant derrière son rideau de cheveux blonds. On dirait qu'elle a perdu le feu sacré.

— Pour ma part, je trouve que la fille qui jouait son rôle dans *La Tueuse au visage d'ange* était bien meilleure actrice qu'elle, ajouta Kate.

Les autres gloussèrent.

Spencer monta sur scène sans leur prêter attention. Pierre la dévisagea en plissant les yeux.

— On va répéter la scène où tu ordonnes à Mister M. de tuer le roi. J'espère que tu as eu le temps d'apprendre ton texte depuis la dernière fois.

— Absolument, pépia Spencer en repoussant une mèche de cheveux blonds par-dessus son épaule.

La veille, à la Maison Pourpre, Beau lui avait fait répéter des dizaines de scènes. Spencer se sentait tout à fait préparée. Dans sa tête, elle se répétait comme un mantra : *Je vais casser la baraque, et Princeton me suppliera de venir*. Elle échangea un regard avec Beau, qui venait de monter sur scène. Le jeune homme la gratifia d'un sourire encourageant, que Spencer lui rendit.

— D'accord, dit Pierre en faisant les cent pas. On prend la scène au début.

Il fit signe à Beau, qui se lança dans le monologue de Macbeth hésitant à commettre un meurtre. Lorsque vint le moment pour Spencer de faire son entrée, la jeune fille se répéta de nouveau son mantra : *Je vais casser la baraque, et Princeton me suppliera de venir.*

— Eh bien, quoi de nouveau ? lança Beau en se tournant vers elle.

— Il a presque soupé ; pourquoi avez-vous quitté la salle ? répondit Spencer.

— M'a-t-il demandé ? s'enquit Beau, fébrile.

Spencer prit un air agacé, comme s'il était réellement son mari et que, une fois de plus, il n'avait pas écouté ce qu'elle lui disait.

— Ne le savez-vous pas ?

Beau baissa les yeux et déclara qu'ils ne devaient plus parler de ce projet de meurtre – il se sentait incapable de le mettre à exécution. Spencer le toisa en essayant d'entrer dans la peau de Lady Macbeth comme il l'y avait encouragée. *Deviens ton personnage. Mets-toi à sa place. Laisse-toi submerger par ses problèmes.*

Pour Spencer, cela signifiait : se laisser submerger par le souvenir de Tabitha. Après tout, elle avait participé au meurtre de la jeune fille. Son mobile était différent de celui de Lady Macbeth, mais il avait produit un résultat identique.

— Était-elle donc ivre, l'espérance dans laquelle vous vous drapiez ? cracha-t-elle. S'est-elle endormie depuis ? Et ne fait-elle que se réveiller pour verdir et pâlir ainsi devant ce qu'elle contemplait si volontiers ?

Ils continuèrent à se quereller. Lady Macbeth dit à son mari qu'il n'était pas un homme s'il reculait maintenant. Puis elle lui révéla son plan : soûler les femmes de chambre du roi, et tuer ce dernier pendant qu'elles dormiraient. Spencer, qui se sentait de plus en plus en phase avec son personnage, tenta de présenter ses arguments avec une logique froide et irréfutable.

Cette fameuse nuit en Jamaïque, elle avait aussi été la voix de la raison, disant à ses amies qu'il fallait arrêter Tabitha. Et après qu'Aria avait poussé la jeune fille dans le vide, c'était elle qui avait jugulé la panique grandissante des trois autres en affirmant qu'elles n'avaient fait que le nécessaire.

Soudain, Spencer aperçut un mouvement du coin de l'œil. Elle tourna la tête. Côté jardin, presque transparente dans la lumière crue des projecteurs, se tenait une fille blonde en robe à bretelles jaune. Elle avait le visage blême et exsangue, les yeux morts, et la tête penchée selon un angle bizarre, comme si son cou était brisé.

Spencer hoqueta. C'était Tabitha.

Pétrifiée par la peur, Spencer baissa les yeux. Elle sentit Beau se dandiner face à elle, attendant qu'elle récite sa dernière réplique. Elle se décida à jeter un nouveau coup d'œil vers le coin de la scène où elle avait vu l'apparition. Tabitha avait disparu.

Spencer redressa le dos.

— « Qui osera admettre le contraire, quand nous ferons rugir notre douleur et nos lamentations sur sa mort ? » bredouilla-t-elle en agrippant les mains de Beau.

Et celui-ci acquiesça, confirmant qu'il allait accomplir le meurtre infâme.

Heureusement, la scène s'achevait là. Spencer battit en retraite dans les coulisses et s'écroula sur un vieux divan autrefois utilisé comme élément de décor, respirant très fort comme si elle venait juste de traverser la Manche à la nage et qu'elle était à bout de souffle.

Quel désastre ! songea-t-elle en enfouissant son visage dans ses mains. Pierre devait imputer sa longue pause à un nouvel oubli de son texte. Il ne pouvait pas deviner que Spencer avait vu un spectre. Il allait sans doute la virer de la distribution cette fois. Peut-être devrait-elle écrire à Princeton pour céder d'elle-même sa place à Spencer F. Son avenir était foutu.

Un bruit de pas s'approcha d'elle.

— Mademoiselle Hastings. Bien, bien, bien... lança Pierre.

Spencer baissa les mains. Malgré son teint cireux et ses yeux cernés de noir, Pierre semblait ravi.

— On dirait que mes remontrances ont porté leurs fruits et que vous avez redressé la barre depuis la dernière fois. Beau travail.

Spencer cligna des yeux, hébétée.

— Vous trouvez ?

Pierre acquiesça.

— Vous avez enfin réussi à entrer dans la peau de Lady M. J'ai adoré vos petits cris, au fait. Et la façon dont vous aviez le regard perdu dans le vague, comme possédée. Malgré mes craintes, vous serez sans doute formidable dans ce rôle.

Puis il tourna les talons et regagna la scène.

Beau se précipita vers Spencer, un grand sourire aux lèvres.

— C'était génial, s'enthousiasma-t-il en prenant les mains de la jeune fille. Tu es sur la bonne voie.

Spencer se leva du canapé avec un faible sourire.

— J'ai cru que j'avais tout raté. J'ai joué comme une patate.

Beau secoua vigoureusement la tête.

— Pas du tout, tu étais fantastique ! (Il la dévisagea d'un regard si intense que Spencer sentit ses joues devenir brûlantes.) Tu as fait appel à quelque chose de vraiment effrayant en toi, hein ? Ça se voyait.

— Euh, pas tant que ça, protesta Spencer sans conviction. (Elle se tordit le cou pour regarder par-delà les rideaux. Le coin où elle avait aperçu Tabitha était toujours vide.) Dis-moi, tu n'as vu personne traîner en coulisses, par hasard ?

Beau regarda autour de lui et fit un signe de dénégation.

— Il ne me semble pas. (Il pressa les mains de Spencer.) Bref, je pense qu'avec quelques répétitions supplémentaires, tu seras épatante. Faisons ça chez toi la prochaine fois. Jeudi après-midi, ça te convient ?

— C'est parfait, répondit Spencer, très ébranlée.

Puis Beau se pencha timidement vers elle. Certaine qu'il allait l'embrasser, Spencer ferma les yeux. Ce fut alors qu'un murmure résonna à ses oreilles.

Meurtrière.

Ses poils se hérissèrent sur ses avant-bras. Elle rouvrit les yeux et s'écarta de Beau.

— Tu as entendu ?

Le jeune homme pencha la tête sur le côté.

— Quoi ? Non.

Spencer tendit l'oreille, mais en vain. Peut-être son imagination lui jouait-elle des tours. Ou peut-être y avait-il une explication beaucoup plus sinistre.

Une explication nommée « A ».

LA VOLEUSE DE LIVRE

Le mardi soir, Aria était assise dans une alcôve chez Wordsmith, la librairie située à un pâté de maisons du campus de l'Externat. La stéréo diffusait de la musique classique en sourdine, et une odeur de cookies tout juste sortis du four flottait dans l'air depuis la boulangerie voisine. Mais rien ne sentait aussi bon que l'eau de Cologne d'Ezra, dont Aria se remplissait les narines en se pelotonnant contre le jeune homme sur la causeuse du petit café situé au fond de la boutique.

C'était très audacieux de leur part de se montrer ensemble en plein jour. Aria considérait toujours Ezra comme son prof sexy et tabou, mais la vérité, c'était qu'aucun de ses camarades ne mettait jamais les pieds chez Wordsmith à moins d'y être obligé, et que personne de l'Externat n'était un habitué du café – tout ça à cause de la véritable Ali.

Des années auparavant, elle avait lancé une rumeur selon laquelle quelqu'un aurait trouvé un doigt coupé dans un brownie. Du coup, même les élèves les plus âgés s'étaient mis à boycotter cet endroit. Mais alors qu'elle sortait avec Noel depuis quatre mois, Aria l'avait surpris en train de faire un saut chez Wordsmith à l'intercours, et son petit ami lui avait avoué qu'il était complètement accro à leurs muffins aïrelles-noix. Aria l'avait aimé encore davantage d'aller ainsi à contre-courant.

Une minute. Pourquoi pensait-elle à Noel en ce moment ? Redressant les épaules, Aria planta son regard dans les yeux bleu glacier d'Ezra. Elle était avec lui maintenant. Plongeant les deux mains dans son sac, elle en sortit le manuscrit qu'elle déposa sur ses genoux.

— J'ai fini de lire ton roman, annonça-t-elle avec un grand sourire. Et j'ai adoré.

— C'est vrai ? demanda Ezra, l'air immensément soulagé.

— Bien sûr ! J'ai juste été un peu... surprise par le sujet.

Ezra cala son menton dans sa main.

— Le sujet, c'est la seule chose à laquelle je pense depuis un an.

— Et le style est si évocateur, s'enthousiasma Aria. J'avais vraiment l'impression d'y être. *(Ce qui n'a rien d'étonnant, puisque j'y étais en effet, mais peu importe.)* J'ai eu du mal à croire la tournure prise par l'histoire. Et la fin, ouah !

Dans les derniers chapitres du roman d'Ezra, Jack s'installait à New York. Anita emménageait avec lui, et ils vivaient très heureux pendant quelque temps. Puis, dans un étrange retournement de situation, un terroriste international envoyait à Jack une lettre piégée à l'anthrax, et le jeune homme mourait. Mais même ça, c'était très romantique, puisque Anita restait à son chevet jusqu'à la fin, ce qui donnait matière à quelques scènes d'hôpital très émouvantes.

Aria baissa les yeux vers le manuscrit.

— Et... tu aurais voulu que ce soit vrai ? demanda-t-elle timidement.

— Jusqu'à la dernière ligne, répondit Ezra en lui caressant le bras. Enfin, à part pour le coup de l'anthrax.

Son cœur battant la chamade, Aria chercha ses mots.

— Donc, quand Jack demande à Anita de venir s'installer avec lui à New York...

Elle n'acheva pas sa phrase. Incapable de regarder Ezra en face, elle attendit sa réponse tête baissée.

— Je ne veux plus qu'on se sépare, Aria, déclara le jeune homme d'une voix vibrante d'intensité. J'adorerais que tu me rejoignes à New York.

Aria sursauta, redressa la tête et écarquilla les yeux.

— C'est vrai ?

Ezra se pencha vers elle.

— J'ai tellement pensé à toi depuis mon départ de Rosewood ! Bon sang, j'ai écrit un roman sur toi ! Tu pourrais commencer par venir pour les grandes vacances, histoire de voir si tu te plais en ville. Il doit bien y avoir moyen de te trouver un stage, voire un boulot dans une galerie d'art. Et tu as postulé pour le F.I.T. et pour Parsons, pas vrai ? (Il n'attendit même pas la réponse d'Aria.) Si tu es acceptée – et je suis certain que tu le seras –, tu devras t'installer à New York l'an prochain de toute façon.

Tout à coup, les lumières du café parurent beaucoup trop vives à Aria, et l'odeur de chêne du vin rouge lui fit tourner la tête. Elle risqua un sourire excité.

— Tu... tu es sûr ?

— Évidemment. (Ezra déposa un baiser rapide sur ses lèvres, puis se radossa à la causeuse et tapota le manuscrit.) Je veux que tu me dises avec précision ce que

tu en as pensé. Sois sincère.

Aria coinça ses cheveux derrière ses oreilles et tenta de se concentrer.

— J'ai tout adoré. Chaque phrase, chaque détail.

— Il doit bien y avoir quelque chose qui t'a chiffonnée.

La machine à expresso se mit en marche derrière le comptoir, emplissant le coin café de son ronronnement.

— Eh bien... deux ou trois choses, sans doute, hésita Aria. Par exemple, quand Anita écrit dix haïkus pour Jack, je trouve que ça fait beaucoup. Un ou deux suffiraient. Moi, je ne t'en ai pas écrit tant que ça.

Ezra fronça les sourcils.

— C'est ce qu'on appelle la licence artistique.

— Je sais, dit très vite Aria. Et puis... j'ai adoré le personnage de Jack, vraiment. Mais pourquoi passe-t-il son temps à construire des dioramas dans sa chambre ? (Souriant, elle posa un doigt sur les lèvres d'Ezra.) Si mes souvenirs sont exacts, tu n'avais pas d'obsession aussi ringarde.

Deux lignes sévères se creusèrent de part et d'autre de la bouche d'Ezra.

— Les dioramas sont des symboles de la vie à laquelle il aspire, la vie parfaite qu'il ne parvient pas à créer.

Aria regarda fixement le tas de feuilles sur ses genoux.

— Ah. D'accord. Je n'avais pas compris ça.

— À ce que je vois, tu n'as pas compris grand-chose, répliqua Ezra d'un ton acide qui serra le cœur de la jeune fille.

— Tu m'as dit que tu voulais un avis sincère, se défendit Aria. Et ce ne sont que des détails, finalement.

— Pas du tout. (Ezra se détourna d'elle comme s'il voulait admirer l'affiche pour des cigarettes sans filtre punaisée au mur près de lui.) Si ça se trouve, mon bouquin est aussi nul que ce que tous les agents affirment. Et c'est pour ça qu'aucun d'entre eux ne veut me représenter. Moi qui espérais devenir le prochain grand romancier américain...

— Ezra ! (Aria posa les mains à plat sur ses cuisses.) Ton roman est génial, je te le jure.

Mais quand elle voulut prendre la main du jeune homme, celui-ci se déroba.

— *Hallo ?*

Une ombre s'abattit sur eux. Aria leva les yeux. Klaudia se tenait de l'autre côté de leur table, vêtue d'un chemisier moulant juste assez déboutonné pour montrer la naissance de ses seins et de sa jupe d'uniforme qu'elle avait roulée à

la taille afin d'exagérer la longueur de ses jambes. Les lunettes à monture noire perchées sur sa tête lui donnaient l'air d'une bibliothécaire coquine.

Aria sursauta si fort qu'elle en fit tomber le manuscrit par terre.

— Qu-qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle en s'accroupissant pour ramasser les pages et les entourer d'un élastique.

Klaudia rassembla ses longs cheveux blonds en queue-de-cheval.

— On avait rendez-vous pour projet d'histoire de l'art, tu te souvenir ?

Aria mit quelques instants à se rappeler leur conversation à la bibliothèque de l'Externat.

— J'ai dit « mercredi ». Demain, pas aujourd'hui.

— Oups ! (Klaudia se couvrit la bouche de sa main.) Désolée ! (Son regard se posa sur Ezra, et un sourire intrigué fleurit sur son visage.) Coucou !

— Bonjour. (Le jeune homme se leva et tendit la main à Klaudia avec un sourire charmeur qui ne plut guère à Aria.) Ezra Fitz, se présenta-t-il.

— Klaudia Huusko. Je suis étudiante finlandaise dans programme d'échange. (Au lieu de serrer la main d'Ezra, elle se pencha pour l'embrasser sur les deux joues à l'européenne. Puis elle fronça les sourcils.) D'où je connais toi ? Ton nom est familier.

— J'étais prof à l'Externat de Rosewood l'an dernier, suggéra Ezra.

— Non, c'est pas ça. (Klaudia secoua la tête, et sa queue-de-cheval se balançait derrière elle. La jeune fille plissa les yeux.) Tu es le Ezra Fitz qui écrit poésie ?

Ezra parut surpris.

— Je n'ai publié qu'un seul poème, dans une revue étrangère.

— Appelée « B-26 » ? demanda Klaudia, les yeux brillants.

— Euh, oui. (Le sourire d'Ezra se fit hésitant.) Tu... tu l'as lu !

— *Se tytto, se laulu !* récita Klaudia dans sa mélodieuse langue natale. Trop beau ! J'ai accroché sur mur de ma chambre à Helsinki !

Ezra en resta bouche bée. Il jeta un regard éberlué à Aria, comme pour dire : « J'ai une fan ! Incroyable, non ? »

Aria se retint de lui donner une bonne tape sur la tête. Ne voyait-il pas que ça faisait partie du numéro de séduction de Klaudia ? Elle n'avait jamais lu son poème – elle avait dû voir son nom sur la page de titre du manuscrit, l'autre jour à la bibliothèque, et le chercher sur Google.

— Moi aussi, j'ai lu ce poème, affirma Aria, qui se sentait tout à coup d'humeur compétitive. Il était vraiment magnifique.

— Il était encore plus traduit en finnois, contra Klaudia.

Une serveuse se dirigeait vers le comptoir, et la jeune fille se rapprocha d'Ezra pour la laisser passer.

— Je toujours voulu devenir écrivain. Très excitant pour moi rencontrer vrai poète ! Tu écris autres choses aussi belles ?

— Je suis mal placé pour juger de la valeur de mon travail, grimaça Ezra avec une modestie feinte. (De toute évidence, il savourait l'admiration de Klaudia.) Mais je viens juste de finir un roman, dit-il en désignant le manuscrit qu'Aria avait posé entre eux sur la causeuse.

— Ooooh ! (Klaudia pressa une main sur son ample poitrine.) Un roman entier ? Super ! J'espère le lire un jour.

— Écoute, si ça t'intéresse vraiment... (Ezra lui tendit le manuscrit.) J'aimerais bien savoir ce que tu en penses.

— Quoi ? glapit Aria. Tu ne peux pas le lui faire lire !

Klaudia écarquilla les yeux d'un air innocent. Ezra pencha la tête sur le côté.

— Pourquoi ? demanda-t-il, visiblement blessé.

— Parce que...

Aria n'acheva pas sa phrase, regardant Ezra fixement comme pour lui faire comprendre que Klaudia était une psychopathe. *Parce que c'est mon roman, pas le sien*, avait-elle envie de répondre. Mais elle se rendait compte à quel point ça aurait eu l'air mesquin et immature. Néanmoins, l'histoire était très personnelle, et Aria n'avait pas envie que Klaudia la lise – qu'elle soit au courant de la relation la plus importante de sa vie.

Ezra agita la main.

— Ce n'est qu'un premier jet, dit-il gentiment. J'ai besoin de l'avis d'un maximum de lecteurs. (Il se tourna vers Klaudia en souriant.) J'espère que tu l'aimeras autant que « B-26 ».

— Je suis sûre que oui ! (Serrant le manuscrit contre elle, Klaudia recula en agitant quelques doigts avec frivolité.) Bon, j'y vais maintenant. Désolée avoir embêté vous ! À demain au lycée, Aria.

— Tu ne nous as pas dérangés, affirma Ezra.

Avec un petit sourire satisfait, il suivit Klaudia des yeux tandis qu'elle sortait du café et traversait la librairie en roulant des hanches. Aria lui prit la main, mais il ne lui donna qu'une pression légère et distraite, comme s'il pensait à des choses plus importantes. Ou à une autre fille.

TOUS LES PAPAS POULES ENFERMENT LEUR FILLE DANS UNE TOUR D'IVOIRE

Tom Marin ouvrit la porte de sa maison à la volée et accueillit Hanna avec un immense sourire.

— Entre, entre !

— Merci.

Hanna traîna dans le vestibule un sac de marin Jack Spade dans lequel elle avait fourré assez de vêtements pour les trois jours à venir. Puis elle ramassa le panier de transport dans lequel elle avait enfermé Dot, son pinscher nain.

— Ça te dérange si je le laisse sortir dans la maison ?

— Pas de problème.

M. Marin se baissa pour ouvrir lui-même la porte de la cage. Dot, auquel Hanna avait mis un pull pour chien Chanel, sortit en flèche et se mit à courir dans le salon en reniflant tout sur son passage.

— Beuh. (Isabel, dont le twin-set saumon était assorti à son faux bronzage orangé, toisa Dot comme si c'était un rat d'égout.) Cette créature ne perd pas ses poils, j'espère ?

— Non, mon petit Dot ne perd pas ses poils, répondit Hanna avec son sourire le plus amical. Tu as dû t'en rendre compte à l'époque où tu habitais chez moi.

— C'est possible, concéda distraitement Isabel.

Pendant que la mère d'Hanna était partie à Singapour, son ex-mari et sa nouvelle famille avaient emménagé chez la jeune fille. Isabel n'avait pas eu l'air d'apprécier Dot. Chaque fois qu'il levait la patte sur un des arbres du jardin, elle fronçait le nez ; quand Hanna mettait de la pâtée bio dans sa gamelle, elle faisait semblant de vomir, et elle reculait toujours devant lui comme s'il allait la mordre. Hanna aurait bien voulu que Dot plante ses crocs dans un des mollets d'Isabel, mais son chien aimait tout le monde, lui.

— En tout cas, nous sommes ravis de t’accueillir, poursuivit Isabel sur un ton qui était tout sauf sincère.

— Et je suis ravie d’être venue, répondit la jeune fille en surveillant son père du coin de l’œil.

Tom Marin semblait content qu’elle ait accepté son invitation à passer quelques nuits par semaine chez eux. Pourtant, ça tombait assez mal, étant donné la relation qu’Hanna venait d’entamer avec Liam. Et si elle criait le nom du jeune homme durant son sommeil ? Et si son père fouillait dans son téléphone et qu’il trouvait les sms torrides que Liam lui avait envoyés ce jour-là ?

— Viens, je vais te montrer ta chambre.

Tom Marin saisit les bagages de sa fille et commença à grimper l’escalier incurvé. La maison sentait comme l’intérieur d’une boutique de cadeaux au moment de Noël. Hanna avait oublié qu’Isabel avait la sale manie de fourrer des sachets de lavande dans tous les tiroirs et de poser des bols remplis de pot pourri sur toutes les surfaces disponibles.

Au lieu de s’arrêter au premier étage, M. Marin continua vers le second.

— Les chambres sont tout en haut ? demanda Hanna, nerveuse.

Quand elle était petite, elle avait très peur des incendies, et elle avait réclamé à dormir au rez-de-chaussée pour pouvoir s’échapper plus facilement en cas de problème. Bien sûr, ses parents avaient refusé. Peut-être était-ce son sixième sens qui la prévenait que, un jour, elle se retrouverait prisonnière d’une maison en feu...

— Les nôtres sont au premier, mais la chambre d’amis est au second, répondit M. Marin en regardant Hanna par-dessus son épaule. (Il haussa les sourcils.) On l’appelle « le grenier ». (Il ouvrit une porte au bout du couloir.) Nous y voilà.

Ils pénétrèrent dans une grande chambre toute blanche, avec un toit en pente et de petites fenêtres carrées. Hanna se sentait comme une princesse de conte de fées que son père le roi enfermait dans la plus haute tour du château. Mais il y avait un grand lit couvert d’un édredon moelleux, une jolie coiffeuse, une immense penderie, un écran plat accroché au mur et... un balcon ! Hanna se précipita vers la porte-fenêtre pour l’ouvrir. Oui, c’était bien un balcon comme dans *Roméo et Juliette*, qui surplombait le jardin paysagé. Hanna en avait toujours voulu un.

— Ça te convient ? demanda M. Marin.

— C’est super ! s’exclama Hanna.

Et ici, elle jouirait de toute l’intimité nécessaire.

— Content que ça te plaise. (Tom Marin déposa les affaires de sa fille près de la penderie, donna une tape affectueuse sur la tête de Dot et se dirigea vers la

porte.) Maintenant, viens avec moi. On va passer en revue les nouvelles pubs de campagne, et je voudrais bien avoir ton avis.

Hanna le suivit dans l'escalier. Par une fenêtre du hall, elle vit quelque chose bouger dehors. Il faisait nuit noire ; ce n'était pas une heure pour aller faire une petite promenade dans le quartier. Hanna repensa au dernier message de « A » : *N'oublie pas qu'ils meurent tous les deux dans l'acte V*. Était-ce une menace ?

Son père l'entraîna au salon, meublé d'un canapé d'angle en cuir cognac et d'un grand pouf assorti faisant également office de table basse. La télé accrochée au mur était allumée sur CNN.

Kate se pelotonnait dans un coin du canapé, ses jambes grêles de pouliche ramenées sous elle. Le garçon qui, assis près d'elle, lui tenait la main, n'était autre que Sean Ackard.

— Oh, dit Hanna en s'arrêtant net.

Sean blêmit.

— Hanna. J'ignorais que tu serais là.

Hanna regarda Kate, qui lui adressa un sourire mielleux. De toute évidence, elle savait très bien qu'Hanna viendrait, et c'était précisément la raison pour laquelle elle avait invité Sean : pour signifier à sa demi-sœur qu'il lui appartenait désormais.

— Salut, Sean, lança froidement Hanna en rejetant les épaules en arrière et en s'asseyant aussi loin que possible de l'heureux couple.

Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, que Kate et Sean sortent ensemble ? Elle aussi, elle avait un nouveau petit ami fabuleux.

Même si elle ne pouvait en parler à personne.

Elle jeta un coup d'œil à Kate. Sa demi-sœur avait l'air contrarié comme si elle s'attendait à une réaction plus vive de sa part. Se rapprochant encore de Sean, elle fourra son menton dans le cou du jeune homme. Celui-ci frémit, visiblement gêné. Hanna aurait bien voulu leur faire comprendre qu'elle les avait vus à la sortie du C-Club, mais elle n'osait pas.

Soudain, un visage familier apparut à l'écran, et Hanna faillit hurler. C'était une photo de Tabitha.

« Les excès de boisson chez les jeunes pendant les vacances de printemps : faut-il sévir ? » lança la journaliste.

Hanna se leva d'un bond et appuya sur un bouton de la télécommande. L'écran plat s'éteignit. Kate regarda bizarrement sa demi-sœur.

— Il y a au moins quelqu'un qui meurt d'envie de voir mes pubs, plaisanta M. Marin.

Il glissa un DVD dans le lecteur, et ses nouveaux spots de campagne apparurent à l'écran. Hanna se rassit en s'efforçant de reprendre le contrôle de ses nerfs. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle voyait le visage de Tabitha gravé à l'intérieur de ses paupières.

Le premier spot enchaînait les plans très courts, comme dans un film d'action. Le second avait été tourné à la façon d'un documentaire, ou d'un épisode de *The Office*. — Je veux que tout le monde me donne son avis sincère, réclama M. Marin. Vous pensez vraiment que ça peut toucher les jeunes ?

Kate se pencha en avant.

— C'est créatif, drôle et bien foutu, répondit-elle sur un ton pensif. Mais les jeunes ne regardent plus tellement la télé en direct. Ils enregistrent leurs émissions, et ils zappent les coupures publicitaires.

— Tu pourrais toujours les poster sur YouTube, suggéra Hanna d'une voix tremblante.

Tom Marin semblait dépité.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On continue à twitter ? Est-ce qu'on organise d'autres flash mobs ? Celle de la semaine dernière a tellement bien marché !

— Ah ça, c'était une vraie réussite, pas vrai, Hanna ? susurra Kate en fixant sa demi-sœur d'un air entendu.

Hanna frémit. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Kate avait-elle remarqué qu'elle avait raté la plus grande partie du discours de son père ? L'avait-elle vue s'enfuir avec Liam ? Avait-elle reconnu son nouveau petit ami ?

— On pourrait essayer d'aller à Hollis cette fois, dit M. Marin en arrêtant la vidéo. Ou peut-être à Bryn Mawr ? Et pourquoi pas en ville – essayer à Temple ou à Drexel ?

Kate passa la main dans ses longs cheveux châtons.

— Quel est l'avis de la concurrence sur les flash mobs ? demanda-t-elle en fixant Hanna.

Celle-ci se hérissa.

— Comment veux-tu que je le sache ?

Kate haussa les épaules.

— Je posais la question à tout le monde, pas seulement à toi.

Hanna se mordit la lèvre en repensant à toutes ses rencontres avec Liam. Kate les avait-elle vus ensemble à la sortie de l'église, en fin de compte ? Était-elle au courant qu'ils se fréquentaient ?

Hanna dévisagea sa demi-sœur. Celle-ci soutint son regard comme pour la mettre au défi de cligner des yeux. Sean tira sur son col, l'air perplexe et mal à

l'aise. M. Marin haussa un sourcil.

— Que se passe-t-il, les filles ?

— Rien, répondit très vite Hanna.

Kate leva les mains.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander. C'est elle qui se conduit bizarrement.

Soudain, Hanna se sentit submergée par tous ses secrets.

— Je, euh, il faut que je...

Se levant d'un bond, elle se rua vers la porte tandis que Kate reniflait et soupirait derrière elle.

Hanna se précipita dans le couloir et s'arrêta devant les toilettes, remarquant un carton à moitié vidé et un chien en peluche abandonné sur le dossier d'une chaise dans la salle à manger voisine. C'était un rottweiler au pelage usé et à l'oreille droite à demi arrachée. Le père d'Hanna le lui avait offert après qu'ils avaient inventé le personnage du chien Cornelius Maximilian, une vieille blague entre eux.

Hanna avait perdu le Cornelius Maximilian en peluche des années auparavant, et elle pensait ne plus jamais le revoir. Son père l'avait-il vraiment conservé pendant tout ce temps ? Hanna toucha sa tête, en proie à un mélange de culpabilité et de regrets. Son père faisait un effort pour instaurer de bonnes relations entre eux, et elle, elle le récompensait en fraternisant avec l'ennemi.

Hanna devait rompre avec Liam immédiatement, avant que les choses aillent trop loin. Elle jonglait déjà avec trop de secrets, et ceux-ci menaçaient de l'ensevelir.

La jeune fille sortit son téléphone de sa poche, décidée à rédiger un message, et s'arrêta. L'idée de ne jamais revoir Liam lui serrait le cœur et lui faisait monter les larmes aux yeux.

Une main toucha son bras. Hanna poussa un glapissement de surprise et fit volte-face. Kate se tenait derrière elle, une main sur la hanche.

— Tout va bien ? demanda-t-elle avec une inquiétude feinte en baissant les yeux vers le portable d'Hanna.

— Oui, oui, répondit cette dernière d'une voix tendue, en couvrant l'écran de ses doigts.

Par chance, elle n'avait pas encore sélectionné de destinataire, et le nom de Liam n'était affiché nulle part.

Kate plissa les yeux.

— Hmm. Pourtant, ça n'en a pas l'air.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? répliqua Hanna.

Kate se rapprocha d'elle. Hanna sentit l'odeur de son lait pour le corps Jo Malone à la figue et au cassis.

— Tu caches quelque chose, pas vrai ?

Hanna détourna les yeux en s'efforçant de garder son calme.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

Un sourire mauvais se fit jour sur le visage de Kate.

— Tu as entendu ce qu'a dit Tom, l'admonesta-t-elle en agitant un index. Si nous avons des secrets, l'ennemi les découvrira et s'en servira contre nous. Tu ne voudrais pas que ça arrive, n'est-ce pas ?

Puis, avant qu'Hanna puisse répondre, elle rejeta ses longs cheveux châains en arrière, tourna les talons et regagna le salon en laissant échapper un petit gloussement aigu – un son qui glaça Hanna jusqu'à la moelle.

On aurait dit le gloussement d'Ali. De « A ».

SACS IDENTIQUES, CONTENUS DIFFÉRENTS

— On reprend à partir de la huitième mesure.

L'après-midi du lendemain, quand Spencer rentra chez elle et laissa tomber son sac près du porte-parapluies, elle entendit la voix d'Amelia flotter depuis le salon. Quelques secondes plus tard, les clarinettes se mirent à chuintier et les violons à grincer. Le morceau classique lent et lourd ressemblait à une messe funèbre. Il s'interrompit soudain.

— On devrait peut-être faire une pause, suggéra l'une des musiciennes.

Spencer se figea. Kelsey était là, une fois de plus.

Une partie de Spencer voulait monter en courant dans sa chambre et fermer la porte à clé derrière elle ; l'autre se souvenait de la promesse qu'elle avait faite à ses amies – et à elle-même. En observant Kelsey, peut-être parviendrait-elle à déterminer ce que celle-ci savait au sujet de l'été précédent, et si elle était réellement « A ».

Sur la pointe des pieds, Spencer s'approcha de la porte du salon, qui était légèrement entrouverte. À l'intérieur de la pièce, Amelia tripotait sa flûte. Kelsey avait posé son violon sur ses genoux. Soudain, comme si elle avait senti une présence, elle leva les yeux, vit Spencer et frémit. Ses lèvres s'arrondirent en un O de surprise.

Spencer fit un bond en arrière et se plaqua contre le mur. *Tu parles d'une espionne !* Mais après avoir pris plusieurs grandes inspirations pour se calmer, elle avança de nouveau la tête pour regarder par l'entrebâillement. Tête baissée, Kelsey se concentrait sur sa partition. Elle avait une fleur minuscule tatouée derrière l'oreille. Spencer se demanda si elle se l'était fait faire en maison de correction. Mais peut-être n'était-ce qu'un de ces tatouages temporaires...

Elle repensa à la nuit de leur arrestation. La soirée avait commencé comme toutes les autres. Spencer avait pris ses livres sur son bureau et monté un étage pour se rendre dans la chambre de Kelsey. L'administration de la fac testait un

nouveau système de serrure à code dans ses dortoirs, et Kelsey avait donné celui de sa chambre à Spencer. Celle-ci avait tapé les chiffres sur le clavier, et elle était entrée.

Kelsey n'était pas encore revenue du gymnase. Spencer avait pensé qu'elle ferait aussi bien de prendre un cachet tout de suite pour qu'il commence à faire effet au moment où elles se mettraient à réviser. Mais le flacon qu'elle gardait toujours dans son sac était vide, tout comme la statue de Bouddha dans laquelle Kelsey planquait sa came.

La panique avait submergé Spencer. Leurs examens avaient lieu dans trois jours, et elle n'en était qu'au chapitre 17 sur 31 en histoire antique. Phineas l'avait prévenue que, si elle arrêta d'un coup, elle s'écroulerait. Le plus logique eût été d'appeler son dealer pour lui demander d'autres pilules, mais Spencer ne savait absolument pas où le trouver.

Deux jours plus tôt, le jeune homme avait cessé de venir en cours. Quand Spencer et Kelsey s'étaient rendues dans sa chambre universitaire, elles avaient trouvé le lit défait et la penderie vide. Phineas semblait avoir disparu. Il ne répondait pas sur son portable, et un message automatique annonçait que sa boîte vocale était pleine.

Le clavier de la serrure électronique avait bipé. Kelsey était entrée, l'air fraîche et détendue. Spencer s'était levée d'un bond.

— On n'a plus de cachets, avait-elle bredouillé. Il nous en faut d'autres.

Kelsey avait froncé les sourcils.

— Où veux-tu en trouver ?

Spencer s'était tapoté les lèvres d'un doigt en réfléchissant. Phineas avait mentionné quelques dealers des quartiers nord qui avaient bonne réputation ; il lui avait même laissé la carte de l'un d'eux en cas d'urgence. Spencer l'avait sortie de son sac et avait composé le numéro sous le regard hésitant de Kelsey.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— On a besoin de ces cachets pour étudier, avait répondu Spencer.

Kelsey s'était dandinée.

— On peut peut-être s'en passer, Spence.

Puis quelqu'un avait décroché. Spencer s'était redressée brusquement ; elle avait donné le mot de passe censé indiquer à son correspondant qu'il pouvait avoir confiance en elle, et elle lui avait dit ce qu'elle voulait. En retour, le type lui avait indiqué son adresse, et ils étaient convenus d'un rendez-vous.

— C'est bon, avait annoncé Spencer en raccrochant. On y va.

Kelsey était assise pieds nus sur son lit.

— Je crois que je vais rester ici.

— Je ne peux pas y aller seule. (Spencer avait sorti ses clés de voiture de sa poche.) C'est l'affaire d'une demi-heure, pas plus.

Mais Kelsey avait secoué la tête.

— Je peux me passer de pilules, Spence.

Cette dernière avait poussé un grognement et forcé son amie à se lever.

— Tu ne diras pas ça d'ici quelques heures. Mets tes tongs. On y va.

Finalement, Kelsey avait cédé. En pleine nuit, elles avaient traversé un quartier mal famé, aux façades lépreuses et couvertes de graffitis, aux vitres cassées ou recouvertes par des planches. Assis devant leur maison, des adolescents désœuvrés avaient regardé passer leur voiture. Une bagarre avait éclaté à un coin de rue, et Kelsey s'était mise à gémir. Spencer s'était demandé si son amie n'avait pas eu raison. C'était peut-être une mauvaise idée...

Mais peu de temps après, elles avaient regagné la voiture avec leur précieux butin et repris le chemin du campus. Spencer avait tendu un cachet de A-facile à Kelsey, et elles l'avaient toutes les deux fait descendre avec du Sprite tiède. Lorsque les rues étaient redevenues sûres autour d'elles, Kelsey avait poussé un long soupir de soulagement.

— Plus jamais ça.

— Je suis d'accord, avait acquiescé Spencer.

Elles venaient de franchir le portail de l'université quand deux phares s'étaient reflétés dans le rétroviseur de Spencer. Des sirènes s'étaient mises à hurler. En tournant la tête, les deux filles avaient vu la police du campus leur fondre dessus.

— Merde, avait juré Spencer en jetant le flacon de pilules par la fenêtre.

Les flics lui avaient fait signe de se ranger et s'étaient arrêtés près d'elle. Kelsey avait dévisagé Spencer, les yeux exorbités.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

À la vue de l'expression paniquée de son amie, Spencer avait senti un grand calme l'envahir. Après tout ce qu'Ali lui avait fait endurer, tous les messages signés « A » qu'elle avait reçus et toutes les fois où elle avait failli mourir, une confrontation avec la police lui semblait parfaitement gérable.

— Écoute, avait-elle dit avec force. On n'a rien fait de mal, d'accord ?

— Et s'ils nous ont suivies depuis chez ce type ? Et si c'était un indic ? Et s'ils trouvent les cachets ?

— On n'aura qu'à...

Un flic avait toqué à la vitre. Spencer avait baissé cette dernière et levé de grands yeux innocents vers lui.

— Vous voulez bien descendre du véhicule ? avait demandé le type.

Les deux filles s'étaient regardées sans réagir. Le flic avait soupiré bruyamment.

— Descendez.

— Kelsey a raison. On fait une pause, décida Amelia.

Arrachée en sursaut à ses souvenirs, Spencer vit les musiciennes se lever. Elle paniqua et battit en retraite dans la penderie de l'entrée qui contenait les manteaux d'hiver, une vieille barrière pour chien et trois aspirateurs différents contre la poussière ou les poils.

Le cœur battant, elle attendit que les musiciennes passent dans la cuisine en priant pour que personne n'ouvre la penderie et ne la découvre là. Par l'entrebâillement de la porte, elle voyait les vestes et les sacs des invitées d'Amelia entassés sur le banc en bois de l'autre côté du vestibule. Au milieu des trenchs Burberry, des anoraks J. Crew et des besaces Kate Spade, elle aperçut un cabas doré identique au sien.

« On est jumelles de sac », avait dit Kelsey quelques jours plus tôt en voyant celui de Spencer. Le destin offrait peut-être à la jeune fille un moyen de découvrir ce que savait son ancienne amie...

Spencer attendit que la pause soit terminée. Puis elle se précipita vers l'endroit où elle avait abandonné son cabas. Elle revint vers le banc en bois, intervertit les deux sacs et souleva celui de Kelsey dans ses bras. Il avait une odeur différente du sien, légèrement fruitée. Il ne lui faudrait que quelques minutes pour en examiner le contenu, et Kelsey ne se rendrait même pas compte qu'elle le lui avait subtilisé.

Spencer monta les marches de l'escalier quatre à quatre, claqua la porte de sa chambre derrière elle et renversa le cabas sur son lit. Le même portefeuille en peau de serpent que Kelsey utilisait déjà l'été précédent. Une pince à épiler Tweezerman – la jeune fille ne s'en séparait jamais. Un jeu de rechange de cordes pour son violon. Un prospectus pour le concert du groupe Chambermaids, avec le numéro de téléphone d'un certain Rob griffonné au dos. Un tube de gloss. Plusieurs stylos de couleurs différentes.

Spencer se rassit sur ses talons. Il n'y avait là rien de suspect. Peut-être était-elle parano.

Puis elle remarqua l'iPhone de Kelsey dans la poche avant du cabas. Elle le sortit et fit défiler les textos envoyés, cherchant des messages signés « A ». Elle n'en trouva aucun, mais ça ne voulait rien dire. Kelsey pouvait très bien avoir un second téléphone, comme Mona à l'époque.

Sur l'écran d'accueil, il y avait un dossier appelé « PHOTOS ». Spencer cliqua dessus, et plusieurs sous-dossiers apparurent. « BAL DE PROMO » ; « REMISE DE DIPLÔME » ; Kelsey avec d'autres filles de St. Agnes qui ne faisaient pas partie de l'orchestre de chambre... Puis le regard de Spencer se posa sur un titre qui lui glaça le sang.

« JAMAÏQUE, VACANCES DE PRINTEMPS. »

Au rez-de-chaussée, les musiciennes avaient repris leur massacre discordant. Spencer fixait le sous-dossier, les yeux un peu exorbités. C'était sans doute une coïncidence. Des tas de gens allaient en Jamaïque pendant les vacances de printemps – n'avait-elle pas lu dans *Us Weekly* que c'était la destination préférée des lycéens et des étudiants ?

D'un index tremblant, Spencer cliqua sur le fichier pour l'ouvrir. La première photo s'afficha à l'écran, et Spencer reconnut aussitôt les falaises depuis lesquelles Aria, Emily, Hanna et elle avaient sauté le premier jour. La photo suivante montrait la terrasse sur le toit de l'hôtel où elles avaient dîné presque tous les soirs. Kelsey posait avec Jacques, le barman rastafarien qui préparait un punch du tonnerre.

L'estomac de Spencer se souleva. C'était Les Falaises.

Elle fit défiler le reste des photos à toute allure. L'immense piscine. Le couloir à la mosaïque bleue qui conduisait au spa. Les chèvres naines tachetées qui se promenaient hors de l'enceinte de l'hôtel.

Sur un des clichés, Spencer reconnut un visage parmi la foule des clients : Noel Kahn, plein de coups de soleil et portant le T-shirt de lacrosse avec lequel il était arrivé. Assis à côté de lui, Mike Montgomery tenait une bouteille de Red Stripe à la main. Sans les gens qui se tenaient devant elles, Kelsey aurait également eu Spencer, Aria, Emily et Hanna sur son cliché.

La photo suivante manqua arracher un hurlement à Spencer. Tabitha la regardait, heureuse et souriante, vêtue de la robe d'été jaune qu'elle portait la nuit où Spencer et les autres l'avaient tuée.

Spencer laissa échapper l'iPhone de Kelsey. Il lui semblait que quelque chose de lourd et de dur pesait sur sa poitrine, empêchant l'air d'atteindre ses poumons. Des détails se cristallisèrent dans son esprit. Kelsey séjournait aux Falaises en même temps que ses amies et elle. Elle connaissait peut-être Tabitha. Elle avait peut-être vu ce que les quatre filles lui avaient fait. L'été suivant, en retombant sur Spencer à la fac de Penn, elle avait sans doute fait le rapprochement. Et quand Spencer lui avait fait porter le chapeau pour une chose dont elle n'était pas responsable, elle avait décidé de se venger... en devenant le nouveau « A ».

Spencer tenait sa preuve. Kelsey était bien « A ». Et elle ne s'arrêterait pas de les harceler tant qu'elle n'aurait pas foutu leur vie en l'air à son tour.

RIEN DE TEL QU'UNE MENACE POUR VOUS INCITER À PRENDRE UNE DÉCISION

Plus tard ce soir-là, alors que la pluie tambourinait aux vitres, Aria était assise sur le canapé chez Byron et Meredith. Elle aurait dû plancher sur son projet d'histoire de l'art – Klaudia avait reporté leur rendez-vous chez Wordsmith au vendredi, et dans un autre café. Au lieu de ça, elle surfait sur un site appelé « Brooklyn Lofts », bavant devant les photos d'appartements magnifiques dans les quartiers de Brooklyn Heights, Cobble Hill, Williamsburg et Red Hook.

Plus elle lisait de choses sur Brooklyn, plus elle était convaincue que sa place et celle d'Ezra se trouvaient là. Presque tous les écrivains importants vivaient dans le coin. Ezra pouvait sans doute dénicher un éditeur au café d'en bas...

Mike entra dans le salon, vêtu d'un jean noir et d'un T-shirt étonnamment propre.

— Tu vas quelque part ? demanda Aria en levant les yeux.

— Je sors, c'est tout, marmonna son frère en saisissant un bonbon bio sans sucre dans le bol que Meredith avait posé sur la console.

Leur belle-mère faisait partie de ces gens qui pensent que consommer du sucre réduit votre espérance de vie.

— Avec quelqu'un ? insista Aria.

Après tout, Mike avait mis ses plus belles Vans, celles qui n'étaient pas encore couvertes de boue.

Il déballa le bonbon avec un soin excessif.

— Je vais retrouver Colleen. Mais c'est juste pour traîner.

— Vous vous êtes rapprochés pendant les répétitions de la pièce, peut-être ? le taquina sa sœur.

Mike frémit.

— Ce n'est pas ça du tout. Et Colleen n'est pas comme...

Pinçant les lèvres, il fixa le prisme en forme de larme que Meredith avait suspendu devant la fenêtre.

Aria redressa le dos.

— Elle n'est pas comme Hanna, c'est ça ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, contra très vite Mike. Elle n'est pas comme la fille de chez Hooters¹ qui me kiffe sur Skype. (Il se laissa tomber dans le vieux fauteuil Stickley que Byron avait trouvé dans la rue du temps où il était étudiant.) Bon d'accord, c'est peut-être ce que je voulais dire.

— Si Hanna te manque tant que ça, pourquoi tu ne lui dis pas ? suggéra Aria.

Mike parut horrifié.

— Parce que les mecs ne font pas ça ! Je passerais pour une gonzesse.

Aria ricana. Où les garçons allaient-ils chercher des idées pareilles ?

— Écoute, je ne peux pas trop en parler, mais je me suis remise avec un de mes ex de l'an dernier. Quelqu'un dont je croyais qu'il m'avait oubliée, et qui m'a beaucoup, beaucoup manqué. Mais il a fini par revenir et par m'avouer que je lui avais manqué aussi. C'était romantique, Mike, pas ridicule ou ringard.

Son frère croqua bruyamment le bonbon, l'air peu convaincu.

— Donc, c'est vraiment terminé entre toi et Noel ?

Aria baissa les yeux. Ça lui faisait toujours bizarre de parler de leur rupture.

— Ouais.

— Tu t'es remise avec Sean Ackard, c'est ça ? lança Mike.

Surprise, Aria fronça le nez. Elle avait presque oublié qu'elle était sortie avec Sean l'année précédente, et qu'elle avait même vécu avec lui un petit moment.

— Non, pas lui.

— Alors, qui ? insista Mike, le front plissé.

Aria jeta un coup d'œil à l'écran de son ordinateur et le referma rapidement avant que Mike puisse voir quel site elle consultait. Elle aurait dû lui parler d'Ezra, mais... ça la gênait. Un an plus tôt, Mike avait découvert qu'elle sortait avec son prof d'anglais, et il l'avait accusée d'être tordue. Pourquoi aurait-il changé d'avis au sujet d'Ezra entre-temps ?

Quelqu'un sonna à la porte.

— C'est Colleen ? demanda Aria à Mike.

Son frère secoua la tête.

— Je dois la retrouver au centre commercial. Si seulement je pouvais la convaincre de m'accompagner chez Agent Provocateur ! J'ai entendu dire qu'ils font un défilé de lingerie ce soir. Tu imagines toutes ces filles avec des bonnets D ?

Levant les yeux au ciel, Aria posa son ordinateur sur la table basse au milieu des manuels d'histoire de l'art. Puis elle se dirigea vers la porte d'entrée en enjambant les jouets de bébé qui jonchaient le sol.

Spencer, Hanna et Emily se tenaient sous le petit auvent, dégoulinantes de pluie. Surprise, Aria cligna des yeux.

— Tu veux bien nous ouvrir ? demanda Spencer.

— Sans problème.

Le vent s'engouffra dans le vestibule lorsque Aria ouvrit la porte plus grande. Ses amies entrèrent en ôtant leurs blousons trempés. Mike s'était avancé dans le couloir pour voir qui avait sonné ; apercevant Hanna, il battit en retraite dans le salon.

— Il faut qu'on parle, annonça Spencer après avoir suspendu sa veste à une patère. On peut monter dans ta chambre ?

— Euh, d'accord.

Aria précéda les autres dans l'escalier qui conduisait à l'étage, et elle referma la porte de sa chambre derrière elles.

Plantées au milieu de la pièce, les quatre filles se regardèrent, gênées. Elles avaient passé beaucoup de temps là après que la véritable Ali avait tenté de les tuer, mais Spencer, Hanna et Emily n'étaient pas revenues depuis leurs vacances en Jamaïque. Même Emily, avec qui Aria parlait au téléphone presque tous les soirs, semblait nerveuse et mal à l'aise.

Spencer se laissa tomber par terre, écarta le cochon en peluche d'Aria et sortit un iPad de son sac.

— Il faut que je vous montre quelque chose.

Une série de photos apparut sur l'écran. Spencer toucha la première du doigt pour l'agrandir. Aria reconnut aussitôt la façade en stuc rose de l'hôtel où elles avaient séjourné en Jamaïque. Puis les tables couvertes de mosaïque autour desquelles elles avaient pris leur petit déjeuner chaque matin. Le visage de Noel au milieu d'une foule de jeunes à moitié soûls. Et... Tabitha en robe d'été jaune. Elle regardait l'objectif bien en face et arborait un large sourire. Au poignet, elle portait un bracelet en fils de coton bleus identique à ceux que *leur* Ali avait fabriqués pour Aria et les autres après l'affaire Jenna.

Le cœur de la jeune fille fit une culbute dans sa poitrine.

— Qui a pris ces photos ?

— Elles étaient dans le téléphone de Kelsey, révéla Spencer, très pâle. J'ai fouillé dans son sac pendant qu'elle était chez moi, et je les ai transférées sur mon iPad.

Emily semblait consternée.

— Tu lui as volé ses photos ?

— Je n'avais pas le choix, se défendit Spencer. Ne comprends-tu pas ce que ça signifie ? Kelsey était en Jamaïque en même temps que nous. C'est forcément « A ». Elle sait ce qu'on a fait à Tabitha, et elle veut nous le faire payer.

Emily se racla la gorge.

— Je ne pense vraiment pas que Kelsey soit « A ». Je lui ai parlé de toi l'autre jour, Spence, et elle ne s'est pas mise en colère. Elle a juste haussé les épaules comme si c'était de l'histoire ancienne. Je ne crois pas qu'elle sache quoi que ce soit.

Les yeux de Spencer étincelèrent.

— Tu l'as revue ?

Emily eut un mouvement de recul.

— Je...

Aria se tourna vers elle.

— Attends, tu connais Kelsey ?

— C'est une longue histoire, marmonna Emily. Je l'ai rencontrée à une soirée avant de découvrir ce que Spencer lui avait fait. Mais elle est vraiment sympa. Je crois que Spencer se trompe à son sujet.

— Em, tu ne dois pas t'approcher d'elle ! glapit Spencer. Elle sait tout sur la Jamaïque ! Elle a une photo de Tabitha !

— Dans ce cas, pourquoi n'a-t-elle pas commencé à te menacer dès qu'elle t'a retrouvée à la fac de Penn ? répliqua Emily en se mordillant un ongle. Si elle savait que tu avais commis un crime, ne l'aurait-elle pas mentionné ?

— Elle n'a pas eu besoin de me menacer à Penn, répondit Spencer. Je ne lui avais encore rien fait à l'époque. Sur le coup, elle n'a peut-être même pas réalisé ce qu'elle avait vu en Jamaïque... mais plus tard, quand je l'ai piégée, elle a assemblé les pièces du puzzle. Si ça se trouve, elle a passé tout son séjour en maison de correction à chercher des informations sur nous et sur Tabitha !

— Ça me paraît un peu tiré par les cheveux. (Emily remonta les genoux contre sa poitrine.) Ce n'est pas parce qu'elle était en Jamaïque en même temps que nous qu'elle a forcément vu quelque chose et eu envie de nous faire chanter. Noel et Mike étaient là eux aussi, et aucune de nous ne les soupçonne.

— Noel et Mike n'ont pas de raison de nous haïr, fit remarquer Spencer. Contrairement à Kelsey.

Les filles échangèrent des regards nerveux. Une rafale de vent mugit au-dehors, déclenchant une série de craquements et de gémissements presque humains à

travers la maison. Aria baissa les yeux vers la photo de Tabitha. Celle-ci clignait de l'œil comme pour dire : « Je vous ai eues ! » Aria se remémora la grimace terrifiée de la jeune fille quand elle l'avait poussée depuis la terrasse du toit. La culpabilité s'abattit sur elle telle une avalanche.

— À ton avis, Spencer, qu'est-ce qu'on devrait faire ? chuchota Hanna. Si Kelsey est bien « A », et si elle sait ce qu'on a fait à Tabitha, pourquoi ne va-t-elle pas voir la police ? Qu'est-ce qui l'en empêche ?

Spencer haussa les épaules.

— Elle ne veut peut-être pas impliquer les flics. Elle veut peut-être régler ça elle-même.

L'estomac d'Aria se noua. Mona Vanderwaal avait tenté de faire pareil, et la véritable Ali aussi. Les deux fois, ses amies et elle avaient toutes failli y passer.

— Aria ? appela Meredith depuis le rez-de-chaussée. On mange !

Aria regarda ses trois anciennes amies.

— Vous voulez rester pour dîner ? proposa-t-elle sans enthousiasme.

Hanna se leva.

— Il faut que j'y aille.

— J'ai des devoirs, dit Spencer.

Et Emily marmonna elle aussi une piètre excuse. Toutes trois descendirent pesamment l'escalier, enfilèrent leurs blousons et disparurent dans la nuit pluvieuse.

Aria referma la porte derrière elles et s'adossa au battant, hagarde. Elles n'avaient pas vraiment avancé. Elles savaient peut-être qui était « A », mais que pouvaient-elles bien faire ? Attendre les bras ballants que Kelsey les dénonce ? Préparer leurs bagages pour partir en taule ?

Aria écouta les voitures de ses amies démarrer dans la rue. Soudain, elle fut saisie d'une haine de Rosewood si vivace que ses orteils se recroquevillèrent dans ses chaussettes. Qu'est-ce qui lui était arrivé de bien dans cette ville, à part sa rencontre avec Ezra ? Tous ces secrets qu'elle cachait, tous ces moments qu'elle aurait voulu oublier s'étaient produits à Rosewood. D'accord, et en Jamaïque. Et aussi en Islande – mais Aria se dépêcha de repousser cette pensée dans un coin de son esprit.

Elle regagna le salon. Mike était parti, probablement pendant que les filles se trouvaient dans la chambre de sa sœur. Aria rouvrit son ordinateur portable et envoya un mail à Ezra.

Et si je venais m'installer avec toi à New York dès maintenant ? Je pourrais finir de valider mon année de terminale par correspondance. Je ne veux plus attendre. Je veux vivre avec toi le plus vite possible.

Elle envoya son message et referma de nouveau son portable. Elle y gagnerait sur tous les plans : non seulement elle était amoureuse d'Ezra, mais il pouvait lui permettre de fuir Rosewood pour toujours. Le plus tôt serait le mieux.

¹. « Hooters » est un mot d'argot qui signifie « nichons », mais c'est aussi le nom d'une chaîne de restaurants américains connue pour ses serveuses jeunes, jolies et avantagées du point de vue mammaire. (N.d.T.)

EMILY PERD L'ÉQUILIBRE

L'après-midi du lendemain, Emily se gara dans le parking de la piste de Stockbridge et repéra immédiatement la Toyota noire décapotable de Kelsey dans une des places près de l'entrée. La pluie qui était tombée la veille au soir avait cessé, et les nuages avaient enfin laissé la place au soleil, de sorte que les arbres avaient l'air encore plus feuillus et verdoyants.

Avant de descendre de voiture, Emily pivota et, les yeux plissés, observa les voitures qui longeaient la piste de randonnée dans les deux sens. Ce coupé Mercedes était-il celui de Spencer, ou le sien était-il plus argenté ? Emily se mordilla un ongle. Que dirait Spencer si elle la voyait en compagnie de Kelsey ?

Quand celle-ci lui avait envoyé un mail le matin même pour lui demander si elle voulait faire une balade après les cours, Emily avait hésité en repensant à sa conversation avec Spencer et les autres la veille. Mais elle avait fini par accepter. Spencer n'avait pas à lui dire qui elle pouvait fréquenter ou non.

La photo de Tabitha trouvée sur le téléphone de sa nouvelle amie inquiétait bien un peu Emily, mais le fait que Kelsey avait elle aussi passé ses vacances de printemps en Jamaïque ne signifiait pas nécessairement qu'elle était « A ». Et puis la voir était l'occasion de lui soutirer des informations afin de prouver une bonne fois pour toutes que Spencer se trompait.

Emily verrouilla sa voiture et traversa le parking pour rejoindre Kelsey. Celle-ci buvait au goulot d'une bouteille d'eau minérale. Elle portait un pantalon en toile kaki, des chaussures de randonnée et un sweat à capuche The North Face presque identique à celui d'Emily. Elle avait une démarche saccadée un peu bizarre et des gestes nerveux, comme si elle venait de s'enfiler plusieurs expressos.

— C'est un de mes endroits préférés, lança-t-elle d'une voix un peu trop guillerette. Avant, je campais souvent ici.

— C'est un très beau coin, acquiesça Emily tandis qu'elles dépassaient la pancarte indiquant les heures d'ouverture de la piste et mettant en garde les promeneurs contre les tiques et la maladie de Lyme. Moi, je n'avais pas le droit de venir quand j'étais plus jeune. Ma mère était certaine que ça grouillait de kidnappeurs.

— Et toi ? la taquina Kelsey.

— Forcément, j'y croyais un peu aussi, avoua Emily.

— Et moi qui te prenais pour une dure à cuire. (Kelsey lui pinça le bras.) Ne t'en fais pas, je te protégerai contre les grands méchants ravisseurs.

Elles commencèrent à grimper le long de la piste. Elles croisèrent un couple de personnes âgées qui tenait un golden retriever en laisse et virent trois joggeurs disparaître dans un virage. Emily faisait très attention à l'endroit où elle mettait les pieds, car elle ne voulait pas trébucher sur une des branches tombées en travers de l'étroit chemin.

Une odeur de crème solaire à la noix de coco parvint à ses narines. Emily repensa aux photos de Jamaïque que Spencer avait piquées dans le téléphone de Kelsey. Elle se racla la gorge.

— J'adore le camping, mais à choisir, je préfère passer mes vacances au bord de l'océan.

— Oh, j'adore la plage, se pâma Kelsey.

— Tu es déjà allée dans les Caraïbes ? interrogea Emily, son cœur battant très fort.

Kelsey contourna un gros rocher.

— Deux fois. L'an dernier, j'étais en Jamaïque.

— Oh, tiens, moi aussi ! dit Emily en feignant la surprise. Tu y étais pendant les vacances de printemps ?

— Oui. (Kelsey se retourna vers son amie, un sourire intrigué aux lèvres.) Toi aussi ?

Emily acquiesça.

— Dans une minute, on va découvrir qu'on logeait dans le même hôtel, plaisanta-t-elle. Le mien s'appelait Les Falaises. Il y avait de très hauts rochers depuis lesquels on pouvait sauter dans l'eau, et un super restaurant sur le toit.

Kelsey s'arrêta net et cligna des yeux.

— Tu déconnes ?

Emily secoua la tête, la bouche sèche. Elle dévisagea son amie en quête d'un signe d'inquiétude ou de duplicité, mais Kelsey n'exprimait qu'un étonnement qui semblait sincère. *Si je vois un écureuil dans cet arbre, elle est innocente*, songea

Emily en scrutant un gros chêne devant elle. Et sous ses yeux, un écureuil détala le long d'une des plus hautes branches.

— Les vacances de ton lycée tombaient quelle semaine ? s'enquit Kelsey.

Emily le lui dit.

— En même temps que celles de St. Agnes ! s'exclama Kelsey. Je n'arrive pas à croire que je ne t'aie pas remarquée. Tu te rends compte ? On aurait pu devenir amies beaucoup plus tôt. Ou même davantage que des amies, insinua-t-elle en touchant le bras d'Emily.

Tous les nerfs de cette dernière se mirent à la picoter. Elle prit une grande inspiration. L'air sentait la rosée et la terre humide, fertile, comme si la nature revenait à la vie autour d'elle.

Emily plongea son regard dans les yeux verts brillants de Kelsey. Ou bien sa nouvelle amie était une menteuse incroyablement douée, ou bien elle ne savait rien. Elle avait peut-être rencontré Tabitha aux Falaises, mais elle ignorait ce qui lui était arrivé – ce qu'Emily et les autres lui avaient fait.

Soudain, Emily remarqua un embranchement familial.

— On peut faire un petit détour ? Je voudrais vérifier quelque chose.

Kelsey opina, et Emily fit quelques pas sur la piste secondaire. Une petite fontaine à eau se dressait près d'une pente raide et boueuse. L'empreinte de deux paires de mains se détachait dans le ciment. « EMILY », était-il marqué sous la première. Et sous la seconde : « ALI ».

Kelsey se pencha pour toucher l'empreinte de gauche.

— C'est la tienne ?

— Hun-hun. (La gorge d'Emily se serra à la vue de la trace qu'avaient laissée les mains fines d'Ali, préservée à jamais dans le ciment.) On était montées ici le jour où les ouvriers venaient d'installer la fontaine. Le ciment n'était pas encore sec, et Ali avait suggéré qu'on y laisse nos empreintes.

Elle s'en souvenait comme si c'était la veille. C'était le printemps, quelques mois avant qu'Emily se décide à embrasser Ali dans la cabane de cette dernière. Pendant qu'elles montaient la piste, Ali avait énuméré les garçons de leur classe en demandant à Emily si elle en trouvait un mignon.

— Il te faut un copain, Em, avait-elle affirmé. À moins que tu ne te réserves pour quelqu'un de spécial ?

Kelsey secoua la tête, l'air grave.

— Je n'arrive pas à imaginer ce que ça doit faire de perdre une amie aussi proche.

Un groupe de jeunes passa sur la piste principale en s'esclaffant bruyamment.

— Elle me manque, mais je ne suis pas sûre qu'elle devrait, confessa Emily d'une toute petite voix.

— Comment ça ?

— Prends le bowling où on est allées l'autre soir, par exemple. Ali nous y a emmenées, moi et mes autres amies, peu de temps après qu'on a commencé à se fréquenter. Elle disait qu'elle voulait passer du temps seule avec nous pour apprendre à nous connaître. Je trouvais ça vraiment chouette à l'époque. Maintenant, je me demande si ce n'était pas juste parce que cette Courtney venait de prendre la place de sa sœur, la véritable Ali. Elle ne voulait peut-être pas tant se faire de nouvelles amies qu'éviter les filles ultra populaires de l'Externat de Rosewood, qui connaissaient bien quant à elles la véritable Ali et qui auraient risqué de remarquer quelque chose.

— Ouah. C'est dur de se dire ça, commenta Kelsey, les yeux écarquillés.

— Je sais. (Emily leva les yeux vers la cime des arbres.) Ce qui me manque, ce sont mes souvenirs d'autrefois. Ceux de l'époque où je trouvais Ali géniale et où je pensais qu'elle était une amie sincère. Mais tout ce que je croyais réel s'est révélé être un mensonge, et maintenant, je dois réviser toute l'histoire dans ma tête.

— Ça doit être drôlement perturbant, compatit Kelsey.

— Oui. Surtout que...

Emily n'acheva pas sa phrase. Elle pensait aux rêves qu'elle faisait depuis un an. À toutes les fois où elle avait cru voir un éclair de cheveux blonds, sentir une odeur de savon à la vanille. À sa conviction que la véritable Ali était toujours vivante, et qu'elle surveillait le moindre de ses gestes.

— Je crois que j'entretiens l'illusion dans ma tête, avoua-t-elle. Je ne repense qu'aux bons moments, et jamais à ce qui se tramait en réalité derrière tout ça. Je vois toujours Ali comme une fille pleine de charme et d'énergie, qui pouvait se mettre n'importe qui dans la poche.

— C'est une façon comme une autre de gérer.

Emily pencha la tête sur le côté et sourit à Kelsey.

— Tu me fais un peu penser à elle.

— Ah bon ?

Kelsey pressa une main sur sa poitrine, l'air contrariée. Emily lui toucha l'épaule.

— Pas pour le côté folle meurtrière. Pour son assurance. Rien ne l'impressionnait. Elle était épatante.

Kelsey se mordit la lèvre inférieure et se rapprocha d'Emily, qui sentit le spray antimoustiques dont elle s'était aspergée.

— Toi aussi, je te trouve épatante.

Des frissons parcoururent les bras d'Emily. Celle-ci se pencha vers Kelsey.

Elle s'attendait à ce que son amie s'écarte, mais Kelsey resta où elle était, le visage à quelques centimètres du sien. Emily détailla ses longs cils pâles, les taches de rousseur sur les lobes de ses oreilles, la petite paillette dorée dans ses prunelles vertes. Leurs lèvres se touchèrent. Le cœur d'Emily battait à tout rompre.

Au bout d'un moment, Kelsey s'écarta d'elle avec un sourire timide.

— Ouah.

Elles allaient s'embrasser de nouveau quand un groupe de garçons sortit du couvert des arbres et se dirigea vers la fontaine à eau. Kelsey se détourna. Les nouveaux venus louchèrent sur les deux filles en grognant des « Salut » bourrus. Kelsey leur lança un coup d'œil. Des tremblements nerveux agitaient ses doigts, et elle semblait presque apeurée.

— Ça t'ennuie de m'attendre une seconde ? chuchota-t-elle à l'oreille d'Emily au bout d'un moment. Il faut que je fasse pipi.

— Pas de souci.

Tandis que Kelsey s'éloignait dans les fourrés, Emily resta près de la fontaine, jouant avec son téléphone pour ne pas devoir faire la conversation aux garçons. Après avoir bu, ceux-ci recommencèrent à monter la piste et disparurent au virage suivant.

Des pas résonnèrent sur le chemin, suivis par le cri d'un faucon. Puis le silence revint. Les arbres parurent se refermer sur Emily, lui donnant l'impression d'étouffer. Un nuage passa devant le soleil, et la lumière baissa d'un coup, presque comme s'il faisait nuit. Emily scruta le sous-bois en se demandant pourquoi Kelsey mettait si longtemps à revenir.

Soudain, la jeune fille entendit les fourrés bruire derrière elle. Une fraction de seconde plus tard, deux mains robustes la poussèrent entre les omoplates.

— Eh ! glapit-elle en essayant de reprendre son équilibre.

Ses pieds glissèrent sur le sol boueux. Avant de comprendre ce qui lui arrivait, elle dégringolait la pente en agitant désespérément les bras pour trouver quelque chose à quoi se raccrocher.

Des branches, des buissons et des souches filaient vers elle à toute vitesse ; des ronces lui éraflaient la peau. Elle roula sur le flanc et se cogna un coude. Une vive douleur remonta le long de son bras. Emily hurla.

Enfin, elle réussit à planter ses doigts dans le sol et à ralentir sa chute. Elle s'immobilisa au pied de la pente, dans un tas de branches mortes et de buissons épineux. Son jean, ses mains et ses bras étaient couverts de boue. Elle avait un goût de sang dans la bouche, et quelque chose de mouillé et de gluant sur la joue.

Son cœur battant la chamade, Emily tourna la tête et leva les yeux. Une silhouette mince se tenait en haut de la pente, près de la fontaine à eau. Même si elle était à moitié dissimulée dans l'ombre, Emily distinguait ses cheveux blonds. Elle hoqueta. Puis un gloussement familier descendit jusqu'à elle, la faisant frissonner.

Ali ?

— Emily !

Emily cligna des yeux. La silhouette blonde avait disparu. Un instant plus tard, Kelsey apparaissait à l'endroit où elle s'était tenue.

— Oh mon Dieu ! s'écria-t-elle en se plaquant une main sur la bouche.

Elle descendit la pente en s'accrochant aux branches pour ne pas tomber, malgré ses pieds qui glissaient dans la boue. Le temps qu'elle rejoigne Emily, celle-ci s'était levée et assurée de n'avoir rien de cassé. Mais elle respirait beaucoup trop vite. Elle avait eu si peur – à cause de sa chute, mais aussi de la personne qu'elle venait de voir !

Kelsey prit Emily par les épaules et l'étudia à bout de bras. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, et un rictus crispait les coins de sa bouche. Ses mains tremblaient toujours.

— Tu vas bien ? Que s'est-il passé ?

Emily respirait très fort. Ses écorchures la brûlaient au moindre mouvement.

— Quelqu'un m'a poussée, révéla-t-elle.

Kelsey écarquilla les yeux.

— Un des garçons de tout à l'heure ?

Emily secoua la tête. Elle avait du mal à se ressaisir. Le gloussement résonnait toujours à ses oreilles. Elle sentait la présence de quelqu'un d'autre, quelqu'un qui se trouvait tout près d'elles et qui les observait.

Instinctivement, elle sortit son téléphone de sa poche. Comme elle s'en doutait, elle avait reçu un nouveau message. D'un doigt tremblant, elle pressa la touche « Lecture ».

On a tous besoin d'être poussés en avant parfois. Tes amies et toi le savez bien, pas vrai, Emily ?

« A »

LA VIE IMITE L'ART

Le jeudi après-midi, Spencer feuilletait le journal quand une publicité tape-à-l'œil attira son attention. « CE SOIR À 20 HEURES, ÉMISSION SPÉCIALE SUR CNN : VOS ENFANTS SONT-ILS EN SÉCURITÉ PENDANT LEURS VACANCES DE PRINTEMPS ? TROIS EXEMPLES DE SÉJOURS QUI ONT MAL TOURNÉ. »

Il y avait une photo de Tabitha dans le coin. Spencer retourna aussitôt le journal, puis, parce que ce n'était pas suffisant, elle le déchiqueta en tous petits morceaux et le jeta à la poubelle. Cela lui parut encore trop peu, et elle fixa les morceaux en se demandant si elle ne devrait pas les brûler.

Quelque chose remua à la périphérie de son champ de vision. Spencer se redressa brusquement et regarda par la fenêtre. Une silhouette se déplaçait derrière les arbres, une silhouette qui semblait avoir des cheveux blonds.

Meurtrière.

Spencer fit volte-face en se tenant la tête à deux mains. La cuisine était vide. Beatrice et Rufus somnolaient sur le plancher, les pattes agitées de petits spasmes. S'il y avait quelqu'un, ils se seraient réveillés et ils auraient aboyé, pas vrai ? Que diable arrivait-il à Spencer ?

L'iPhone que la jeune fille avait posé sur le plan de travail bipa. Spencer sursauta et s'en saisit. Elle avait reçu un texto d'Emily.

J'ai vraiment la trouille. « A » vient de me pousser du haut d'une colline sur la piste de Stockbridge.

Spencer jeta un coup d'œil en direction du salon, repensant à la silhouette blonde qu'elle venait d'apercevoir et à la voix qu'elle croyait avoir entendue. Amelia et ses copines de l'orchestre n'étaient pas là pour le moment, mais elles devaient passer plus tard dans la soirée.

Kelsey était avec toi, je parie ? répondit Spencer à Emily.

Elle attendit la réponse longtemps. Enfin, un nouveau texto apparut à l'écran de son iPhone.

Non.

Et tu ne la vois plus ? insista Spencer.

De nouveau, Emily répondit par la négative.

Tant mieux, la félicita Spencer.

— Je suppose que c'est l'œuvre d'Alison ?

Quarante minutes plus tard, Spencer et Beau se tenaient dans le jardin derrière la maison des Hastings. Ils avaient prévu de répéter encore une fois leurs scènes de *Macbeth*. Après ça, Spencer savait qu'elle serait plus que prête. Elle s'était déjà entendue avec le technicien chargé de filmer la pièce pour qu'il lui prête une attention toute particulière chaque fois qu'elle se trouverait sur scène le samedi soir. Elle avait même composé pour le comité des admissions de Princeton un brouillon de mail dans lequel elle leur parlait du spectacle ; il ne lui restait plus qu'à y attacher un fichier vidéo de sa brillante prestation avant de l'envoyer.

Beau regardait les arbres brûlés et noircis depuis que la véritable Ali avait incendié le bois un an plus tôt. Sur leur gauche se dressaient les vestiges de la grange qui avait été transformée en charmante maison pour les invités, à laquelle la véritable Ali avait également mis le feu.

— Ouais, répondit Spencer à voix basse. Je ne viens plus beaucoup par ici. C'est trop flippant.

— Je te comprends. C'est comme si cet endroit était hanté.

Beau se tenait sur le chemin d'ardoise qui conduisait autrefois à la grange. C'était ici que Spencer et *leur* Ali s'étaient disputées presque cinq ans auparavant, le dernier jour de leur année de 5^e. Toutes deux avaient le béguin pour Ian Thomas. Spencer avait brutalement poussé Ali, qui s'était relevée d'un bond et enfuie en courant vers les bois.

Pendant très longtemps, Spencer avait pensé qu'elle était allée retrouver Ian, avec qui elle sortait en secret, et que le jeune homme l'avait tuée. En fait, c'était sa sœur jumelle qui l'avait interceptée et assassinée.

— Bref. (Beau se tourna vers Spencer.) Prête à entrer dans la peau de ton personnage ?

Spencer haussa les épaules.

— Dans la mesure du possible.

Beau lui sourit.

— Tu t'es très bien débrouillée lundi, mais je voudrais qu'on essaie un nouvel exercice. Je t'ai raconté de quelle façon j'utilise mes pulsions vengeresses d'autrefois pour m'identifier à Macbeth. J'aimerais que tu en fasses autant. Tâche de vraiment devenir Lady Macbeth. Imagine-toi en train de te débarrasser de la personne qui s'interpose entre toi et tes ambitions. Même si ce n'est pas prémédité, c'est quand même ce que tu fais.

Spencer le fixa. Ça ressemblait beaucoup à ce qui s'était passé avec Tabitha... et Kelsey, aussi.

— Je pense que je pourrais essayer, murmura-t-elle.

— Vas-y, lui enjoignit Beau. Répète ce que dit Lady Macbeth quand elle est rongée par la culpabilité.

— « Va-t'en, tache damnée », récita Spencer.

— Bien, approuva Beau. La même chose, mais en fermant les yeux.

Spencer obtempéra.

— « Va-t'en, tache damnée. Va-t'en, tache damnée », répéta-t-elle comme une incantation. (Elle pensa à Lady Macbeth errant la nuit dans les couloirs du château, s'efforçant de nettoyer ses mains du sang invisible de sa culpabilité.) « Va-t'en, tache damnée ! »

Elle se laissa submerger par ses regrets. Rouvrant les yeux, elle fixa ses paumes en imaginant qu'elles étaient couvertes de sang – le sang de Tabitha après que celle-ci fut tombée du toit de l'hôtel.

Elle se força à revivre cette horrible nuit en Jamaïque. À revoir Tabitha se jeter sur Hanna, puis lutter avec Aria et basculer dans le vide. Elle se souvint de la façon dont ses amies et elle avaient vainement cherché le corps de la jeune fille sur la plage en contrebas. De leur terreur chaque matin qui avait suivi, car elles étaient certaines que la marée aurait rejeté le corps sur le sable pendant la nuit. Et puis de l'annonce faite par la presse quelques semaines plus tôt...

Mais tandis que Spencer répétait son texte encore et encore, un autre souvenir s'imposa à elle. Elle se revit dans le poste de police mal éclairé sur le campus de Penn, par une chaleur suffocante. Une demi-heure s'était écoulée depuis qu'elle avait appelé Hanna. Elle ignorait si celle-ci avait mis son plan à exécution, mais elle avait entendu pas mal d'agitation et de sonneries de téléphone quelque part dans le bâtiment. Finalement, le flic était revenu dans la salle d'interrogatoire.

— Vous êtes libre, avait-il annoncé d'une voix bourrue, en tenant la porte ouverte pour Spencer.

— C'est vrai ? avait bredouillé la jeune fille.

Le flic lui avait rendu son iPhone.

— Un conseil, mademoiselle Hastings : finissez votre programme d'été, rentrez dans votre banlieue et tenez-vous à carreaux. Prendre des amphétamines, c'est une mauvaise idée.

— Et Kelsey ? avait demandé Spencer en sortant dans le couloir.

Un sourire mauvais avait relevé les coins de la bouche du flic.

Au même moment, la porte d'une deuxième salle d'interrogatoire s'était ouverte. Deux autres flics en étaient sortis, encadrant Kelsey qui criait et se débattait.

— Mais de quoi vous parlez ? glapissait-elle. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu le sais très bien, avait grondé un des flics.

Un instant, le regard de Kelsey avait croisé celui de Spencer, et son expression s'était faite implorante. *Que se passe-t-il ?* semblait-elle demander. Mais dans ses yeux, il y avait autre chose, une émotion que Spencer avait occultée jusque-là : de la colère, comme si elle savait très bien ce que son amie avait fait.

— « Va-t'en, tache damnée », répéta Spencer une fois de plus en fixant ses mains, comme Lady Macbeth dans la pièce.

Soudain, ses paumes se remplirent de petites pilules blanches et rondes. *Des A-facile ?* Spencer poussa un hurlement et les jeta comme si elles la brûlaient. D'où sortaient-elles ? Elle chercha Beau du regard, mais le jeune homme avait disparu. Le jardin était désert.

— Beau ? appela Spencer d'une voix un peu trop aiguë.

Pas de réponse. Il faisait nuit à présent. Combien de temps s'était-il écoulé ?

Les arbres chuchotaient dans le vent. Un hibou hulula dans le lointain, et une légère odeur de fumée résiduelle chatouilla les narines de Spencer. Celle-ci baissa les yeux vers ses mains. Elles étaient de nouveau pleines de cachets.

— Allez-vous-en ! glapit Spencer en se labourant les paumes jusqu'au sang avec ses ongles. Allez-vous-en ! Il ne faut pas que je me fasse prendre !

Mais les pilules demeuraient obstinément là. Le souffle court, Spencer fit volte-face et se dirigea en titubant vers la petite mare située derrière la grange.

— Allez-vous-en, allez-vous-en, allez-vous-en ! hurla-t-elle en plongeant ses mains dans l'eau stagnante et glacée.

Mais ce fut à peine si elle sentit le froid. Elle remua frénétiquement les mains dans l'eau avant de les en retirer une minute plus tard. Les pilules étaient toujours

là.

— Non ! s'époumona Spencer en passant ses doigts mouillés dans ses cheveux. De l'eau fétide ruissela le long de son visage, s'introduisant dans ses oreilles et sa bouche.

Une brindille craqua. Spencer se leva d'un bond, le visage et les mains dégoulinants.

— Qui est là ? cria-t-elle, son cœur battant à tout rompre.

La police, peut-être ? Et s'ils étaient venus l'arrêter ? Quand ils verraient les A-facile dans ses mains, ils l'emmèneraient sûrement...

Quelqu'un ricana dans un buisson.

— Chuuut, souffla une autre voix.

Deux silhouettes émergèrent du couvert des arbres. Kelsey et Tabitha. Main dans la main, elles dévisagèrent Spencer.

— Salut, Spence, lança Kelsey sur un ton taquin en baissant les yeux vers les mains trempées de l'autre fille. Tu culpabilises, vilaine petite meurtrière ?

— Tu ne peux pas nous échapper, chuchota Tabitha. On sait ce que tu as fait.

Avec un sourire mystérieux, elle fit un pas vers Spencer. Celle-ci tourna les talons si vite qu'elle se prit le pied dans une épaisse racine. Un instant plus tard, son coccyx heurtait violemment la berge, tandis que sa tête et son épaule droite plongeaient dans l'eau glacée.

Le visage déjà engourdi, elle se retourna sur le dos. Kelsey et Tabitha se tenaient au-dessus d'elle, les bras tendus. Prêtes à la noyer. Prêtes à se venger.

— Je suis désolée, bredouilla Spencer en se débattant avec l'énergie du désespoir.

— Ça ne suffit pas, grogna Kelsey en lui appuyant sur la poitrine.

— Tu n'étais pas désolée quand tu l'as fait, glapit Tabitha en se tenant le cou.

— Mais je le suis maintenant ! (Spencer lutta pour se dégager, mais les deux filles l'empêchaient fermement de bouger.) Pitié, lâchez-moi !

— Spencer ?

Quelqu'un la tira de la mare et la mit debout. De l'eau glacée coula dans le dos de Spencer. Un vent froid souffla sur ses joues.

Quand elle rouvrit les yeux, Kelsey et Tabitha avaient disparu. Beau se tenait devant elle, ôtant son blouson pour le mettre sur les épaules de la jeune fille.

— Ça va aller, dit-il en se voulant apaisant. Ça va aller.

Spencer sentit qu'il l'entraînait hors des bois. Hébétée et sanglotante, elle se laissa faire.

Au bout d'un moment, elle promena un regard alentour. Elle était revenue dans le jardin derrière sa maison. Elle baissa les yeux vers ses mains : celles-ci étaient vides.

Mais si les deux apparitions vengeresses avaient disparu, la véritable Kelsey se tenait à quelques mètres d'elle sur la pelouse, en compagnie d'Amelia et de quelques-unes des autres musiciennes. Elle avait les yeux écarquillés et un rictus satisfait aux lèvres.

— C'est quoi, son problème ? lança Amelia d'un air dégoûté.

— Elle n'a aucun problème, répondit Beau en guidant Spencer vers la maison. On faisait un exercice de théâtre.

— Qu-qu'est-ce qui s'est passé ? chuchota Spencer, encore désorientée, tandis qu'ils montaient les marches de la terrasse.

Un large sourire éclaira le visage de Beau.

— Tu étais stupéfiante. Tu t'es complètement lâchée. La plupart des acteurs qui utilisent la Méthode doivent bosser des années pour arriver à établir une connexion émotionnelle aussi intense. Tu vas tout déchirer après-demain.

Tandis qu'il ouvrait la baie vitrée coulissante, Spencer tenta de sourire pour faire croire qu'elle avait fait exprès et qu'elle maîtrisait la situation. Mais intérieurement, elle se sentait aussi faible et ravagée que par le passage d'une tornade. Et quand elle tourna la tête, la véritable Kelsey la regardait toujours en grimaçant, comme si elle connaissait la raison de son étrange comportement.

Comme si elle savait tout.

« *MAIS DOUCEMENT ! QUELLE LUMIÈRE*
JAILLIT PAR CETTE FENÊTRE ? »

Hanna ouvrit les yeux. À l'autre bout de la pièce, un réveil affichait 02:14 en gros chiffres rouges lumineux. Une affiche pour un groupe appelé Beach House recouvrait tout un pan de mur, et les stores étaient baissés. Ce n'était aucune de ses deux chambres. Où diable se trouvait-elle ?

Les ressorts du matelas couinèrent quand elle se mit en position assise. Une lumière pâle, en provenance du couloir, se reflétait sur un miroir de l'autre côté de la pièce. Un rideau de perles était accroché à l'entrée de la penderie. Un mobile désodorisant en forme de trèfle à quatre feuilles se balançait à l'interrupteur de la lampe. Sur le bureau, Hanna aperçut la photo d'une fille rousse dans un cadre en argent Tiffany, et quatre livres de cours.

Elle prit une grande inspiration. C'était la chambre de dortoir de Kelsey à l'université de Pennsylvanie – Hanna se rappelait certains détails aperçus lors de son intrusion de l'été précédent. Mais pourquoi se retrouvait-elle là... et comment y était-elle arrivée ?

Une main lui toucha l'épaule. Hanna fit volte-face et faillit hurler. Devant elle se tenait une fille blonde dont elle connaissait bien le visage en forme de cœur et le sourire obsédant. C'était la véritable Ali. Elle portait un chemisier bleu et un blazer blanc, comme à la conférence de presse de l'année précédente, quand les DiLaurentis avaient annoncé son retour à Rosewood.

— Tu cherches à planquer quelque chose ? lança-t-elle avec malice en faisant saillir une de ses hanches.

— Bien sûr que non. (Hanna dissimula très vite le flacon de pilules derrière son dos.) Et qu'est-ce que tu fais là ? Tu es censée être...

— Morte ? (Ali se couvrit la bouche et gloussa.) Tu ne t'y es quand même pas laissé prendre ?

Puis elle se précipita vers Hanna, les bras tendus.

Hanna se réveilla en sursaut, haletante. Elle frotta les draps frais de ses mains en attendant que les battements de son cœur ralentissent. Elle se trouvait de nouveau dans le grenier chez son père. Le radiateur ronronnait doucement dans un coin de la pièce. La porte était fermée, et la télé diffusait *Very Bad Trip*, mais le son était coupé.

La présence d'Ali lui avait semblé si réelle ! Hanna avait presque pu sentir l'odeur de son savon à la vanille.

Bzzzz.

Hanna jeta un coup d'œil à son iPhone. Elle avait reçu un texto de Liam.

Coucou. Va sur ton balcon.

Prudemment, la jeune fille descendit de son lit et s'approcha de la porte-fenêtre sur la pointe des pieds. Dot sortit de son panier et la suivit.

La poignée tourna en grinçant, et les battants craquèrent lorsque Hanna les ouvrit. Une bouffée d'air glacé s'engouffra dans la pièce, apportant avec elle l'odeur de mort de l'hiver.

— Bouh !

Hanna hurla. Dot poussa un jappement aigu.

— Holà, dit Liam en prenant la jeune fille par les épaules. Tout va bien ! Ce n'est que moi !

— Tu m'as fait peur ! protesta Hanna tandis que Dot aboyait furieusement.

— Chuuut. (Liam se pencha pour caresser le petit chien.) C'est censé être un rendez-vous secret, pas une teuf pour tout le quartier.

Hanna détailla Liam. Il portait un anorak J. Crew, une grosse écharpe noire, un jean foncé et des chaussures de randonnée. Puis elle baissa les yeux vers le jardin, deux étages plus bas.

— Comment tu as su où j'habitais ? Et comment tu es monté jusqu'ici ?

— J'ai cherché sur Google, répondit Liam. Et j'ai grimpé, ajouta-t-il en désignant une treille sur le côté de la maison.

— Tu ne peux pas rester, chuchota Hanna. Mon père est à l'étage du dessous ! Et je crois que ma demi-sœur soupçonne quelque chose.

Liam coinça une mèche de cheveux derrière l'oreille d'Hanna.

— Je pensais que je pourrais dormir ici.

— Tu es malade ou quoi ?

Hanna jeta un coup d'œil à la porte fermée de sa chambre. Elle s'attendait presque à ce que Kate passe la tête dans la pièce – ou, pire, à ce que son père et

Isabel apparaissent sur le seuil. Que ferait-elle de Liam si cela arrivait ? Devrait-elle le pousser par la fenêtre ? Le planquer sous son lit ?

Le jeune homme lui prit les mains.

— Ose me dire que je ne t'ai pas manqué.

Hanna baissa les yeux vers ses pieds blancs qui dépassaient de son bas de pyjama, puis vers Cornelius Maximilien qui gisait sur le lit. Si elle autorisait Liam à rester, elle risquait de tout perdre. Mais quand elle regardait ses yeux si doux et si tendres, son sourire si coquin et l'adorable fossette dans sa joue droite, elle fondait. Elle ne pouvait pas lui dire non.

Sans un mot, elle l'attira à l'intérieur de la chambre.

Les deux jeunes gens se laissèrent tomber sur le lit et commencèrent aussitôt à s'embrasser. Les mains de Liam caressaient tout le corps d'Hanna, et ses lèvres la dévoraient littéralement. Hanna sentit qu'il lui faisait un suçon dans le cou. Elle aurait une marque le lendemain, mais elle s'en moquait.

Puis Liam s'écarta d'elle et la dévisagea gravement.

— Je suis tellement bien avec toi ! J'ai l'impression que je peux tout te dire et que tu ne me jugeras pas. Je n'avais jamais ressenti ça auparavant.

— C'est pareil pour moi, s'extasia Hanna. Je trouve ça incroyable.

— Magique, renchérit Liam. Je n'ai jamais cru aux âmes sœurs, mais je suis en train de changer d'avis.

Hanna posa la tête dans sa main.

— Raconte-moi quelque chose que tu n'as jamais raconté à personne.

— Ça ne te suffit pas que je t'aie avoué ma peur des araignées ? (Liam roula sur le dos. Quelques instants s'écoulèrent avant qu'il dise :) J'avais un ami imaginaire quand j'étais petit. Un vampire.

Hanna fronça le nez.

— Sérieux !

— Hun-hun. Il s'appelait Frank, et il ressemblait à Dracula. Il dormait dans ma penderie, la tête en bas comme une chauve-souris. Je forçais ma mère à mettre un couvert de plus pour lui tous les soirs.

Hanna laissa échapper un petit gloussement.

— Pourquoi un vampire ?

Liam haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je trouvais ça cool. J'aurais voulu que Frank soit mon père, parce que je ne m'entendais pas vraiment avec le mien. (Il jeta un regard gêné à Hanna.) D'ailleurs, ça n'a pas beaucoup changé.

Hanna s'agita sur le lit. Elle ne voulait pas parler du père de Liam.

— Moi aussi, j’avais des tas d’amis imaginaires, confessa-t-elle. J’en avais même inventé certains avec mon père. Par exemple, la chouette Hortense qui veillait sur moi pendant mon sommeil – parce que j’avais peur d’être seule dans le noir. En CM1, à l’époque où je n’avais pas d’amis, mon père dessinait Hortense sur le sac qui contenait mon déjeuner. C’était vraiment mignon.

Fermant les yeux, elle revit les gribouillis maladroits de son père sur le papier brun. Elle en avait gardé tout un paquet dans son casier de l’Externat, et elle les sortait chaque fois qu’elle se sentait particulièrement seule. Puis, pendant son année de CM2, ses parents avaient commencé à se disputer, et son père avait arrêté de lui faire des dessins.

— C’est génial que ton père t’ait soutenue, dit Liam tout bas.

Hanna renifla.

— Mais ça n’a pas duré.

— Que s’est-il passé ?

Dot, qui s’était rendormi dans son panier, ronflait doucement. Un rai de lumière jaune filtrait sous la porte de la chambre. Hanna imagina son père allongé dans son lit king size à l’étage du dessous, avec Isabel à côté de lui. Elle se représenta Kate endormie dans la chambre voisine, un masque sur les yeux.

M. Marin avait dit qu’il n’y avait pas de chambres d’amis au premier, mais en longeant le couloir, Hanna avait aperçu une pièce qui contenait les affaires de couture d’Isabel. Il aurait pu la faire dormir là. Ne se souvenait-il pas qu’elle avait peur du noir et qu’elle faisait souvent des cauchemars ? Hanna serait morte de honte s’il en avait fait la remarque, mais elle aurait apprécié qu’il le lui propose.

C’était gentil d’avoir ressorti Cornelius, mais était-ce vraiment suffisant ? Hanna avait toujours l’impression que son père la tenait à distance, qu’il ne l’intégrait pas réellement à sa nouvelle famille.

Submergée par la tristesse, elle dévisagea Liam.

— Quand j’étais petite, on était super proches, mon père et moi. Puis les choses ont changé.

Elle lui raconta comment elle était devenue amie avec Ali pendant le divorce de ses parents. Mais même sa popularité toute neuve n’avait pas pu compenser le départ de son père. Elle se remémora la scène mortifiante survenue à Annapolis la première fois qu’elle avait rencontré Kate.

— Quand Kate était là, je ne me sentais jamais à la hauteur, soupira-t-elle. J’ai toujours pensé que mon père l’aimait plus que moi.

Liam acquiesça et lui posa des questions en lui tenant la main. Les yeux de la jeune fille la picotaient comme si elle allait se mettre à pleurer.

— Mais ça va beaucoup mieux maintenant, conclut-elle. Je ne devrais pas me plaindre. Quand même, je regrette l'époque où on était si proches. Le problème, c'est que je n'étais pas du tout heureuse par ailleurs. Populaire, oui. Mais je restais grosse et laide, et ma soi-disant meilleure amie n'arrêtait pas de se moquer de moi. Du coup... je me demande si je ne regrette pas une époque imaginaire.

— Moi, c'est l'époque où mes parents s'entendaient, avoua Liam.

— Je suis vraiment désolée pour ce qui s'est passé, chuchota Hanna. Ça a dû être très dur.

L'expression de Liam se fit lointaine. Dans un gros soupir, le jeune homme prit les deux mains d'Hanna.

— Tu es la seule bonne chose dans ma vie en ce moment. Promets-moi de ne rien laisser s'interposer entre nous. Et promets-moi de tout me dire. Je ne veux pas qu'on ait le moindre secret l'un pour l'autre.

— Naturellement.

Mais quelque chose turlupinait Hanna. Elle n'avait pas tout dit à Liam, pas encore. Il n'était pas au courant pour le nouveau « A », ni pour Kelsey, et encore moins pour Tabitha.

La chambre de dortoir qu'elle avait vue dans son rêve s'imposa à son esprit – une vision claire et nette. Le soir où Spencer lui avait demandé d'aller à Penn, Hanna se souvenait à peine d'avoir fait le trajet en voiture depuis Rosewood. Elle s'était garée à l'endroit indiqué par son amie et avait trouvé sans problème la porte entrouverte. Personne ne l'avait arrêtée quand elle avait tapé le code d'accès à la chambre de Kelsey. Personne n'avait rien dit quand elle s'était faufilée à l'intérieur.

Hanna avait sorti le flacon de sa poche et l'avait d'abord fourré sous l'oreiller de Kelsey, avant de se raviser et de le mettre dans un tiroir vide. Trente secondes plus tard, elle était dehors. Deux minutes plus tard, elle appelait la police afin de répéter mot pour mot le message dicté par Spencer.

La culpabilité ne l'avait rattrapée que lorsque, sur le chemin du retour, elle avait aperçu un flic en train de soumettre deux filles à un Alcotest. L'une d'elles ressemblait un peu à Kelsey avec ses cheveux roux et sa silhouette menue. Soudain, Hanna avait imaginé ce que la véritable Kelsey devait être en train d'endurer par sa faute. Ne traînait-elle pas déjà un fardeau de remords assez lourd à cause de la Jamaïque ? Devait-elle se garer sur le bas-côté, rappeler la police et leur dire qu'elle avait fait une bêtise ?

Hanna prit une grande inspiration. Si elle avait rappelé la police, Kelsey aurait-elle décidé de les tourmenter sous le pseudonyme de « A » ? Ses amies et elle méritaient peut-être ce qui leur arrivait.

— Ça va ?

Hanna cligna des yeux en s'arrachant à ses ruminations. Liam avait cessé de lui masser les épaules, et il la dévisageait attentivement. Le secret d'Hanna planait entre eux comme s'il y avait une troisième personne dans le lit. Peut-être pouvait-elle tout raconter à Liam. Peut-être l'aiderait-il à trouver un moyen de s'en sortir.

Puis une voiture passa dans la rue en faisant rugir son moteur. Quelque chose chatouilla le nez d'Hanna, qui éternua. Et cela suffit à dissiper la tentation. Non, elle ne pouvait rien dire à Liam. Rien du tout.

— Oui, très bien, murmura-t-elle. Je suis si heureuse d'être avec toi !

Le jeune homme l'enveloppa dans une étreinte d'ours.

— Moi aussi.

Il avait l'air ravi et serein. Bientôt, il s'endormit dans les bras d'Hanna. Mais celle-ci continua à fixer le plafond, les yeux grands ouverts. Malgré tous ses efforts, elle avait le pressentiment que ses secrets ne le resteraient plus très longtemps.

Pas si « A » s'en mêlait.

*LA MÈRE D'ARIA NE LUI AVAIT-ELLE
PAS INTERDIT DE FAIRE MONTER
DES GARÇONS DANS SA CHAMBRE ?*

Le vendredi après-midi, Ezra passa la tête dans la chambre d'Aria en souriant.

— C'est tout à fait comme je l'imaginais.

— Vraiment ? roucoula Aria, ravie qu'il se soit donné la peine d'imaginer l'endroit où elle dormait chez sa mère.

Un bus scolaire s'arrêta dans la rue pour laisser descendre ses passagers. Ella était à la galerie et Mike à son entraînement de lacrosse, ce qui signifiait qu'Aria et Ezra avaient toute la maison pour eux pendant une heure. Ensuite, Aria devrait se rendre à son rendez-vous avec Klaudia pour leur fameux projet d'histoire de l'art.

Aria regarda autour d'elle, tentant de voir sa chambre avec les yeux d'Ezra. Les vieilles étagères que Byron avait dégotées au marché aux puces croulaient sous les livres et les magazines. Le dessus de la vieille coiffeuse qu'Ella avait commencé à restaurer avant de se lasser à mi-chemin était couvert de bijoux, de maquillage et de flacons de parfum en désordre. La collection de peluches avait hâtivement migré depuis le lit jusque sur la commode après qu'Aria avait proposé à Ezra de passer la voir chez elle. Inutile que son petit ami sache qu'elle dormait avec un cochon en peluche, un chat et une chèvre tricotés, et une drôle de bestiole avec des bras comme des spaghettis trop cuits que Noel avait gagné pour elle dans une fête foraine l'été précédent. Aria se demandait d'ailleurs pourquoi elle l'avait conservée. Noel était sexy quand il lançait des fléchettes sur des ballons, mais elle était sûre qu'Ezra pourrait l'être plus encore dans la même situation.

Ezra fit courir ses doigts sur l'abat-jour plissé qu'Aria avait déniché dans une boutique de seconde main, sourit à la vue de l'autoportrait au stylo et à l'encre

qu'elle avait réalisé en classe de seconde et observa par la fenêtre les oies du Canada qui s'ébattaient dans la mare voisine.

— C'est plutôt sympa comme endroit. Tu es sûre de vouloir t'en aller ?

— Tu veux dire, pour m'installer à New York ? (Aria se laissa tomber sur son lit.) Il faudra bien que je parte un jour.

— Mais... maintenant ? Tu veux vraiment finir le lycée par correspondance ? Tu en as parlé à tes parents ?

Aria se hérissa. Elle détestait qu'Ezra la traite comme une enfant.

— Ils comprendront. Eux aussi, ils ont vécu à New York quand ils étaient jeunes. (En proie à une soudaine panique, elle pencha la tête sur le côté.) Pourquoi, tu ne veux plus que je vienne ?

Leur rencontre avec Klaudia lui revint en mémoire. Même si elle s'était promis de ne plus rien dire à propos du fait qu'Ezra avait donné son manuscrit à lire à la jeune fille, Aria ne pouvait s'empêcher d'éprouver un pincement de jalousie.

— Bien sûr que si ! (Ezra la serra contre lui.) C'est juste que... tu ne cherches pas à fuir Rosewood pour une autre raison, par hasard ? J'ai vu Noel Kahn au drive-in du McDo, hier soir...

Aria eut un petit rire gêné.

— Non, ça n'a rien à voir avec Noel.

Que pouvait-elle dire d'autre ? *Eh bien... un dénommé « A » est au courant que j'ai commis un crime – et il veut me tuer ?* La veille au soir, Emily l'avait appelée pour lui dire qu'on l'avait poussée du haut d'une colline en pente raide sur la piste de Stockbridge. Depuis, Aria flippait. Elle devait quitter Rosewood, partir loin de ce psychopathe de « A ». Une ville aussi grande et aussi grouillante d'activité que New York semblait l'endroit parfait pour se cacher.

Elle prit les mains d'Ezra dans les siennes.

— Je veux m'installer à New York à cause de toi, et de personne d'autre. J'ai regardé les appartements à louer dans Brooklyn ; je suis sûre qu'on pourrait s'en trouver un génial. Et on pourrait peut-être adopter un chien. Ou un chat, si tu préfères. On le promènerait en laisse.

— J'adorerais, murmura Ezra en écartant une mèche de cheveux qui tombait devant les yeux d'Aria. Si tu es sérieuse, je peux commencer à prendre mes dispositions pour qu'on parte la semaine prochaine.

Aria se pencha en avant pour l'embrasser. Ezra lui rendit son baiser. Mais quand Aria ouvrit les yeux un moment, elle vit que le jeune homme regardait quelque chose de l'autre côté de la pièce.

— C'est une première édition ? (S'écartant d'Aria, il désigna un livre sur une des étagères. Le titre se détachait en lettres dorées sur la tranche : *Le soleil se lève aussi*.) Il a l'air vraiment vieux.

— Non, mon père l'a piqué à la bibliothèque d'Hollis.

Aria se leva, alla chercher le livre et l'apporta à Ezra. Quand le jeune homme l'ouvrit à la page de titre, une odeur de vieux papier s'en échappa.

— Mais c'est un de mes préférés.

Ezra enfonça son index dans le genou d'Aria.

— Je croyais que ton livre préféré, c'était le mien...

Il avait parlé sur le ton de la plaisanterie, mais il avait l'air tout à fait sérieux. Osait-il vraiment se comparer à Hemingway ?

— *Le soleil se lève aussi* est un chef-d'œuvre de la littérature, se défendit maladroitement Aria. Cela dit, ton roman est bon aussi. Très bon, même.

Ezra serra les poings sur ses cuisses.

— Peut-être pas.

Aria réprima un grognement. Avait-il toujours été aussi peu sûr de lui, ou tous les écrivains étaient-ils taraudés par le doute ?

— Ton livre est génial, dit-elle en lui embrassant le bout du nez. Maintenant, viens t'allonger près de moi.

À contrecœur, Ezra se laissa tomber sur l'oreiller. Aria lui caressa les cheveux. Quelques instants plus tard, la porte d'entrée claqua.

— Aria ? appela Ella depuis le rez-de-chaussée.

La jeune fille se redressa brusquement, le cœur dans la gorge.

— Merde.

— Quoi ?

Ezra s'assit lui aussi.

— C'est ma mère. Elle ne devait pas rentrer avant ce soir. (Aria se leva d'un bond et enfila ses chaussures à la hâte, puis tendit les siennes à Ezra.) Il faut qu'on file.

Les coins de la bouche d'Ezra s'affaissèrent.

— Tu ne veux pas en profiter pour faire les présentations ?

Les talons d'Ella claquaient dans le vestibule. L'esprit d'Aria partit dans une dizaine de directions différentes.

— Je... je n'ai pas eu le temps de la préparer, balbutia-t-elle. (Comme Ezra la regardait sans comprendre, elle expliqua :) Tu étais mon prof l'an dernier. Ma mère t'a vu à une réunion de parents d'élèves. Tu ne crois pas que ce serait un peu embarrassant ?

Ezra haussa une épaule.

— Pas vraiment, non.

Surprise, Aria le dévisagea. Mais elle n'avait pas le temps de discuter.

— Viens, dit-elle en lui prenant la main et en l'entraînant dans l'escalier au moment où Ella s'enfermait dans les toilettes.

Au passage, elle saisit le manteau d'Ezra dans la penderie de l'entrée, le lui lança et poussa le jeune homme dehors.

L'air embaumait l'asphalte tiède et la fumée de cheminée. Aria s'engagea dans l'allée qui menait jusqu'à la Coccinelle d'Ezra, garée le long du trottoir.

— On reparle de New York très vite, d'accord ? J'ai des tas d'appartements géniaux à te montrer.

— Aria, attends.

Elle se retourna. Ezra s'était arrêté sur le perron, les mains dans les poches.

— Ça te gêne qu'on te voie avec moi ?

— Bien sûr que non, se récria la jeune fille en rebroussant chemin vers lui. Mais je ne suis pas encore prête à tout expliquer à ma mère. Je préférerais le faire en tête à tête, et après avoir eu le temps de réfléchir.

Ezra la fixa quelques instants, l'air sombre.

— D'accord. On se voit demain ?

— Oui. Non, attends. (Aria ferma les yeux.) J'ai un truc au lycée demain.

Ce serait la seule représentation de *Macbeth* par le club de théâtre. Aria et sa mère devaient aller voir Mike sur scène, puis l'accompagner à la soirée des acteurs. Il était hors de question que la jeune fille emmène Ezra à l'Externat.

— Dimanche, plutôt ? suggéra-t-elle.

— Va pour dimanche.

Ezra l'embrassa sur la joue, puis se dirigea vers sa voiture et s'en fut.

Aria le suivit des yeux en s'enveloppant de ses bras. Une ombre remua sur sa gauche. La jeune fille se retourna. Quelque chose s'agitait dans les fourrés entre son jardin et celui des voisins. Aria aperçut un éclair de cheveux blonds et entendit des pas sur les feuilles mortes humides.

— Coucou ? appela-t-elle.

Mais le feuillage redevint immobile. La silhouette avait disparu. Aria ferma les yeux. Plus vite elle ficherait le camp avec Ezra, mieux ça vaudrait.

Une heure plus tard, Aria entra chez Bixby, un café situé sur le campus de la fac d'Hollis. Klaudia était assise à une des tables du fond, vêtue d'un pull noir moulant, d'une jupe en jean microscopique et de bottines noires à talons. Ses

cheveux d'un blond presque blanc brillaient ; aucun bouton ne gâchait la perfection de son teint de porcelaine, et tous les garçons présents la mataient en douce.

— Tu en mets du temps, fit-elle remarquer d'un air hautain quand elle aperçut Aria. J'attends presque un quart d'heure !

— Désolée.

Aria posa brutalement son manuel d'histoire de l'art sur la table, puis se dirigea vers le comptoir pour commander un café tandis que Klaudia couinait d'indignation derrière elle. La file était longue, et tout le monde voulait des trucs compliqués avec plein de suppléments. Le temps qu'Aria rejoigne Klaudia, celle-ci avait rougi de colère.

— Je autre chose à faire, tu sais ! Rendez-vous avec Noel !

J'ai pigé, voulut répondre Aria. *Tu m'as piqué Noel. Tu as gagné ; je m'incline.* Au lieu de ça, elle se pencha vers l'autre fille.

— Tu veux bien parler normalement quand on est seules toutes les deux ? Je sais que tu en es capable.

Un sourire rusé apparut sur les lèvres de Klaudia.

— Comme tu voudras, dit-elle sans la moindre trace d'accent. (Elle tapota son propre manuel d'histoire de l'art avec un stylo rose vif.) Puisqu'on fait dans la sincérité, je me demandais si tu ne pourrais pas te charger de ma partie du projet. Ma cheville me fait encore très mal.

Aria fixa le pied de Klaudia, posé sur une chaise vide. La jeune fille n'avait même plus de plâtre.

— Tu ne pourras pas utiliser ta cheville comme excuse éternellement. Je fais ma partie, un point c'est tout. On peut bosser ensemble, mais je n'ai aucune envie de te rendre service.

Klaudia redressa le dos en plissant les yeux.

— Dans ce cas, je vais peut-être raconter ce que tu m'as fait à Noel.

Aria ferma les yeux. Soudain, elle en avait ras le bol qu'on cherche à la manipuler.

— Tu sais quoi ? Vas-y, raconte-lui. De toute façon on n'est plus ensemble.

Aussitôt après avoir dit ça, elle se sentit libre et légère. Bientôt, elle quitterait Rosewood pour ne plus y revenir. Ce que Noel pouvait bien penser d'elle n'aurait plus aucune importance.

Klaudia s'adossa à sa chaise, la bouche arrondie par la surprise.

— Je le dirai aussi à ton nouveau petit copain, monsieur le romancier. C'est vraiment sympa de sa part de m'avoir donné son manuscrit à lire, mais je trouve

ça très triste que le héros meure à la fin.

À la mention du roman d'Ezra, Aria frémit. Elle n'avait aucune envie de comparer ses impressions avec celles de Klaudia.

— Si tu racontes quoi que ce soit, je répète ce que tu m'as dit sur le télésiège, et je révèle que ton petit numéro de bimbo blonde est un pur mensonge. Tu m'as annoncé que tu voulais coucher avec Noel, tu te souviens ? Tu m'as même menacée.

Klaudia plissa le front. Pleine de rage, elle remit son manuel dans son sac et se leva.

— Je te suggère fortement de faire ma partie de ce projet. Je détesterais devoir tout gâcher entre toi et ton nouveau petit copain. Réfléchis bien.

— C'est tout réfléchi, répliqua Aria avec fermeté. Je ne ferai pas tes devoirs à ta place.

Klaudia hissa la bandoulière de son sac sur son épaule et s'éloigna à grands pas furieux, manquant renverser un étudiant qui portait un café et un muffin sur une assiette.

— À plus ! lança Aria dans son dos sur un ton triomphant.

Un chanteur folk installé devant la vitrine du café se lança dans une reprise de Ray LaMontagne au moment où Klaudia sortait en claquant la porte. Très satisfaite d'elle-même, Aria ouvrit son manuel de cours. De toute façon, elle préférerait travailler seule. Elle consulta l'index pour trouver le passage consacré au Caravage et commença à lire.

En 1606, le Caravage blesse mortellement un jeune homme au cours d'un duel. Mais bien que sa tête soit mise à prix, il parvient à s'en tirer et à fuir Rome.

Ah. La suite décrivait le Caravage comme un homme « violent et dangereux »... Aria tourna la page. « Un assassin en puissance. » Dans le coin en haut à droite, quelqu'un avait collé un Post-it jaune sur lequel était gribouillée une flèche pointant vers le mot « assassin ». Dessous, il y avait un message :

On dirait que le Caravage et toi avez quelque chose en commun, Aria ! Ne crois pas que mon courroux t'épargnera, meurtrière. Tu es la plus coupable de toutes.

« A »

BONNE CHANCE, LADY MACBETH

Le samedi soir, l'auditorium était bourré d'élèves de l'Externat de Rosewood, de parents et d'amis venus assister à l'unique représentation de *Macbeth*. L'atmosphère était électrique, crépitante d'excitation.

Quelques minutes plus tard, les lumières s'éteignirent. La foule fit le silence ; Naomi Ziegler, Riley Wolfe et Kate Randall prirent place sur scène, et le rideau s'ouvrit. Des fumigènes se déclenchèrent tandis que les sorcières ricanantes égrenaient leur prophétie. Vu du côté du public, tout s'enchaînait sans accroc, mais en coulisses, le chaos régnait.

— Pierre, je ne suis toujours pas maquillée, siffla Kirsten Cullen en se précipitant vers le metteur en scène dans sa tenue de soubrette.

— Pierre, vous savez où sont les plastrons ? interrogea Ryan Schiffer à voix basse.

Il portait toujours son uniforme de l'Externat.

Quelques secondes plus tard, Scott Chin apparut à son tour.

— Pierre, cette épée est vraiment naze, se plaignit-il en brandissant l'accessoire grossier, couvert de papier d'aluminium.

Le metteur en scène foudroya tous ses interprètes du regard en virant au cramoisi. Ses cheveux étaient tout ébouriffés ; sa chemise sortait de son pantalon et, pour une raison qui échappait complètement à Spencer, il tenait à la main un unique escarpin à talon haut. Peut-être s'agissait-il d'une autre superstition liée à *Macbeth* ?

— Vous n'auriez pas pu vous en inquiéter plus de cinq minutes avant votre entrée en scène ? grogna-t-il.

Assise sur une caisse, Spencer lissa la jupe de sa robe en velours. Les coulisses le soir d'une première, c'était ce qu'elle préférait dans le théâtre. Mais ce soir-là, en écoutant caqueter les trois sorcières, elle se sentait horriblement nerveuse à l'idée d'entrer en scène dans quelques minutes.

Elles sont venues à ma rencontre au jour du succès, se répétait-elle mentalement. C'était la première phrase de son texte, mais qu'est-ce qui venait juste après ?

Se levant de la caisse, elle jeta un coup d'œil par le rideau des coulisses. Les jeunes frères et sœurs que leurs parents avaient traînés là se tortillaient sur leur siège : ils s'ennuyaient déjà. Des adolescents mâchaient du pop-corn acheté au Steam, le café de l'Externat transformé en stand de rafraîchissements pour la soirée. Spencer distinguait le technicien vidéo qui regardait dans l'objectif de sa caméra montée sur trépied. Si tout se passait bien ce soir, sa performance pousserait le comité des admissions de Princeton à trancher en faveur de Spencer J. plutôt que de Spencer F.

Mais... et dans le cas contraire ?

Une tête blonde dans le public attira l'attention de la jeune fille. Mme Hastings était assise au quatrième rang : ses boucles d'oreilles en diamants scintillaient dans le noir. À sa gauche, Melissa et Darren Wilden n'avaient d'yeux que pour les sorcières. De l'autre côté de Wilden, Amelia feuilletait le programme comme si elle s'ennuyait profondément. À droite de Mme Hastings, M. Pennythistle portait un costume gris et une cravate, ce qui fit chaud au cœur de Spencer. C'était gentil de sa part de s'être habillé comme pour une soirée à l'opéra.

Deux rangées vers le fond, Spencer aperçut une autre personne qu'elle connaissait : une rouquine qui mâchouillait frénétiquement son chewing-gum. Elle se plaqua une main sur la bouche.

C'était Kelsey.

Les jambes de Spencer mollirent. Puis son regard se posa sur la fille assise à côté de Kelsey, et elle faillit partir à la renverse. Emily avait son habituelle expression sincère et bienveillante. Elle était venue avec Kelsey.

Lentement, cette dernière tourna son regard vers les coulisses. Elle plissa les yeux et, levant une main, fit coucou à Spencer avec trois doigts. Son large sourire avait quelque chose d'inquiétant.

Spencer lâcha le rideau et tituba en arrière, trébuchant sur une pile de jupons abandonnés.

— Salut.

Dans un glapissement, elle se retourna. Beau s'avança vers elle en se couvrant le visage. Il portait une armure qui moulait son torse à la perfection.

— Ça va ? Pas trop nerveuse ?

— Bien sûr que non.

Mais le cœur de Spencer battait à tout rompre, aussi vite que l'aiguille d'une machine à coudre piquant le tissu. La jeune fille mourait d'envie de regarder de nouveau de l'autre côté du rideau. Pourquoi Kelsey était-elle venue ? Espérait-elle que Spencer réitérerait sa performance de l'avant-veille dans les bois, et qu'elle révélerait tous ses secrets sur scène ?

— Spencer ! (Pierre s'approcha d'elle et la détailla de la tête aux pieds.) Viens ici te mettre en place pour ta première apparition.

Un instant, les jambes de Spencer refusèrent d'avancer. La jeune fille n'avait qu'une envie : s'enfuir par la porte de derrière et courir jusque chez elle. Elle ne pouvait pas monter sur scène, pas alors que Kelsey se trouvait dans la salle.

Puis tout s'accéléra. Pierre l'entraîna vers les coulisses et la poussa sur scène. La lumière des projecteurs s'abattit sur Spencer telle une chape de plomb. Les spectateurs levèrent les yeux vers la jeune fille. Leurs sourires semblaient tous grimaçants et cruels.

Spencer repéra immédiatement Kelsey. Celle-ci la fixait, un rictus mauvais aux lèvres. *Tu culpabilises, vilaine petite meurtrière ?* avait-elle ricané dans la vision de Spencer. *On sait ce que tu as fait*, avait renchéri Tabitha.

Le public attendait en silence. Quelqu'un toussa dans la salle. Spencer savait qu'elle était censée dire sa première réplique, mais elle ne s'en souvenait plus. En coulisses, Pierre paraissait au bord de l'hystérie. Puis une petite voix lança de derrière le rideau :

— « Elles sont venues à ma rencontre au jour du succès. »

C'était Edith, l'assistante de Pierre, qui soufflait son texte à Spencer. Jusqu'ici, la jeune fille n'avait jamais eu besoin qu'on le lui rappelle au cours une représentation.

Sa bouche s'ouvrit mollement, comme celle d'un poisson sorti de l'eau. Un couinement étranglé s'échappa de sa gorge, amplifié par les nombreux micros disposés autour de la scène. Quelqu'un dans le public ricana.

Edith répéta la première réplique de Spencer. Enfin, celle-ci retrouva l'usage de la parole. Elle vint à bout de son premier monologue, mais chaque mot lui coûtait un effort démentiel. Elle avait l'impression de nager dans de la boue, de crier depuis le fond d'un puits vertigineux.

Felicity McDowell, qui jouait la servante de Lady Macbeth, entra en scène. Spencer bafouilla sa réplique suivante, et encore celle d'après. Elle fixait désespérément l'objectif de la caméra qui enregistrait tout.

Sa nervosité était contagieuse. Felicity oublia à son tour une de ses répliques, puis trébucha sur un élément du décor. Le temps que Beau les rejoigne d'un pas

assuré et annonce que le roi arriverait le soir même, Spencer était sur le point de fondre en larmes. La scène terminée, elle sortit avec l'impression d'avoir fini un triathlon.

Pierre lui barra le chemin, les mains sur les hanches.

— C'était quoi, ça ?

Spencer garda la tête baissée.

— Je vais me ressaisir, je vous le jure.

— Tu me le jures ? C'est inacceptable !

Pierre claquait des doigts, et Phi Templeton accourut comme un chiot empressé. Elle portait une robe identique à celle de Spencer. Dans la main, elle tenait le script de la pièce, dans lequel elle avait surligné les répliques de Lady Macbeth.

— Pourquoi elle est habillée comme moi ? s'écria Spencer.

— Parce que je lui ai dit de se tenir prête à te remplacer, cracha Pierre. Je craignais trop que tu ne me fasses un coup de ce genre. Dieu merci, j'ai eu le nez creux !

Spencer en resta bouche bée.

— Vous ne pouvez pas changer d'actrice au beau milieu de la pièce !

Pierre la toisa.

— Ah oui ? C'est ce qu'on va voir. Je te laisse une dernière chance. Mais au prochain cafouillage, tu cèdes la place à Phi.

La tête de Spencer se mit à tourner. Elle se laissa tomber sur une table basse tandis que Pierre sortait en trombe. Ne ferait-elle pas mieux de capituler tout de suite et de donner le feu vert à Phi ? De toute façon, elle ne pouvait pas envoyer à Princeton la scène qu'elle venait juste de jouer. Elle entendrait rire le comité des admissions depuis le New Jersey.

— Hé.

Levant les yeux, Spencer vit Beau planté devant elle, les mâchoires serrées.

— N'écoute pas ce connard, d'accord ? chuchota-t-il avec un éclat dur dans ses yeux verts. D'accord, tu as flippé. Ça arrive à tout le monde de temps en temps. Tu peux encore redresser la barre. Remets-toi dans le même état d'esprit qu'avant-hier. Retrouve ce feu qui t'animait.

— Je ne peux pas. (Les yeux de Spencer s'emplirent de larmes.) Ça m'a rendue à moitié dingue !

— Bien sûr que non. (Beau lui prit les mains et les serra très fort.) Ça t'a rendue géniale. Quelle que soit l'expérience négative où tu as puisé ça, utilise-la de nouveau. Surmonte-la. Ne la laisse pas t'arrêter.

Spencer le dévisagea. Beau se pencha vers elle comme pour l'embrasser...

Puis Pierre revint vers eux à grands pas, et les deux jeunes gens s'écartèrent d'un bond.

— Lady M., c'est bientôt à toi. Tu te sens d'attaque, ou tu préfères t'épargner une nouvelle prestation embarrassante ?

Spencer jeta un coup d'œil désespéré à Beau. Comme elle aurait voulu qu'il décide à sa place !

— Si tu paniques, cherche-moi des yeux en coulisses, d'accord ? murmura le jeune homme.

Spencer acquiesça.

— Je peux le faire, dit-elle à Pierre.

Une minute plus tard, elle s'avança sur scène. La chaleur des projecteurs était accablante. Tous les acteurs se tournèrent vers elle, et Seth Cardiff, qui jouait le roi Duncan, lança sa première réplique.

Quand vint son tour de parler, Spencer se figea, comme paralysée par une gangue de glace. L'espace d'une seconde, elle craignait de se remettre à suffoquer. Ses camarades se dandinèrent, mal à l'aise. Les spectateurs secouèrent la tête d'un air navré. Pierre brandit un poing furieux en coulisses.

Et soudain, Spencer comprit : c'était exactement ce que désirait « A » – ce que désirait Kelsey. Qu'elle se plante dans les grandes largeurs. Qu'elle gâche toutes ses chances d'aller à Princeton.

Spencer chercha Beau du regard. Le jeune homme lui adressa un signe de tête encourageant. Alors, comme si quelqu'un avait appuyé sur un interrupteur, du feu liquide envahit les veines de Spencer. Elle avait bossé trop dur pour donner à Kelsey la satisfaction de la faire échouer. Cette garce ne gagnerait pas.

— « Tous nos services, fussent-ils doublés et quadruplés, seraient une pauvre et solitaire offrande », déclama-t-elle d'une voix forte.

Elle était lancée. Les mots s'écoulaient facilement de sa bouche ; ses gestes étaient vifs et précis. Les autres acteurs et les spectateurs se détendirent. Le temps que Beau entre en scène pour débattre avec elle du meurtre du roi, Spencer se sentait redevenue elle-même. Lorsqu'elle sortit, il y eut même quelques applaudissements soulagés dans la salle.

En coulisses, Pierre se tapotait les lèvres avec un stylo.

— Il faut croire que c'était mieux.

Spencer le dépassa sans rien dire. Elle ne se souciait plus de ce qu'il pensait d'elle. Puis Beau lui saisit le bras pour qu'elle se retourne.

— Tu étais épatante.

Spencer crut d'abord qu'il allait juste la serrer dans ses bras. Au lieu de ça, il lui donna un long baiser fougueux. La jeune fille en fut si surprise qu'elle resta plusieurs secondes sans réagir. Puis elle rendit son baiser à Beau. Malgré sa lourde robe en velours, elle frissonnait.

Quelqu'un hoqueta près d'eux. Tournant la tête, Spencer vit Naomi, Riley et Kate qui les observaient avec des yeux exorbités. Triomphante, elle recommença à embrasser son partenaire. Elle aurait presque voulu que le rideau des coulisses s'ouvre pour que le public les voie aussi – et que Kelsey se rende compte à quel point son plan avait échoué.

LA VÉRITÉ FINIT TOUJOURS PAR FAIRE SURFACE

Après la fin du spectacle, Emily franchit la double porte de chez Otto, le restaurant italien très chic où avait lieu la soirée des acteurs de *Macbeth*. Une odeur familière de romarin, d'huile d'olive et de mozzarella tiède lui chatouilla les narines.

Emily reconnut la femme aux cheveux gris qui se tenait derrière le pupitre de l'hôtesse. Elle était venue manger ici avec sa famille après la remise de diplômes de Beth, de Jake et de Carolyn. Assis sur une des grandes banquettes, les Fields avaient partagé d'énormes portions de *penne alla vodka* et de salade Capri.

La première fois, Emily était en 6^e, et elle avait emmené son Ali. Toutes deux avaient passé le repas à s'envoyer des textos débiles, et, dès qu'elles avaient pu, elles s'étaient échappées sur la terrasse pour flirter avec des garçons de l'équipe de basket. Ou plutôt, Ali avait flirté avec eux, et Emily n'avait pas décroché un mot tellement elle se sentait mal à l'aise.

Ce soir, le restaurant avait un aspect tout à fait différent. Les membres du club de théâtre avaient décoré les murs carrelés avec des masques tristes ou joyeux et de grandes affiches de la pièce. La salle était bondée de gens debout ; le grand buffet dressé dans le fond proposait un milliard de types de pâtes, de la salade verte, huit sortes différentes de pain et une pléthore de desserts.

— St. Agnes ou l'Externat de Rosewood, même combat, grogna Kelsey avec un sourire amusé. (Entrée juste derrière Emily, elle balayait le restaurant des yeux.) Ce n'est qu'un simple spectacle scolaire, mais les gens traitent ça comme s'il s'agissait d'une première à Broadway !

— Grave, gloussa Emily en se retournant pour adresser un sourire tremblant à son amie.

Elle n'avait pas l'intention d'emmener Kelsey dans un endroit où elles étaient certaines de croiser Spencer, mais quand son amie lui avait demandé ce qu'elle

faisait ce soir-là et qu'Emily lui avait répondu, Kelsey s'était écriée :

— J'adore *Macbeth* ! Je peux venir ?

— Euh, si tu veux, avait bredouillé Emily. (Très vite, elle avait ajouté :) Mais c'est Spencer qui joue le premier rôle féminin. Ça ne va pas te faire bizarre ?

Kelsey avait affirmé que non, et Emily n'avait pas osé lui dire que ça ferait peut-être bizarre à Spencer. Comment aurait-elle pu justifier ses réticences ? « Spencer pense que tu es le nouveau psychopathe qui nous harcèle à coups de textos » ?

Elles s'avancèrent dans la salle et, bien entendu, Emily aperçut aussitôt Spencer à l'autre bout de la pièce, en train de discuter avec Mme Eckles, une prof d'anglais. Malgré sa nervosité, Emily redressa le dos et prit une grande inspiration.

— Je reviens tout de suite, lança-t-elle à Kelsey par-dessus son épaule.

Elle devait expliquer à Spencer pourquoi elle avait emmené sa nouvelle amie avant que Spencer les voie ensemble et pète un câble. Si elle se montrait honnête, Spencer comprendrait. Et si elles arrivaient à parler calmement toutes les trois, Spencer réaliserait peut-être que Kelsey ne pouvait pas être « A ».

Emily se fraya un chemin à travers la foule et tapa sur l'épaule de Spencer. En la voyant, celle-ci s'assombrit aussitôt.

— Oh.

Emily eut un mauvais pressentiment.

— Je peux tout t'expliquer, balbutia-t-elle.

Spencer l'entraîna dans une petite alcôve qui abritait un chariot roulant plein d'assiettes et de couverts. Elle avait l'air outrée.

— Tu m'as dit que tu ne fréquentais plus Kelsey.

— Je sais, mais...

— Et tu oses l'emmener voir ma pièce ?

Emily serra les dents.

— Kelsey est très sympa, Spence. C'est elle qui a voulu venir.

— Pour saboter ma performance, je parie.

— Kelsey n'est pas « A », insista Emily.

— Bien sûr que si ! (Spencer tapa du poing sur le chariot, faisant tressauter les fourchettes et les cuillères.) Combien de fois devrai-je te le répéter ? Tu n'en as plus rien à faire de ce que je dis, c'est ça ? Et tu n'as aucun scrupule à me mentir quand je te pose une question.

— Je suis désolée de t'avoir dit que je ne voyais plus Kelsey, couina Emily dans un murmure.

Quand elle avait envoyé un texto à Spencer après sa chute sur la piste, elle était horriblement stressée. Sur le coup, ça lui avait paru plus simple de prétendre que Kelsey n'était pas avec elle.

— Mais tu ne vois pas les choses clairement. Kelsey ne nous veut pas de mal. Elle ne se doute même pas de ce que tu lui as fait. L'autre jour, quand quelqu'un m'a poussée du haut de la colline, elle était là – mais elle s'est précipitée pour m'aider à me relever.

Spencer en resta bouche bée.

— Tu as fumé ou quoi ? C'est sans doute elle qui t'avait poussée à la base !

Découragée, Emily regarda autour d'elle. Quelques figurants du club de théâtre se soufflaient des emballages de paille à la figure ou scandaient l'incantation des sorcières au début de la pièce.

— Kelsey n'est pas « A », répéta Emily. « A », c'est Ali. Je crois l'avoir aperçue en haut de la colline, et je n'arrête pas de voir des éclairs de cheveux blonds partout.

Spencer poussa un grognement.

— Tu vas arrêter avec Ali ? Elle est morte !

— Non, elle ne l'est pas.

— Pourquoi en es-tu si convaincue ?

Un goût aigre envahit la bouche d'Emily. *Dis-lui*, l'exhorta une petite voix dans sa tête. *Dis-lui ce que tu as fait*. Mais ses lèvres refusaient d'obéir. Puis une serveuse s'approcha pour prendre des couverts sur le chariot, et le courage d'Emily s'évapora.

— « A », c'est Kelsey, affirma Spencer. Elle a un mobile parfait. Je l'ai envoyée en maison de correction, Emily. J'ai gâché ses chances d'intégrer une bonne fac et d'avoir un bel avenir. Du coup, elle se venge.

— Elle ne sait même pas ce que tu as fait, contra Emily. Mais d'ailleurs, puisqu'on en parle, tu n'as aucun remords ? Tu ne crois pas que tu devrais tout lui avouer et lui présenter des excuses ?

Spencer recula jusqu'à ce que ses fesses heurtent le chariot argenté.

— Seigneur, mais de quel côté es-tu ?

Non loin d'elles, des parents discutaient en riant et en sirotant du vin rouge. Trois garçons de seconde avaient barboté des chopes de bière abandonnées sur le comptoir et les buvaient sous cape à petites gorgées rapides.

— Il ne s'agit pas de choisir un camp, répliqua Emily, lasse. Je pense simplement que tu devrais dire quelque chose à Kelsey. Elle est juste là-bas.

Cependant, quand la jeune fille tendit le doigt, elle ne put distinguer sa nouvelle amie parmi la foule.

— Elle est ici ? siffla Spencer en se dressant sur la pointe des pieds. Tu veux qu'on se fasse tuer, ou quoi ?

Emily secoua la tête.

— Franchement, tu exa...

Spencer leva une main pour l'interrompre. Soudain, elle eut une illumination.

— Oh mon Dieu. Tu es amoureuse d'elle, c'est ça ?

Emily baissa les yeux vers les tomettes du sol.

— Non, dit-elle sans conviction.

Spencer frappa dans ses mains.

— Bien sûr que si ! Tu as craqué pour elle comme tu avais craqué pour Ali ! Voilà pourquoi tu persistes dans ton aveuglement ! (Une expression désespérée tordit ses traits.) Kelsey n'aime pas les filles, Em. Elle est sortie avec un milliard de mecs l'été dernier.

La douleur poignarda Emily dans le ventre.

— Les gens changent.

Spencer s'adossa au mur, l'air incrédule.

— Tu veux dire, comme Ali a changé ? Parce qu'elle t'adorait, hein. On le voyait toutes. Tu étais la fille de ses rêves.

Des larmes piquèrent les yeux d'Emily.

— Retire ça immédiatement !

— Ali se fichait de toi comme d'une guigne, lâcha Spencer avec désinvolture. Elle se servait de toi, c'est tout. Comme Kelsey se sert de toi aujourd'hui.

Emily cligna des yeux. Une rage brûlante, plus vivace que tout ce qu'elle avait jamais ressenti, monta en elle. Comment Spencer osait-elle ?

Faisant volte-face, Emily s'éloigna à grands pas furieux.

— Emily ! cria Spencer derrière elle.

Mais la jeune fille ne se retourna pas. Son nez la démangeait comme toujours quand elle s'apprêtait à pleurer. Elle s'engouffra dans les toilettes des dames et posa les mains sur le bord du lavabo, les narines frémissantes.

Dans le miroir, elle aperçut Kelsey derrière elle. L'autre fille fourra précipitamment quelque chose dans son sac.

— Coucou, lança-t-elle avec un sourire nerveux.

Emily poussa un grognement inarticulé. Alors, Kelsey remarqua son visage strié de larmes et sa bouche pincée par la colère. Elle se précipita vers Emily.

— Tu vas bien ?

Toute chamboulée, Emily regarda leurs deux reflets. Les mots de Spencer brûlaient encore son esprit. *Ali se fichait de toi comme d'une guigne. Elle se servait de toi, c'est tout. Comme Kelsey se sert de toi aujourd'hui.*

Emily releva le menton. Soudain, elle savait ce qu'elle devait faire.

— J'ai quelque chose à te dire, lança-t-elle d'une voix forte et claire. Quelque chose qu'il faut que tu saches. À propos de l'été dernier.

Kelsey se rembrunit, méfiante.

— Quoi ?

— Spencer Hastings t'a fait porter le chapeau la nuit de votre arrestation. C'est elle qui a fait mettre des pilules dans ta chambre – et qui s'est arrangée pour que quelqu'un appelle les flics afin de te dénoncer, révéla Emily.

Kelsey se raidit.

— Hein ?

Choquée, elle fit un pas en arrière. Emily avait vu juste : elle ignorait tout des manigances de Spencer.

— Je suis désolée. Je ne l'ai découvert qu'il y a peu, mais je pensais que tu devais le savoir. Tu mérites de connaître la vérité.

Elle s'approcha de Kelsey pour la prendre dans ses bras et la réconforter, mais la jeune fille rajusta la bandoulière de son sac sur son épaule.

— Il faut que j'y aille.

Et, tête baissée, elle fonça dehors.

ELLE T'AVAIT POURTANT PRÉVENUE, ARIA...

À la soirée des acteurs, Aria était coincée entre le groupe de jazz, qui jouait très fort sa version de « The Girl From Ipanema », et une immense affiche de *Macbeth* sur laquelle on voyait une photo en noir et blanc de Spencer et de l'interprète du rôle-titre. Ella, son petit ami Thaddeus, Mike et Colleen l'accompagnaient.

— Tu faisais un docteur merveilleux, Michelangelo, cria Ella par-dessus la musique. (Ses longs pendants d'oreilles s'agitaient follement.) Si j'avais su que tu t'intéressais au théâtre, je t'aurais inscrit au club des Bébés-Acteurs d'Hollis avec Aria, dans le temps.

Aria partit d'un grand rire.

— Mike aurait détesté ça !

Le club des Bébés-Acteurs montait un tas de pièces, mais aussi des spectacles de marionnettes auxquels ses membres étaient obligés de prendre part. Or, Mike avait une peur bleue des marionnettes quand il était petit.

— Il devrait auditionner pour un rôle plus important l'année prochaine, intervint Colleen en se penchant pour embrasser son partenaire sur la joue.

Mike se raidit un moment, puis esquissa un sourire forcé.

Aria promena un regard alentour. Elle avait appelé Hanna et Emily en début de soirée, pour leur demander si elles comptaient venir. Toutes deux avaient répondu par l'affirmative. Le père d'Hanna l'y obligeait parce que Kate jouait dans la pièce, et Emily voulait soutenir Spencer. Pourtant, Aria ne les voyait nulle part.

Le mec mignon qui jouait *Macbeth* picolait avec le metteur en scène près du bar. Naomi, Riley et Klaudia dansaient sur une minuscule piste improvisée près de la vitrine. Kate tentait de convaincre Sean Ackard de se joindre à elles, mais il secouait obstinément la tête.

Quelqu'un tapa sur l'épaule d'Aria, qui fit volte-face. Ezra se tenait derrière elle, vêtu d'une veste de costume, d'une chemise de soirée bleue et d'un pantalon en toile impeccablement repassé.

— Surprise !

Aria faillit en laisser tomber sa bière au gingembre.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Le jeune homme se pencha vers elle.

— Je voulais te voir. J'ai appelé chez ton père, et ta belle-mère m'a dit que je te trouverais ici.

Il la détailla d'un regard approbateur, comme s'il aimait beaucoup sa robe-pull violette.

Aria recula. Tout le monde allait les voir. Sentant le regard de sa famille sur elle, la jeune fille se retourna. Mike avait l'air dégoûté.

— Monsieur... Fitz ? lança Ella en clignant des yeux.

Aria prit la main d'Ezra et l'entraîna à travers la foule. Ils contournèrent Mme Jonson, une des profs d'anglais de l'Externat, qui sursauta à la vue du jeune homme. M. McAdam, le prof d'économie, haussa un sourcil soupçonneux. Tout à coup, il sembla à Aria que tout le monde parlait d'eux en chuchotant.

— Ce n'est pas le bon moment, siffla-t-elle lorsqu'ils se furent réfugiés dans l'étroit couloir qui menait aux toilettes.

— Pourquoi ? demanda Ezra en s'écartant pour laisser passer un groupe de jeunes.

C'était Devon Arliss, James Freed et Mason Byers, qui écarquillèrent les yeux en voyant Aria et Ezra ensemble. Tous étaient dans la classe de la jeune fille l'année précédente, et tous avaient dû entendre les rumeurs.

— Moi, je trouve au contraire que c'est le moment idéal pour parler de nous à ta mère, et lui annoncer que tu viens t'installer à New York avec moi. (Prenant la main d'Aria, Ezra voulut lui faire rebrousser chemin vers sa famille.) Allez, viens. De quoi as-tu si peur ?

L'orchestre attaqua un morceau lent. Aria résista pour ne pas se laisser entraîner.

Puis quelque chose attira son regard à l'entrée du restaurant. Noel Kahn et son frère Eric venaient d'arriver. Bouche bée, Noel fixait Aria et Ezra.

La jeune fille reporta son attention sur Ezra.

— Écoute, je ne peux pas parler de nous à ma mère maintenant. Et je n'apprécie pas qu'on me force la main, d'accord ?

Ezra fourra les mains dans ses poches.

— Tu ne veux pas qu'on t'aperçoive avec moi, lâcha-t-il d'une voix atone.

— Si, mais... honnêtement, tu ne trouves pas ça bizarre ? (Aria désigna la salle du restaurant.) Tous tes anciens collègues sont là. Et je vais encore au lycée avec ces gens. Demain, on ne parlera que de nous deux à l'Externat.

Ezra plissa les yeux.

— Tu as honte de moi.

— Pas du tout ! s'écria Aria. Mais tu n'as pas vu la façon dont on nous regarde ? Ça ne te met pas mal à l'aise ?

— Depuis quand tu te soucies de ce que pensent les autres ?

Ezra passa la tête dans la salle du restaurant. Les gens qui les observaient détournèrent très vite la tête.

— Je me fous de ce que pensent les autres, affirma Aria – même si ce n'était pas tout à fait vrai dans le cas présent.

— Et tu as dix-huit ans, poursuivit Ezra. Donc, on ne fait rien d'illégal, et tu n'as aucune raison de t'inquiéter. C'est parce que je n'ai encore rien accompli professionnellement, c'est ça ? Parce que mon roman est nul ?

Aria faillit hurler.

— Ça n'a rien à voir avec ton roman.

— Alors c'est quoi ?

À une table voisine, un serveur approcha un briquet d'un dessert en forme de dôme, et des flammes bleues jaillirent dans les airs. Les clients applaudirent. Inconsciemment, Aria jeta un coup d'œil vers l'entrée du restaurant. Noel n'avait pas bougé. Il la fixait sans ciller.

Ezra suivit la direction de son regard.

— Je le savais, gronda-t-il. Ce n'est pas fini entre vous, pas vrai ?

— Bien sûr que si. Je te le jure. (Aria ferma les yeux.) C'est juste que... je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas me montrer en public avec toi. Pas ici et maintenant. À New York, ce sera différent.

Ezra s'écarta d'elle.

— Rappelle-moi quand tu auras grandi et réglé tes problèmes, Aria.

Puis il s'éloigna à grands pas furieux à travers la foule.

Aria était trop lasse pour le rattraper. Le désespoir l'envahit. Était-ce toujours si compliqué, l'amour ? Elle n'en avait pas eu l'impression du temps où elle sortait avec Noel. Si elle aimait vraiment Ezra, ne se serait-elle pas moquée qu'on les regarde et qu'on les juge ?

Se dirigeant vers le buffet, Aria prit une brochette au tofu qu'elle avala machinalement, sans en sentir le goût. Une main se posa sur son bras. C'était celle

de Mme Kittinger, sa prof d'histoire de l'art, qui portait un gilet d'homme à carreaux, un ample pantalon noir et un chapeau melon.

— Aria ! Justement, je voulais te voir ! (De son sac en cuir, elle sortit quelques feuilles dactylographiées.) Je voulais te remercier de m'avoir rendu ton devoir sur le Caravage en avance, et te féliciter pour ton excellent travail. J'ai fini de le lire juste avant le spectacle.

— Oh.

Aria eut un faible sourire. Elle avait fini sa partie du rapport et l'avait fait parvenir à Mme Kittinger le matin même, ajoutant un petit mot pour dire que Klaudia avait refusé de l'aider. D'accord, ça faisait d'elle une vilaine rapporteuse, mais il était hors de question qu'elle laisse Klaudia s'en tirer aussi facilement.

— Ta partenaire ne m'a rien envoyé pour l'instant, dit Mme Kittinger comme si elle avait lu dans les pensées d'Aria. Espérons qu'elle se manifestera d'ici lundi matin, sans quoi je devrai lui mettre une note éliminatoire.

Elle eut l'air de vouloir ajouter quelque chose, mais se contenta d'adresser un sourire triste à Aria, de glisser le devoir dans son sac et d'avancer dans la queue du buffet.

L'orchestre attaqua « Round Midnight », une des chansons préférées d'Aria. Une bonne odeur d'huile d'olive planait dans l'air. En levant les yeux vers les bibelots alignés sur une des étagères qui surplombaient les tables, Aria aperçut une figurine de Shakespeare, la même que celle qu'Ezra lui avait offerte avant son départ l'année précédente et qui remuait la tête quand on appuyait dessus. Ce cadeau avait été son plus précieux trésor du temps où elle priait pour qu'Ezra la recontacte. Les mois s'étaient écoulés sans qu'Aria reçoive aucune nouvelle, et elle avait fini par conclure que le jeune homme l'avait oubliée. Et en fait, pendant tout ce temps, il écrivait un roman sur elle...

Aria commençait à voir les choses autrement. Ezra avait peut-être raison : elle était immature et paranoïaque. Depuis quand se souciait-elle de l'avis des autres ? Elle était Aria l'excentrique, la fille qui se faisait des mèches roses et qui inventait des chorégraphies en cours de gym. Rosewood ne l'avait pas changée à ce point.

Carrant les épaules, Aria fendit la foule. Avec un peu de chance, Ezra était toujours dans le coin. Elle allait le trouver, le conduire à Ella et expliquer leurs projets à sa mère. Puis elle danserait avec lui sur la piste minuscule, et au diable les regards appuyés de ses profs et de ses camarades ! Elle s'était languie de lui si longtemps. Elle ne pouvait pas le laisser filer maintenant.

— Ezra ? appela Aria en passant la tête dans les toilettes des hommes. (Pas de réponse.) Ezra ?

Elle entrebâilla la porte de derrière pour jeter un coup d’œil dehors, mais ne vit qu’une série de bennes à ordures vertes et deux cuistots qui fumaient une clope. Elle regarda dans la deuxième salle à manger, près du pupitre de l’hôtesse, et même dans le parking de devant. La Coccinelle bleue d’Ezra était toujours garée près d’une Jeep Cherokee. Il devait donc être encore dans les parages.

Au moment où Aria rentrait dans le restaurant, elle fut accueillie par un petit rire familier. Elle se figea, médusée.

Le rire provenait du vestiaire. En l’absence d’employé derrière le comptoir, Aria contourna celui-ci sur la pointe des pieds. Une silhouette remua dans la pénombre au fond de la pièce, derrière les parkas, les blousons en cuir et les manteaux de fourrure.

— Coucou, chuchota Aria, la gorge serrée.

Elle entendit un soupir, suivi par des bruits de baisers. *Oups*. Très vite, elle recula, mais se tordit la cheville. En reprenant son équilibre, elle heurta des cintres vides accrochés à un portant, et ceux-ci émirent un tintement métallique.

— Qu’est-ce que c’est ? lança une voix depuis le fond du vestiaire – une voix qu’Aria ne connaissait que trop bien.

Quelques secondes plus tard, une silhouette s’avança dans la lumière.

— Oh mon Dieu.

Aria écarquilla les yeux. Ezra la dévisageait. Il ouvrit la bouche, mais aucun son n’en sortit.

— Monsieur Poète ? roucoula une autre voix tout aussi familière.

Une fille blonde sortit de la pénombre et enlaça Ezra par derrière. Elle avait les cheveux ébouriffés ; son rouge à lèvres avait bavé, et les bretelles de sa robe pendaient le long de ses bras. Avisant Aria, elle se fendit d’un sourire triomphant.

— Oh, *hallo* ! lança-t-elle sur un ton taquin en resserrant son étreinte sur Ezra.

Klaudia.

Aria recula, heurtant d’autres cintres vides. Puis elle tourna les talons et s’enfuit.

TUE-LA AVANT QU'ELLE NE TE TUE

— Je dois dire que je suis impressionné, confessa M. Pennythistle, rayonnant, en faisant tourner son Martini dans son verre. Ta Lady Macbeth valait bien celle de la Royal Shakespeare Company.

Melissa s'avança et étreignit sa sœur.

— Tu étais fantastique, la félicita-t-elle avant de donner un coup de coude à Wilden, qui hocha la tête. Complètement dans la peau du personnage. Surtout dans la scène où elle n'arrive pas à faire partir la tache de sang sur ses mains.

Avec un sourire tremblant, Spencer souleva la masse de ses cheveux blonds raidis par trop de laque. Depuis la fin de la pièce, des dizaines de gens étaient venus la voir pour la féliciter. Ils avaient complètement oublié sa première scène catastrophique.

Le temps d'en arriver au fameux « Va-t'en, tache damnée ! », Spencer avait été totalement absorbée par son rôle, vers lequel elle canalisait toute sa culpabilité. C'était elle, et non Beau, qui avait reçu les applaudissements les plus fournis à la fin. Elle avait déjà parlé au technicien chargé de filmer la pièce pour lui demander de couper sa première scène désastreuse. Le reste de sa performance lui vaudrait sûrement une place à Princeton.

Mais à présent, Spencer se sentait de nouveau mal à cause de la conversation qu'elle venait d'avoir avec Emily. Elle s'en voulait d'avoir crié sur son amie, mais il fallait qu'Emily comprenne. Spencer mourait d'envie de s'excuser ; malheureusement, Emily n'était nulle part en vue. Et Spencer ne voyait pas non plus Kelsey.

Une femme aux cheveux noirs et au visage allongé apparut près de Spencer.

— Lady Macbeth ? (Elle lui tendit la main.) Je suis Jennifer Williams, du *Philadelphia Sentinel*. Ça vous ennuierait qu'on fasse une interview et quelques photos ?

Les yeux de Mme Hastings se mirent à briller.

— Comme c'est excitant !

Même Amelia parut impressionnée.

Spencer dit au revoir à sa famille, allant même jusqu'à donner une étreinte maladroite à M. Pennythistle. Tandis qu'elle se frayait un chemin parmi la foule, ses camarades du club de théâtre, les filles de son ancienne équipe de hockey sur gazon, et même Naomi, Riley et Kate lui tapèrent dans le dos en lui disant qu'elle avait été formidable. Spencer chercha Emily du regard, sans plus de succès que la fois précédente.

La journaliste l'entraîna vers une alcôve dans le fond. Beau attendait déjà là avec une tasse d'expresso. Il avait ôté son armure pour enfiler un pull en cachemire noir et le pantalon en velours le plus sexy que Spencer ait jamais vu sur un mec. Elle s'assit à côté de lui, et Beau lui pressa la main.

— Ça te dirait qu'on file en douce après l'interview ?

Le simple contact de sa main rasséra Spencer, qui haussa un sourcil faussement désapprobateur.

— Un futur étudiant en art dramatique de Yale qui ose planter la soirée donnée en son honneur ? J'étais persuadée que tu voudrais rester jusqu'au bout pour que les gens te cirent les pompes.

Beau lui fit un clin d'œil.

— Je suis plein de surprises.

Jennifer Williams s'installa sur la banquette d'en face et ouvrit son calepin à une page vierge. Alors qu'elle posait sa première question à Beau, le téléphone de Spencer bipa. La jeune fille le sortit de sa poche. Elle avait reçu au moins une vingtaine de messages de félicitations. Mais à la place du nom de l'expéditeur du dernier texto, seule s'affichait une suite incohérente de chiffres et de lettres.

Ravalant une boule dans sa gorge, Spencer se recroquevilla sur elle-même, masqua l'écran de sa main et appuya sur la touche « Lecture ».

Tu nous as fait du mal, à elle et à moi. Maintenant, c'est moi qui vais t'en faire.

« A »

Une photo était attachée au message : celle d'une fille blonde en robe d'été jaune, gisant sur une plage la nuit. Elle était tombée sur le ventre, avec la tête tournée sur le côté. Du sang coulait d'une vilaine plaie à sa tempe, le long de son menton et jusque dans le sable. Les vagues venaient mourir tout près de sa tête, prêtes à l'emporter.

Spencer lâcha son téléphone. C'était une photo de Tabitha juste après qu'Aria l'avait poussée depuis le toit de l'hôtel. Ni Spencer ni les autres n'avaient réussi à voir où elle était tombée : il faisait trop noir, et, le temps qu'elles descendent sur la plage, son corps avait disparu.

Mais quelqu'un avait tout vu. Et pris une photo.

Kelsey.

Un gémissement étranglé s'échappa de la gorge de Spencer. Jennifer Williams leva les yeux de son calepin.

— Vous allez bien ?

— Je...

Spencer se dressa. La tête lui tournait. Il fallait qu'elle sorte d'ici. Il fallait qu'elle se cache.

La journaliste l'appela, mais Spencer tituba vers la sortie sans lui prêter attention. Tous les visages qu'elle croisait lui semblaient déformés et hideux – dangereux, même.

Jaillissant par la porte de derrière, elle émergea dans une ruelle déserte. Des bennes à ordures vertes étaient collées au mur. Une puanteur de viande et de légume pourris assaillit Spencer, lui soulevant l'estomac. Le calme qui régnait ici contrastait fortement avec le brouhaha du restaurant.

— Salut.

Spencer se retourna. Kelsey se tenait sur le seuil, les yeux plissés et la bouche pincée.

Spencer hoqueta. Elle voulait s'enfuir en courant, mais ses jambes refusaient de bouger.

— Tu as reçu mon message ? demanda Kelsey, les mains sur les hanches.

Spencer laissa échapper un gémissement. L'image de Tabitha gisant morte sur le sable dansa devant ses yeux.

— Oui, chuchota-t-elle.

— Tu es vraiment malade, siffla Kelsey. Tu croyais pouvoir t'en sortir sans une égratignure ?

Le cœur de Spencer remonta dans sa gorge.

— Je suis...

— Tu es quoi ? (Kelsey pencha la tête sur le côté.) Désolée ? Ça ne va pas suffire, Spencer.

Elle agrippa l'autre fille par le coude. Spencer se dégagea brusquement. Avec une exclamation frustrée, Kelsey la plaqua contre le mur de brique. Spencer poussa un cri qui se répercuta dans la ruelle déserte. Les visions qui l'avaient

assaillie les jours précédents se mélangèrent et se mirent à tourbillonner dans sa tête. Elle vit Tabitha la surveiller depuis les coulisses de l'auditorium, et Kelsey s'avancer vers elle dans la crique, prête à la noyer.

« Tu ne peux pas nous échapper », avait dit Tabitha dans son délire. Ou peut-être était-ce Kelsey qui venait de le dire dans la réalité.

— Non ! hurla Spencer en la giflant de toutes ses forces.

Kelsey partit en arrière mais revint aussitôt à la charge. Paniquée, Spencer fit un pas sur le côté. Kelsey pivota vers elle. Spencer tendit les bras, referma ses mains sur le cou de l'autre fille et se mit à serrer.

Elle sentit les tendons céder sous ses doigts, sentit le flux de l'air s'interrompre et les os délicats se briser. C'était la seule solution. Elle devait arrêter Kelsey avant que celle-ci ne la tue.

— Seigneur ! s'exclama quelqu'un.

Un poing s'écrasa dans le dos de Spencer. Les jambes de la jeune fille se dérochèrent sous elle, et ses bras retombèrent mollement.

L'instant d'après, elle gisait par terre sur le dos. Plusieurs de ses camarades du club de théâtre l'entouraient, l'air choqués. Derrière eux, d'autres gens se massaient autour d'une fille sanglotante. Pliée en deux, Kelsey s'efforçait de reprendre son souffle.

Spencer se redressa en position assise.

— Ne la laissez pas s'échapper ! glapit-elle. Elle a essayé de me tuer !

Tout le monde la dévisagea sans comprendre.

— De quoi parle-t-elle ? cria quelqu'un.

— Je l'ai vue agresser cette fille sans raison, déclara quelqu'un d'autre.

— C'est à cause de la pièce, affirma Pierre. Elle n'est pas encore sortie de son rôle.

— Elle est dingue ! gémit Kelsey.

La foule s'écarta, permettant à Spencer de voir le visage de l'autre fille. Kelsey avait les joues baignées de larmes. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait frénétiquement. Un des serveurs la soutenait. Un autre l'entraîna vers le parking.

— Attendez ! protesta Spencer dans un souffle. Ne la laissez pas filer ! C'est elle, « A » !

Beau s'accroupit près de Spencer.

— La soirée a été longue, dit-il sur un ton bourru. Tu devrais peut-être rentrer avant de te donner davantage en spectacle.

Spencer secoua désespérément la tête. Pourquoi ne comprenait-il pas ? Mais en voyant son expression alarmée, elle réalisa soudain : vu de l'extérieur, on aurait

dit que tout était sa faute – et qu’elle avait attaqué une innocente.

— Espèce de cinglée, chuchota un témoin de la scène.

— Il faut l’enfermer à l’asile, déclara quelqu’un d’autre.

Une femme rattrapa Kelsey et lui toucha l’épaule.

— Vous devriez porter plainte. Elle vous a agressée.

Lentement, les gens s’écartèrent de Spencer. Au bout d’un moment, seul Beau demeura près d’elle, la dévisageant comme s’il ne savait pas du tout qui elle était.

— Cette fille est dangereuse, chuchota Spencer. Tu me crois, pas vrai ?

Beau cligna des yeux. Spencer aurait bien voulu qu’il l’aide à se relever, qu’il la serre contre lui en jurant qu’il la protégerait. Au lieu de ça, il recula comme les autres.

— Je sais que je t’ai poussée à laisser ton personnage t’habiter, Spencer, mais tu es allée beaucoup trop loin.

Tournant les talons, il rentra dans le restaurant.

Spencer voulait le rappeler, mais elle se sentait trop désorientée. Elle tourna la tête vers Kelsey, qui s’éloignait en boitillant.

Comme si elle avait senti son regard, Kelsey s’arrêta et pivota vers elle. Lentement, elle fit passer son pouce en travers de sa gorge, puis braqua un index sur Spencer. Ses lèvres articulèrent trois mots de façon exagérée, afin que Spencer comprenne bien.

Tu es morte.

EMILY ÉCOUTE SON CŒUR

— Kelsey ?

Emily se frayait un chemin à travers la foule, encore plus dense que lorsque la soirée avait commencé une heure auparavant.

Elle entra dans la deuxième salle à manger, où plusieurs personnes chuchotaient fiévreusement comme s'il venait juste de se passer quelque chose. Naomi, Riley et Kate se trouvaient là, en compagnie d'un type aux cheveux bruns plutôt mignon. Emily sursauta. Ce n'était pas M. Fitz, le prof d'anglais qui enseignait l'année précédente à l'Externat ?

Emily avait perdu Kelsey de vue dès qu'elle était sortie des toilettes, et elle n'avait pas réussi à la retrouver depuis. Son amie lui en voulait-elle de n'avoir rien dit pendant plusieurs jours après avoir découvert ce que Spencer lui avait fait ?

Emily passa devant une grande affiche qui montrait Beau et Spencer en costume. La culpabilité lui tordit les entrailles. *Spencer*. Autrefois, Emily était d'une loyauté féroce envers ses amies – raison pour laquelle *son* Ali l'avait surnommée Brutus. Spencer lui avait dit des choses horribles, mais méritait-elle pour autant qu'Emily révèle son secret à sa pire ennemie ?

Soudain, un souvenir jaillit dans l'esprit de la jeune fille. Un soir de l'été précédent, alors qu'elle venait de finir son travail au Poséidon, elle avait aperçu Spencer à un coin de rue, face à l'entrée du métro. Son amie discutait avec un type qui portait un béret noir.

— Phineas, il m'en faut encore, suppliait-elle.

Le dénommé Phineas avait haussé les épaules sans répondre. Parce que Spencer parlait souvent de lui, Emily avait tenté de voir son visage, mais le jeune homme se tenait dans l'ombre, le dos voûté. Il avait dit quelque chose qu'elle n'avait pas réussi à entendre.

— Je regrette d’avoir accepté quand tu m’en as donné la première fois, avait dit Spencer. C’est en train de me gâcher la vie.

Phineas avait écarté les mains en signe d’impuissance, et quand les épaules de Spencer s’étaient mises à trembler, il n’avait rien fait pour la réconforter.

Emily s’était très vite éloignée, stupéfaite. Spencer lui avait semblé si... vulnérable. Paumée, et dans la mouise jusqu’au cou.

Emily savait qu’elle aurait dû faire quelque chose, se manifester, étreindre son amie et tenter de l’aider, mais elle ne pouvait penser qu’à son ventre distendu par sa grossesse scandaleuse. Elle ne voulait pas que Spencer découvre qu’elle était enceinte. Ça aurait été trop horrible.

Quand elle y repensait, Emily trouvait sa réaction ridicule. Au final, Spencer avait découvert sa grossesse, et comme Hanna et Aria, elle l’avait aidée quand Emily en avait eu le plus besoin. Si Emily lui avait tendu la main à ce moment-là, Spencer aurait-elle été arrêtée ? Kelsey serait-elle partie en maison de correction ? Emily aurait-elle pu empêcher que les choses ne dégénèrent si affreusement ?

Soudain, le visage d’Aria apparut devant Emily, arrachant celle-ci à ses pensées.

— Je te cherchais. Où étais-tu passée ?

Emily eut un geste vague.

— Dans le coin. Dis-moi, tu as vu... (Elle faillit dire « Kelsey » mais se ravisa.) ... Spencer ?

Une expression étrange passa sur le visage d’Aria.

— Tu ne sais pas ce qui vient de se produire ?

Emily jeta un coup d’œil aux gens qui continuaient à chuchoter fiévreusement.

— Non.

— Je ne suis arrivée qu’à la fin. (Aria écarquilla les yeux.) Mais Spencer a pété les plombs. Elle a attaqué quelqu’un. Il me semble que c’est cette fille qu’elle prend pour « A » – Kelsey. Je me demande ce qu’elle faisait là.

— Oh mon Dieu. (C’était à cause de ce qu’elle avait raconté à Kelsey au sujet de Spencer – Emily en était sûre.) Quelqu’un est blessé ?

Aria secoua la tête.

— Non, mais il faut trouver Spencer. Elle avait peut-être une bonne raison d’agir ainsi.

Emily regarda autour d’elle. Tout à coup, elle aperçut une fille rousse qui récupérait son manteau au vestiaire, près de l’entrée du restaurant. *Kelsey !*

Elle toucha le bras d’Aria.

— Je reviens tout de suite.

Son amie fronça les sourcils.

— Où vas-tu ?

— J'en ai pour une seconde.

Emily se fraya tant bien que mal un chemin parmi la foule. Le temps qu'elle atteigne le vestiaire, Kelsey avait déjà la main sur la poignée de la porte.

— Tu pars ? lança Emily d'une voix essoufflée.

Kelsey se retourna et lui jeta un regard presque étonné, comme si elle ne se souvenait pas d'Emily. Elle avait les lèvres fendillées et les yeux exorbités de façon étrange.

— Ouais. Ce genre de soirée, c'est pas mon truc.

— Il s'est passé quelque chose ? demanda Emily, sa voix montant dans les aigus. Tu as parlé à Spencer ? Tu n'es pas fâchée contre moi, j'espère ? Parce que j'étais au courant et que je n'ai rien dit ? Je ne savais pas comment t'en parler, mais j'aurais dû le faire.

Les lèvres de Kelsey s'entrouvrirent ; un spasme nerveux agita un muscle de sa joue, et des gouttes de sueur perlèrent sur son front malgré le froid qu'il faisait dans le vestiaire. Sans un mot, elle ouvrit la porte et sortit.

— Où vas-tu ? demanda Emily en lui emboîtant le pas.

— N'importe où pourvu que ce soit loin d'ici. (Kelsey s'arrêta devant sa voiture et déverrouilla les portières avec un bip aigu. Elle désigna le siège passager.) Si tu veux venir, monte.

Emily poussa un énorme soupir de soulagement. Elle jeta un coup d'œil au restaurant. Devait-elle prévenir Aria de son départ ? Mais celle-ci cherchait Spencer, et Emily doutait que cette dernière ait envie de la voir pour le moment. D'ailleurs, elle-même n'avait pas tellement envie de voir Spencer.

— Je viens, dit-elle en ouvrant la portière et en se glissant dans le siège passager.

Kelsey lui adressa un sourire grimaçant.

— Tant mieux, chuchota-t-elle.

Puis elle démarra et s'éloigna dans la nuit.

UN PROSPECTUS INHABITUEL

L'horloge du tableau de bord indiquait 21:08 quand Hanna et Liam se garèrent devant chez Otto, où avait lieu la soirée des acteurs de *Macbeth*. Hanna coupa le contact, et Liam écarta une mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux.

— Tu dois vraiment y aller ?

— Oui, je dois vraiment. (Hanna frotta la nuque de son petit ami.) C'était déjà assez risqué de ne pas assister à la pièce. Je dirai à mon père que j'étais assise tout au fond. Au cas où il m'interrogerait : elles font quoi, ces fameuses sorcières ?

— Elles apportent une prophétie à Macbeth.

Liam fit courir son index le long du bras nu d'Hanna. Pour leur rendez-vous secret, la jeune fille avait étrenné une minirobe en soie achetée chez Otter. Liam et elle étaient allés au théâtre de la fac d'Hollis, et ils s'étaient pelotés au dernier rang.

— Elles lui disent qu'il deviendra roi, et elles lui donnent un tas d'avertissements flippants, poursuit Liam. Oh, et elles n'arrêtent pas de ricaner.

Hanna lui toucha le bout du nez.

— J'adore quand tu parles de Shakespeare ; tu es tellement sexy !

— Et moi, je t'adore tout le temps, répondit Liam en l'embrassant.

L'estomac d'Hanna fit la culbute. Venait-il d'avouer qu'il était amoureux d'elle ?

Après l'avoir embrassé six fois de plus pour lui dire au revoir, Hanna chassa Liam de sa Prius. Quelques heures plus tôt, le jeune homme avait laissé sa propre voiture sur le parking de l'église, de l'autre côté de la rue. Hanna le regarda traverser Lancaster Avenue en frissonnant de plaisir. Puis elle descendit de sa Prius et se dirigea vers l'entrée du restaurant italien.

Une décapotable Toyota lui coupa la route sans paraître la remarquer.

— Eh ! protesta Hanna en s'écartant d'un bond. (Un visage familier la regardait depuis le siège passager.) Emily ?

La conductrice était une fille rousse dont la tête disait quelque chose à Hanna. Mais où l'avait-elle déjà vue ? Avant qu'elle puisse la replacer, la Toyota sortit en trombe du parking.

Hanna se détourna et pénétra dans le restaurant, qui était bondé d'élèves de l'Externat. Une odeur d'ail rôti et de pain frais planait dans l'air. Il y avait tellement de monde qu'Hanna faillit tomber sur quelqu'un en s'approchant du vestiaire.

— Fais gaffe, aboya sa victime lorsque Hanna lui donna involontairement un coup de coude dans le dos.

— Tu n'as qu'à pas rester planté là, répliqua sèchement la jeune fille.

Puis la personne se retourna. C'était Mike.

Hanna fit un pas en arrière.

— Oh. Salut.

— Salut.

Surpris, le jeune homme cligna des yeux. Hanna ne s'était pas trouvée aussi près de lui depuis des semaines. Il sentait toujours la lotion pour les mains Kiehl's au concombre qu'elle lui avait offerte pour Noël.

— Comment ça va ?

Hanna haussa un sourcil.

— Ah, ça y est, tu recommences à me parler ?

Mike se dandina, mal à l'aise.

— J'ai été idiot. (Il lui jeta un regard implorant avant de lui toucher le poignet.) Tu me manques.

Hanna regarda ses longs doigts fins, brusquement agacée. Pourquoi ne s'en était-il pas rendu compte une semaine plus tôt, à l'époque où elle le bombardait encore de messages ? Ne s'intéressait-il de nouveau à elle que parce qu'elle avait cessé de l'appeler ? C'était bien une réaction de mec.

Hanna se dégagea.

— En fait, je sors avec quelqu'un d'autre.

Le visage de Mike se décomposa.

— Ah. Bon. Tant mieux pour toi. Moi aussi, j'ai une nouvelle copine.

Hanna frémit. Vraiment ?

— Alors, c'est parfait, dit-elle avec raideur.

Ils se dévisagèrent, méfiants. Puis quelqu'un posa une main sur le bras d'Hanna. La jeune fille se retourna. Aria et Spencer se tenaient près d'elle, pâles

et l'air secouées.

— Il faut qu'on te parle, dit Aria.

Et elles l'entraînèrent de nouveau dehors. Hanna jeta un coup d'œil à Mike par-dessus son épaule, mais son ex était déjà en grande conversation avec Mason Byers et James Freed.

— Il faut que tu voies ça, lança Spencer lorsque les trois filles eurent atteint un coin isolé du parking.

Sortant son iPhone, elle l'agita sous le nez d'Hanna.

La vision de cette dernière mit quelques instants à s'ajuster. Sur l'écran s'affichait la photo d'une fille gisant à plat ventre dans le sable. Une flaque de sang se formait sous sa tête.

— C'est... ? hoqueta Hanna, trop effrayée pour prononcer le nom de Tabitha.

— Ouais. Et c'est « A » qui me l'a envoyée. Kelsey.

Spencer raconta à Hanna comment Kelsey l'avait coincée dans la ruelle de derrière pour lui demander si elle avait reçu son message – *ce* message.

— Elle sait ce qu'on a fait, ajouta Spencer. Elle sait tout. Elle m'a attaquée, et j'ai tenté de me défendre, mais des gens sont arrivés, et ils ont cru que c'était moi qui avais commencé. Avant de partir, Kelsey m'a regardée une dernière fois, et elle a articulé : « Tu es morte. »

Hanna frissonna.

— Tu es sûre ?

Spencer acquiesça.

— Il faut qu'on la trouve et qu'on l'empêche de nuire avant qu'elle fasse quelque chose de terrible. Mais je ne sais pas du tout où elle est passée. J'ai déjà regardé partout dans le coin.

Une voiture passa dans l'avenue, rappelant à Hanna la Toyota qui avait failli la renverser quelques minutes plus tôt. Soudain, la connexion se fit dans la tête de la jeune fille, qui écarquilla les yeux.

— Je crois que je viens juste de la voir. Sur le coup, je n'ai pas réalisé que c'était elle.

— Où ça ? glapit Aria.

Hanna déglutit péniblement et désigna la sortie du parking.

— Dans sa voiture. Elle s'en allait. Et elle n'était pas seule.

Spencer haussa les sourcils.

— Emily l'accompagnait, c'est ça ?

Aria farfouilla dans son sac à la recherche de ses clés de voiture.

— Il faut qu'on les retrouve. Tout de suite.

Elle s'éloigna à grandes enjambées à travers le parking, et Hanna la suivit. Au bout de quelques pas, elle se retourna et vit que Spencer n'avait pas bougé. Plantée dans un coin du parking, elle se dandinait d'un pied sur l'autre.

— Tu viens ? appela Hanna.

Spencer se mordit la lèvre inférieure.

— Je... je me suis disputée avec Emily tout à l'heure. J'ai dit des trucs assez horribles. Elle n'aura peut-être pas envie de me voir.

— Bien sûr que si. (Hanna revint sur ses pas et prit Spencer par le bras.) C'est Emily, et elle est en danger. On doit se soutenir mutuellement. Cette histoire nous concerne toutes les quatre.

Spencer acquiesça, remonta la fermeture Éclair de son manteau et suivit Hanna.

Aria déverrouilla les portières de sa Subaru, et les trois filles montèrent dans sa voiture. Tandis qu'Aria démarrait, Hanna désigna un morceau de papier glissé sous l'essuie-glace.

— C'est quoi, ça ?

Spencer bondit hors de la voiture, arracha le papier et se rassit à l'intérieur. Aria et Hanna se penchèrent toutes deux vers elle tandis qu'elle étalait le papier sur ses genoux. Ensemble, elles poussèrent un hoquet de stupeur.

Dépêchez-vous, les filles ! Sinon, il sera trop tard !

« A »

L'IDOLE DÉCHUE

Kelsey passa en trombe devant les élégantes boutiques du centre-ville, la tour de l'Horloge d'Hollis, le pont couvert et le salon de coiffure très chic où la véritable Ali avait emmené Emily et les autres se faire épiler les sourcils à la fin de leur année de 5^e. Ce jour-là, Ali avait tenté de convaincre Emily de se faire également épiler le maillot, mais Emily avait refusé.

Kelsey ne disait rien ; elle se contentait de conduire, le regard fixé droit devant elle. De temps en temps, un spasme parcourait tout son corps, comme Emily quand elle se réveillait en sursaut après avoir fait un cauchemar.

— Ça va ? interrogea Emily, hésitante.

— Très bien. Ça n'a jamais été aussi bien, répondit très vite Kelsey. Je pète la forme. Pourquoi ?

Il ne lui avait pas fallu plus de deux secondes pour débiter tout ça. *Ouah*. Emily, dont la ceinture de sécurité lui blessait la poitrine, se radossa à son siège.

— Tu es allée voir Spencer pour lui parler de ce qu'elle avait fait, pas vrai ? Comment ça s'est passé ? Tu n'es pas trop secouée ?

Lâchant le volant d'une main, Kelsey se tourna vers sa passagère et commença à lui masser une épaule.

— Tu es vraiment adorable. Tu te fais toujours autant de souci pour tout le monde, ou j'ai droit à un traitement de faveur ?

— Euh, tu pourrais regarder la route, s'il te plaît ? suggéra Emily alors que la Toyota se déportait sur la ligne pointillée.

Une voiture qui arrivait en sens inverse klaxonna et fit une embardée pour les éviter.

— J'espère bien que je suis spéciale pour toi, dit Kelsey en se tournant de nouveau vers la route. Parce que toi, tu es spéciale pour moi.

— Tant mieux, répondit Emily.

Mais elle se sentait un peu nerveuse. Par la fenêtre passager, elle regarda défiler les poteaux téléphoniques. Où étaient-elles, au juste ? C'était un quartier de Rosewood qu'Emily connaissait très mal.

Elles arrivaient en vue d'une vieille église quaker délabrée quand Kelsey donna un brusque coup de volant pour tourner dans un chemin qu'Emily n'avait pas vu. Elles passèrent devant une pancarte rédigée en majuscules tordues. « CARRIÈRE DE L'HOMME FLOTTANT ».

— Qu-qu'est-ce qu'on fait ici ? bredouilla Emily.

— Tu connais cet endroit ? demande Kelsey en accélérant pour gravir la pente raide. C'est génial, non ? Je ne suis pas venue depuis une éternité. Depuis mon séjour en maison de correction.

Emily regarda par la fenêtre. Elle non plus n'était pas venue depuis longtemps. La dernière fois, c'était quand ses amies et elle avaient découvert que le premier « A » était Mona Vanderwaal. Mona avait tenté de pousser Spencer dans le vide depuis le haut d'une falaise ; au lieu de ça, elle avait glissé, et c'était elle qui avait fait une chute fatale.

— Il y a des tas d'endroits plus cool que ça dans le coin, tu sais, dit Emily d'une voix tremblante. J'en connais un, près de la ligne de chemin de fer, depuis lequel on voit jusqu'à Philadelphie.

— Non, on est bien ici. (Kelsey se gara sur le parking désert à côté d'une grosse poubelle.) Viens ! (Descendant de voiture, elle alla ouvrir la portière d'Emily et tira la jeune fille dehors.) La vue est géniale.

Emily se tortilla pour dégager son bras et enfonça ses talons dans l'herbe humide.

— Je préfère rester ici. J'ai le vertige.

— Mais c'est tellement beau, Emily, insista Kelsey en criant presque. (Elle avait les yeux exorbités, et elle louchait légèrement. Tout son corps était parcouru de spasmes.) Ça devrait être sur ta liste de choses à faire ! Tu n'as pas vécu tant que tu ne t'es pas tenue au bord d'un précipice !

Elle ponctua sa dernière phrase d'un petit gloussement.

Les cheveux d'Emily se hérissèrent sur sa nuque. La jeune fille repensa aux avertissements de Spencer. Au fait que Kelsey était en Jamaïque en même temps qu'elles. Aux deux mains qui l'avaient poussée en bas de la colline, et à l'apparition de Kelsey quelques instants plus tard. Au comportement étrange de sa nouvelle amie depuis le début de la soirée.

— Kelsey, que se passe-t-il ? chuchota Emily.

La jeune fille se fendit d'un large sourire un peu inquiétant.

— Rien du tout ! Pourquoi veux-tu qu'il se passe quelque chose ?

— Mais tu as l'air tellement... différente, ce soir. Comme si... je ne sais pas... comme si tu étais ivre.

— Seulement ivre du bonheur de vivre, déclara Kelsey en écartant les bras dans un geste emphatique. Et prête à faire un truc triquant. Je croyais que tu étais courageuse, Emily. Tu ne veux pas te tenir au bord du vide avec moi ?

D'un pas sautillant, elle se dirigea vers le sommet de la falaise en laissant son cabas doré ouvert sur le siège conducteur. Les lumières du tableau de bord étaient toujours allumées, ce qui permit à Emily de voir le contenu du sac. Sur le dessus reposait un gros flacon de pilules dépourvu d'étiquette.

Une alarme se déclencha dans la tête d'Emily. Lentement, sans faire de bruit, elle chercha son téléphone portable dans sa poche. L'ayant trouvé, elle composa aussi vite qu'elle le put un texto pour Aria.

SOS. Carrière de l'Homme flottant. Viens vite.

Elle appuya sur « Envoi » et attendit la confirmation de son action. Au même moment, Kelsey se retourna vers elle.

— Qui tu appelles ?

— Personne, dit Emily en laissant retomber son téléphone dans sa poche.

Les épaules de Kelsey s'affaissèrent.

— Tu n'as pas envie d'être ici, pas vrai ? Tu ne veux plus me voir ?

— Bien sûr que si, la détrompa Emily. Mais je m'inquiète pour toi. Tu as l'air... agitée ce soir. Un peu bizarre. C'est à cause de ce que je t'ai dit ? J'aurais dû t'en parler tout de suite. Je suis désolée.

Kelsey renifla.

— Moi aussi, je t'ai caché des choses.

Emily pencha la tête sur le côté.

— Quoi donc ?

— Je suis une menteuse, tout comme toi, gloussa Kelsey en revenant vers Emily. Tu te rappelles, quand je t'ai dit que je n'avais pas réalisé que tu étais l'amie de Spencer ? Ou que tu faisais partie des filles harcelées par Alison DiLaurentis ? Je le savais depuis le début, Emily. Je faisais juste semblant de l'ignorer.

Emily appuya une main contre sa tempe en essayant de comprendre.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je voulais être gentille. (Le vent agitait les cheveux de Kelsey.) Pas te traiter comme un monstre de foire. Et toi, c'est quoi, ton excuse ? Tu voulais pouvoir rire de moi dans mon dos avec Spencer ?

— Bien sûr que non ! s'écria Emily. Je n'ai appris ce qu'elle avait fait qu'après t'avoir rencontrée !

Les yeux de Kelsey étincelèrent.

— Tu gardes des tas de secrets dans ta manche, pas vrai ? (Elle secoua la tête avec une expression de dégoût.) Je n'arrive pas à croire que tu aies fait une chose pareille. Tu es quelqu'un d'horrible, Emily. Horrible.

Emily pressa une main sur son cœur et le sentit battre très fort à travers sa robe. Le visage de Kelsey s'était transformé. À présent, l'autre fille dévisageait Emily avec une haine rageuse, une aversion identique à celle qu'Emily ressentait vis-à-vis d'elle-même depuis que la mer avait rendu le corps de Tabitha.

Soudain, toutes les théories de Spencer devenaient plausibles. Plus que plausibles – justes. Emily pensa à la photo de Tabitha trouvée sur le portable de Kelsey. À l'expression de Tabitha quand Aria l'avait poussée de la terrasse. Au bruit mou qu'avait fait son corps en s'écrasant sur le sable en contrebas. L'hôtel semblait désert, comme si tous les vacanciers avaient quitté l'île pour la nuit. Pourtant, quelqu'un avait été témoin de la scène. Kelsey.

Comment Emily avait-elle pu ne rien voir ? Spencer avait-elle raison de penser qu'elle était aveuglée par ses sentiments ? Dans tous les cas, elle ne pouvait pas contredire Kelsey : oui, elle était quelqu'un d'horrible. La personne la plus horrible du monde.

— Je n'ai jamais voulu ça, chuchota Emily. Tu ne comprends pas.

Kelsey secoua la tête.

— Pourtant, tu as laissé faire. Et tu n'as rien dit.

Emily se couvrit le visage de ses mains en pensant aux pages Internet dédiées à la mémoire de Tabitha, aux proches éplorés de la jeune fille.

— Je sais. J'aurais dû. C'est affreux.

Un crissement de pneus sur du gravier se fit entendre. Emily se retourna. Des phares apparurent au sommet de la pente, et la Subaru d'Aria pénétra en trombe sur le parking. Assise à côté de la conductrice, Hanna tendait un index frénétique vers Emily.

Celle-ci voulut faire signe à ses amies, mais Kelsey lui saisit le poignet.

— Tu viens avec moi, siffla-t-elle en entraînant Emily vers le vide.

— Non !

Emily tenta de se dégager, mais Kelsey serra plus fort et tira si violemment que les pieds d'Emily décollèrent du sol.

— Je veux te faire voir quelque chose, déclara Kelsey en se dirigeant vers le ravin.

Les chevilles d'Emily se tordaient dans ses escarpins inconfortables. Quand l'un d'eux tomba de son pied, la jeune fille l'abandonna sur place et continua en collant. Des larmes ruisselaient sur son visage, et elle avait si peur qu'elle suffoquait presque.

— Je suis vraiment désolée, gémit-elle. (Sa voix tremblait tellement qu'elle avait du mal à articuler.) Je croyais qu'on était amies. Et même plus que ça.

— On l'était. (Kelsey l'entraîna entre des rochers.) Crois-moi, ça va me faire plus mal qu'à toi.

Elles arrivèrent au bord de la falaise. Des graviers dégringolaient le long de la paroi rocheuse. En regardant vers le bas, Emily ne voyait qu'un abîme de ténèbres. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit Aria descendre de voiture.

— Emily ! cria son amie. Oh mon Dieu !

Kelsey poussa Emily plus près du vide, et la jeune fille hurla. Kelsey allait lui faire ce que Mona avait tenté de faire à Spencer, ce que Tabitha avait tenté de faire à Hanna, ce qu'Ali avait tenté de leur faire à toutes les quatre. Mais cette fois, « A » survivrait, et c'était sa victime qui mourrait.

— Pitié, implora Emily. Tu ne veux pas vraiment faire ça. On peut discuter, trouver une autre solution.

— Il n'y a pas d'autre solution, répliqua Kelsey sans émotion. C'est comme ça, point.

— Emily ! s'égosilla Aria en courant vers elles.

Mais elle était trop loin pour les rejoindre à temps. La main de Kelsey agrippait l'épaule d'Emily, qui sentait le souffle brûlant de l'autre fille sur son oreille. Kelsey se raidit comme si elle s'apprêtait à la pousser dans le vide. Emily ferma les yeux, réalisant qu'elle était en train de vivre ses derniers instants.

— Pitié, chuchota-t-elle encore une fois.

Soudain, Kelsey la lâcha. Emily pivota juste à temps pour la voir faire un pas vers le bord du ravin. Leurs regards se croisèrent. L'expression démente et dangereuse de Kelsey s'était évaporée. La jeune fille ne semblait plus qu'épuisée et incroyablement triste.

— Adieu, dit-elle d'une voix brisée.

Elle avait les yeux pleins de larmes ; ses mains tremblaient, et du sang coulait de son nez. Se tournant vers l'abîme, elle prit une grande inspiration.

Emily ne mit qu'une seconde à comprendre.

— Kelsey ! s'écria-t-elle. Ne saute pas !

L'autre fille l'ignora, se rapprochant du bord jusqu'à ce que ses orteils dépassent au-dessus du vide. Des gravillons dégringolèrent dans le ravin.

— C'est trop tard. J'en ai assez de cette vie merdique. (Elle bafouillait tellement qu'Emily distinguait à peine ses mots.) J'en ai marre de tout.

— Non !

Emily bondit et entoura la taille de Kelsey de ses bras. L'autre fille tenta de la repousser, mais Emily rassembla toutes ses forces pour la tirer en arrière. Elles titubèrent ensemble dans l'herbe humide.

Kelsey grogna en se débattant. Emily resserra davantage son étreinte. Sa cheville se tordit une nouvelle fois et, tout à coup, elle se retrouva allongée par terre sous Kelsey. Une vive douleur transperça sa tête et son coccyx. Le froid des rochers traversa ses vêtements et lui glaça aussitôt la peau.

Emily perdit connaissance un instant. Ce fut à peine si elle entendit des sanglots étouffés et un bruit de pas. Quand elle rouvrit les yeux, Hanna était penchée sur elle.

— Emily ? Emily ! Dis quelque chose !

Emily cligna des yeux. Kelsey n'était plus affalée sur elle. Craignant qu'elle se soit jetée dans le vide, Emily jeta un regard affolé alentour, mais l'autre fille était roulée en boule par terre deux mètres plus loin.

— Tu vas bien ? demanda Aria en les rejoignant.

— J-je ne sais pas, bredouilla Emily, sonnée.

Puis tout lui revint d'un coup. Sa peur. Sa certitude d'être sur le point de mourir. La découverte que Kelsey savait tout. De gros sanglots convulsifs secouèrent son corps.

Aria et Hanna s'agenouillèrent pour la serrer dans leurs bras et chuchoter :

— Ça va aller. Tu es en sécurité maintenant. Promis.

— Hé, lança une autre voix près d'elles. (Rouvrant les yeux, Emily vit une troisième silhouette accroupie près de Kelsey.) Réveille-toi.

Emily en resta bouche bée. C'était Spencer. Elle avait douté d'elle ; elle l'avait trahie, et son amie était quand même venue.

— Les filles ? appela Spencer en relevant la tête et en écartant ses cheveux blonds de son visage. Regardez.

Elle s'écarta pour que les autres puissent voir. Kelsey avait le dos arqué et la tête tournée sur le côté. On aurait dit qu'un courant d'un million de volts secouait tout son corps, agitant follement ses bras et ses jambes. De la bile coulait de sa bouche, et les tendons de son cou saillaient à se rompre.

— Qu'est-ce qu'elle a ? s'affola Hanna.

— J'appelle une ambulance, dit Aria en sortant son téléphone.

— Je crois qu'elle fait une overdose. Elle a dû prendre quelque chose, devina Spencer.

Emily se leva maladroitement et tituba jusqu'à la voiture de Kelsey. Elle prit le flacon de pilules et le rapporta à ses amies.

— Oui : ça, dit-elle en le leur montrant.

Spencer hocha la tête d'un air entendu.

— Du A-facile.

Quelques minutes après le coup de fil d'Aria, une ambulance arriva toutes sirènes hurlantes. Des infirmiers entourèrent Kelsey et se mirent aussitôt au travail en disant aux autres filles de reculer.

Emily serrait ses bras contre sa poitrine. Elle se sentait glacée et engourdie. Aria regardait faire les infirmiers, une main plaquée sur la bouche. Hanna secouait la tête et répétait en boucle « Oh mon Dieu ». Spencer semblait sur le point de vomir.

Au bout d'un moment, la conductrice de l'ambulance, une femme athlétique avec des cheveux bruns qui lui tombaient sur les épaules, s'approcha des filles.

— Que s'est-il passé ?

— Je crois qu'elle voulait se suicider, répondit Emily d'une voix encore faible. Elle a dû prendre des pilules et... elle comptait se jeter dans le vide.

Les infirmiers examinèrent Emily, mais même si elle se sentait contusionnée, la jeune fille n'avait rien de cassé. Puis ils chargèrent Kelsey à l'arrière de l'ambulance et partirent. Emily regarda leur gyrophare disparaître au pied de la colline, et elle continua à écouter les sirènes jusqu'à ce que celles-ci meurent dans le lointain.

Un silence assourdissant s'installa. Emily s'approcha de Spencer, qui avait le regard braqué sur l'autre côté du ravin. Plus d'un an auparavant, elle s'était tenue au même endroit alors que Mona s'apprêtait à la tuer. Ça ne pouvait pas être une coïncidence si leur lutte contre le nouveau « A » les avait ramenées là.

— Je suis désolée, murmura Emily. Je n'aurais pas dû douter de toi.

— Ce n'est pas grave, répondit Spencer.

— Mais je lui ai tout dit. (Emily ferma les yeux.) J’ai raconté à Kelsey ce que tu avais fait l’été dernier. Comment tu l’avais envoyée en maison de correction.

Spencer tourna brusquement la tête vers elle. Toutes sortes d’émotions se succédèrent sur son visage.

— Tu as fait quoi ?

Emily fronça les sourcils.

— Elle ne te l’a pas dit quand elle est venue te voir tout à l’heure ?

Spencer secoua la tête.

— Tout est allé si vite... On s’est juste hurlées dessus.

Emily se prit la tête à deux mains.

— Je suis désolée. Je n’aurais jamais dû... (À demi étouffée par ses larmes, elle n’acheva pas sa phrase. C’était si affreux !) Je suis une amie nulle. Je n’ai pas été là pour toi, à tous les niveaux.

Spencer lui toucha l’épaule.

— C’est bon. Je comprends. Ce que j’ai fait à Kelsey était vraiment horrible. Et je n’aurais pas dû te parler comme ça. Peut-être que je méritais que tu lui déballes tout.

Le vent gémissait. Au loin, Emily avait l’impression de toujours entendre les sirènes. Hanna et Aria attendaient, le visage grave.

— Kelsey va raconter à tout le monde ce qu’on a fait à Tabitha, finit par lâcher Hanna.

— Personne ne la croira, répliqua Spencer. Elle est droguée. Les gens penseront qu’elle a halluciné.

— Mais elle a une preuve, lui rappela Hanna. Cette photo de Tabitha morte sur la plage.

— Quelle photo ? glapit Emily.

Spencer fit mine de sortir son téléphone, puis se ravisa.

— C’est une longue histoire. Franchement, je devrais l’effacer. Faire comme si je ne l’avais jamais reçue. Mais même une photo du corps de Tabitha ne prouve pas que c’est nous qui l’avons tuée. Ça pourrait même se retourner contre Kelsey. Après tout, elle a pris un cadavre en photo sans prévenir la police. Tout le monde pensera qu’elle est folle, ou qu’elle a quelque chose à se reprocher.

Un avion aux lumières clignotantes passa dans le ciel. Un oiseau nocturne poussa un long cri plaintif quelque part dans le ravin. Les filles rebroussèrent chemin vers la voiture d’Aria, ébranlées mais aussi soulagées.

Puis les paroles de Kelsey résonnèrent de nouveau dans la tête d’Emily. *Je n’arrive pas à croire que tu aies fait une chose pareille. Tu es quelqu’un*

d'horrible, Emily. Horrible.

Même si personne n'écoutait Kelsey, ça ne changeait rien à ce qui s'était passé. Emily avait commis un crime. Sa culpabilité ne la laisserait jamais tranquille.

EN FAMILLE, ON SE SERRE LES COUDES

Le lendemain matin, Hanna fut réveillée par Dot qui grattait à la porte de sa chambre.

— J'arrive tout de suite, chouchou, geignit-elle en s'asseyant dans son lit.

Le soleil entrait à flots par la porte-fenêtre. Des oiseaux chantaient dans les arbres. La matinée s'annonçait très agréable... jusqu'à ce qu'Hanna se souvienne de ce qui s'était passé la veille au soir.

Kelsey. La carrière de l'Homme flottant. L'ambulance qui avait emmené la jeune fille. Elle semblait si fragile, si vulnérable. Une fois de plus, Hanna et ses amies avaient échappé de justesse aux manigances de « A ».

Mais c'était fini, maintenant. Hanna saisit son iPhone et fit défiler ses messages. Bizarrement, Liam ne lui en avait envoyé aucun. Était-il bien rentré chez lui ? Il était neuf heures vingt-trois, encore un peu tôt, mais Hanna pouvait quand même l'appeler, non ? Elle composa son numéro et tomba sur sa boîte vocale.

— Debout, espèce de marmotte, roucoula-t-elle après le bip. J'espère qu'on pourra se voir aujourd'hui. Tu me manques déjà. Rappelle-moi dès que tu auras ce message.

Après avoir enfilé un jean skinny et un T-shirt Petit Bateau, Hanna descendit les deux étages en portant Dot dans ses bras.

Assis à la table de la cuisine, son père examinait des tableaux pleins de chiffres. Kate mangeait un demi-pamplermousse en lisant le journal. Quand elle vit entrer Hanna, elle lui jeta un regard étrange. Hanna fit mine d'arranger la plaque du collier de Dot. Kate avait dû apprendre qu'Hanna n'était pas venue voir la pièce, et elle lui en voulait, mais Hanna n'était pas d'humeur à se disputer avec sa demi-sœur.

Elle fit sortir Dot, se servit une tasse de café et ajouta un trait de lait de soja. Kate ne la quittait toujours pas des yeux.

— Quoi ? finit par aboyer Hanna.

Ce n'était pas comme si elle avait manqué les débuts de sa demi-sœur à Broadway, non plus !

— Hum...

Baissant les yeux vers le journal, dont elle parcourait la rubrique Style, Kate le poussa vers Hanna. À la vue des photos qui illustraient l'article, cette dernière recracha son café par terre.

— Tu vas bien ? s'inquiéta son père en se tournant vers elle sur son tabouret.

— Oui, oui, bredouilla Hanna en essuyant le café avec une serviette. Pas de problème.

Pourtant, il y en avait un, et de taille. Hanna reporta son attention sur le journal en priant d'avoir halluciné. Trois photos montraient le beau visage souriant de Liam. Sur la première, le jeune homme avait son bras autour des épaules d'une blonde ultra-mince au nez pointu. Sur la deuxième, il embrassait une brune en robe-pull. Sur la troisième, il marchait dans une rue de Philadelphie en tenant la main d'une fille aux cheveux courts qui portait un trench Burberry et d'énormes lunettes de soleil.

« *Un vrai Roméo, amoureux de l'amour, affirmait le titre. Liam Wilkinson est un des célibataires les plus convoités de Philadelphie, et il en profite à fond !* »

Une grosse boule dure se forma dans la gorge d'Hanna. La légende de chaque photo nommait la fille qui accompagnait Liam et précisait quand ils avaient été vus ensemble. Un des clichés avait été pris plus tôt dans la semaine, un jour où Hanna n'avait pas pu voir Liam. Quant à la fille aux cheveux courts, qui s'appelait Hazel, le journaliste la décrivait comme : « la petite amie de Liam depuis longtemps, et celle qu'il espère épouser un jour ».

Hanna parcourut rapidement l'article du regard. Une citation lui sauta aux yeux. « *C'est un vrai charmeur, dit Lucy Richards, qui est sortie avec Liam l'an dernier. Il me donnait l'impression d'être la seule fille au monde. Il prétendait qu'il n'avait jamais ressenti ça avant de me rencontrer. Il me proposait toujours qu'on s'enfuit ensemble pour aller dans un des châteaux de sa famille, en France ou en Italie. Je me sentais tellement spéciale ! Jusqu'à ce que je découvre qu'il racontait la même chose à toutes les filles avec qui il sortait.* »

Tendant un bras vers le milieu de la table, Hanna saisit une tranche de pain grillé et l'enfourna telle quelle dans sa bouche. Puis elle en prit une autre, avec un morceau de bacon – elle n'en avait pas mangé depuis des années.

Liam lui avait tenu le même discours. Il lui avait fait les mêmes promesses. Donc, ce n'était qu'une réplique apprise par cœur et sans doute utilisée des

dizaines de fois. Un mensonge. Dire qu'Hanna s'y était laissé prendre ! Elle l'avait laissé dormir dans sa chambre. Pour lui, elle avait mis en danger la carrière de son père...

Quand elle se leva, les jambes flageolantes, la pièce tangua et vacilla comme si la maison tout entière voguait sur une mer houleuse. Le visage plein d'adoration de Liam s'imposa à son esprit. Hanna repensa à toutes les choses romantiques qu'il lui avait dites, à la passion électrique qu'il y avait entre eux. *Seigneur...*

Elle sortit de la cuisine d'un pas titubant et passa dans le salon. Une nouvelle fois, elle composa le numéro de Liam et, une nouvelle fois, son appel bascula sur boîte vocale.

— Il est sympa, cet article sur toi dans le *Sentinel*, cracha-t-elle après le bip. Ne me rappelle plus jamais.

Hanna raccrocha, et son téléphone échappa à ses doigts inertes. Elle se laissa tomber sur le canapé et serra un coussin contre sa poitrine en se mordant la langue très fort pour ne pas pleurer. Dieu merci, elle n'avait rien dit d'important à Liam sur son père. Dieu merci, elle ne lui avait pas parlé de Tabitha.

— Hum-hum.

Hanna tourna la tête. Kate se tenait sur le seuil de la pièce, l'air gênée. Elle entra, se percha sur l'accoudoir d'un fauteuil face à Hanna et attendit.

Kate savait. Elle avait poussé le journal vers Hanna pour être sûre que l'article sur Liam n'échapperait pas à l'attention de sa demi-sœur.

— Comment l'as-tu découvert ? demanda Hanna d'une voix basse et vibrante de haine.

Kate tripota son collier de perles.

— Je vous ai vus ensemble à la flash mob. Et je vous ai entendus, l'autre soir dans ta chambre. Je savais qu'il était là.

Hanna frémit.

— Tu vas le dire à mon père, pas vrai ?

Elle jeta un coup d'œil vers la cuisine où M. Marin faisait maintenant les cent pas autour de l'îlot central, son portable collé à l'oreille.

Kate détourna la tête.

— Tom n'a pas besoin de le savoir.

Incrédule, Hanna cligna des yeux. C'était une occasion rêvée pour Kate de redevenir la préférée de M. Marin. Jamais celui-ci ne pardonnerait à Hanna d'être sortie avec le fils de son ennemi.

— Moi aussi, un garçon m'a trompée, révéla Kate tout bas.

— Qui ça, Sean ? demanda Hanna, surprise.

Kate secoua la tête.

— Non, pas lui. Le type avec qui je sortais à Annapolis avant d’emménager ici. Il s’appelait Jeffrey. Je l’aimais tellement ! Puis j’ai découvert sur Facebook qu’il sortait avec une autre fille en même temps.

Hanna se dandina sur le canapé.

— Je suis désolée.

Elle avait du mal à croire que sa demi-sœur si parfaite ait été cocue, mais pour une fois, Kate semblait sincère – presque humaine.

Kate haussa les épaules et leva ses yeux verts en direction d’Hanna.

— On devrait se venger des Wilkinson. Non seulement ils se sont attaqués à Tom, mais ils t’ont fait du mal.

Puis elle se redressa et sortit, le menton levé et le dos bien droit. Hanna compta lentement jusqu’à dix, attendant qu’elle se retourne et qu’elle ricane : « Je t’ai bien eue ! Tu croyais vraiment que je ne dirais rien ? » Mais elle entendit Kate monter l’escalier et s’enfermer dans sa chambre. *Ça alors...*

— Je vous rappelle très vite, dit M. Marin d’une voix forte dans la cuisine.

Et il raccrocha.

Hanna se leva. Le bout de ses doigts la picotait. Kate avait raison. Elle devait se venger de Liam. Si elle ne lui avait rien raconté de vital – juste quelques anecdotes embarrassantes sur son poids, et des histoires identiques à celles de tous les couples divorcés –, Liam, lui, avait laissé échapper un secret juteux à propos de son père. Quelque chose qui devrait mettre Tucker Wilkinson hors course pour les prochaines élections.

— Papa.

Hanna entra dans la cuisine. Debout devant l’évier, son père rinçait la vaisselle du petit déjeuner.

— J’ai quelque chose à te dire à propos de Tucker Wilkinson.

Tom Marin se retourna, un sourcil levé.

Hanna lui raconta toute l’histoire : la liaison extraconjugale de son ennemi, la grossesse surprise de sa maîtresse, l’avortement. La mâchoire de Tom Marin lui en tomba, et ses yeux sortirent de leur orbite.

Les mots se déversaient de la bouche d’Hanna comme du poison, plus corrosifs encore que la pire des rumeurs qu’elle avait jamais colportée. Mais les photos de l’article étaient comme gravées à l’acide dans son esprit.

Sans trop savoir pourquoi, elle repensa à cette citation extraite d’une pièce de l’époque shakespearienne que M. Fitz leur avait lue en cours d’anglais l’année précédente : « L’enfer ne contient pas de pire furie qu’une femme éconduite. »

Liam l'avait bien mérité.

LA PERFECTION, C'EST TRÈS SURFAIT

— Mike, les céréales, ça se mange avec une cuillère, lança Ella le même matin alors qu'elle et ses deux enfants prenaient leur petit déjeuner dans l'alcôve.

La cuisine embaumait le café bio, le jus d'orange fraîchement pressé et les fleurs sauvages un peu fanées que Thaddeus avait offertes à Ella quelques jours plus tôt.

À contrecœur, Mike saisit une cuillère ancienne en argent dans le tiroir et retourna s'affaler sur sa chaise. Ella se tourna vers Aria.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé chez Otto hier soir ? Tu as disparu d'un coup.

Aria remonta ses grosses Ray-Ban sur son nez. Elle les portait pour dissimuler ses yeux gonflés et rougis après une nuit entière passée à pleurer à cause d'Ezra, de Kelsey, de « A » et de tout le reste.

— J'avais un truc à faire, marmonna-t-elle.

— Tu aurais dû rester, dit Mike en mâchant bruyamment ses flocons Kashi. Le metteur en scène s'est bourré la gueule. Il paraît que c'est pour ça qu'il a dû accepter un poste dans une école de banlieue – c'est un poivrot. Oh, et Spencer Hastings a agressé une fille d'un autre bahut. Elle est complètement marteau.

Pour ponctuer son dernier mot, il se mit à loucher.

— Spencer n'est pas marteau du tout, répliqua Aria pleine de froideur.

Elle prit une gaufre bio en repensant aux événements de la veille. Oui, Spencer avait pété les plombs, mais elle avait une bonne raison.

Donc, Kelsey était le nouveau « A ». D'un côté, tant mieux : au moins, les filles savaient qui leur envoyait tous ces messages. De l'autre... et si les gens la croyaient quand elle raconterait ce qu'elle savait sur Tabitha ?

Le matin même, trois news étaient parues sur Internet au sujet de la jeune fille. Les légistes avaient utilisé une procédure mise au point récemment pour prouver que le corps était bien celui de Tabitha. Une vente de gâteaux était organisée en

l'honneur de la défunte. Et un article rappelait que l'alcool faisait de gros dégâts chez les mineurs, citant le cas de Tabitha en exemple.

Morte, la jeune fille devenait aussi populaire dans sa communauté qu'Ali l'avait été à Rosewood. Si les gens de sa petite ville du New Jersey apprenaient qu'elle avait été assassinée, se soucieraient-ils que l'accusatrice soit une droguée ?

Aria repensa au dernier message de « A » qu'elle avait reçu : *Ne crois pas que mon courroux t'épargnera, meurtrière. Tu es la plus coupable de toutes.* Kelsey semblait même savoir que c'était elle qui avait poussé Tabitha depuis le toit de l'hôtel.

Le téléphone de Mike sonna. Le jeune homme se leva d'un bond et sortit de la cuisine. Ella roula sa serviette en boule, appuya ses coudes sur la table et se pencha vers sa fille.

— Ma chérie, tu veux qu'on parle de quelque chose ?

Aria sirota bruyamment son café.

— Pas vraiment.

Ella se racla la gorge.

— Tu es sûre ? Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que tu discutais avec ton ancien professeur d'anglais hier soir...

Aria frémit.

— Il n'y a rien à raconter.

Ce qui était la stricte vérité. Ezra n'avait pas tenté de la joindre après qu'elle l'avait surpris avec Klaudia. Il ne lui avait pas envoyé de textos pour lui dire qu'il était désolé ni de fleurs ou de chocolats pour la supplier de lui donner une seconde chance. Donc, il n'était plus question qu'Aria aille s'installer avec lui à New York. C'était comme si elle avait rêvé leurs retrouvailles et tous leurs projets d'avenir.

Soupirant, Aria leva la tête.

— Tu te souviens que l'an dernier, avant que j'aille en Islande, tout le monde n'arrêtait pas de me répéter que ce serait génial de retourner là-bas ?

Ella acquiesça en rajoutant du sucre dans son café et en touillant pour le faire fondre.

— Mais à mon retour, je t'ai dit que ça n'était plus pareil. (Aria tripota la salière et la poivrière en forme de gnomes.) Tu sais, comme quand tu fantasmes sur quelque chose pendant très longtemps et que la réalité n'arrive pas à la cheville de tes attentes.

Ella fit claquer sa langue.

— Un jour, tu rendras un homme très heureux, promit-elle au bout d'un moment. Et il te rendra très heureuse aussi. Quand tu auras rencontré le bon, tu le sauras.

— Comment ? demanda Aria à voix basse.

— Tu le sauras, c'est tout. Fais-moi confiance.

Ella tapota la main d'Aria. Voyant que sa fille n'ajoutait rien, elle se leva pour débarrasser la table. Mais Aria resta assise, plongée dans ses pensées.

Elle s'était rendu compte tout de suite qu'Ezra avait changé, mais elle n'avait pas voulu l'admettre. Pourtant, c'était la même impression qu'elle avait eue à Reykjavik, quand la navette de l'aéroport les avait conduits en ville. Elle voulait retomber amoureuse de l'Islande, mais rien n'était plus comme dans son souvenir. Le bar qui vendait de la soupe dans des bols géants avait fermé. L'ancienne maison des Montgomery avait été repeinte en rose criard, et une hideuse antenne satellite occupait la moitié du toit.

Sans compter ce qui s'était passé pendant ce séjour, une histoire qui avait gâché à tout jamais ses souvenirs de ce voyage en Islande. Un secret que seules Spencer, Aria et Hanna connaissaient, et qu'Aria avait juré d'emporter avec elle dans la tombe.

Quelqu'un sonna à la porte. Aria se redressa. Ezra, peut-être ? Avait-elle seulement envie de le voir ? Comme l'été précédent avec l'Islande, la magie semblait avoir disparu de leur relation.

Aria se leva en resserrant la ceinture de son peignoir et alla ouvrir. Noel se tenait sous le porche, se tordant nerveusement les mains.

— Salut.

— Oh. Salut, dit prudemment Aria. Tu cherches Mike ?

— Non.

Il y eut un silence gêné. Dans la cuisine, Ella ouvrit le robinet puis le referma. Aria se dandina d'un pied sur l'autre.

— Tu me manques, lâcha soudain Noel. Je n'arrête pas de penser à toi. Je suis un gros con. Ce que je t'ai dit l'autre jour dans le couloir... ce n'était pas vrai. Je ne le pensais pas.

Aria fixait la fente qu'elle avait faite dans le plancher quand elle était petite : un jour qu'elle se prenait pour un sculpteur, elle avait planté un couteau dans le bois.

— Mais tu avais raison. On est très différents. Tu mérites quelqu'un de plus... normal. Quelqu'un comme Klaudia.

Noel frémit.

— Pitié, non. Pas Klaudia. Cette fille est cinglée.

Une petite étincelle se ralluma dans le cœur d'Aria.

— Après s'être blessée à la cheville, elle m'a pris pour son esclave, poursuivit Noel. Oh, et c'est une pure klepto ! Elle n'arrête pas de piquer des trucs dans ma chambre : des caleçons, des CD, des pages de mes cahiers... et même le blouson en cuir qui appartenait à mon grand-père !

Aria fronça les sourcils.

— Je l'ai vue avec au lycée. J'ai cru que tu le lui avais donné.

Noel parut horrifié.

— Jamais de la vie ! Et quand je le lui ai réclamé, elle a pété un câble. Et puis elle s'en est prise à toi ; elle a dit que tu racontais des tas de mensonges à son sujet, comme quoi elle t'avait menacée et qu'elle avait juré de coucher avec moi. D'après elle, je ne devrais pas te croire. Mais je suis à peu près persuadé qu'elle essaie bel et bien de coucher avec moi. L'autre nuit, je me suis réveillé, et elle était plantée sur le seuil de ma chambre en... (Gêné, il détourna les yeux.) Bref, j'ai dit à ma mère que je ne voulais plus d'elle chez nous.

— Ouah, souffla Aria. (Une partie d'elle voulait se réjouir, mais l'autre était trop fatiguée pour ça. Pourtant, elle ne put s'empêcher de demander :) Donc, tu n'as pas couché avec elle ?

Il lui semblait inconcevable qu'un garçon puisse résister aux appâts de Klaudia.

Noel secoua la tête.

— Elle ne me plaît pas, Aria. Je suis déjà amoureux de quelqu'un d'autre.

Un frisson parcourut la jeune fille, qui n'osa pas lever la tête de peur que son expression la trahisse.

Noel s'appuya contre le chambranle de la porte.

— J'aurais dû t'écouter. Tu avais raison pour tout. Si tu ne veux pas qu'on se remette ensemble, je comprendrai, mais... tu me manques. On pourrait au moins rester amis. Sans ça, qui m'accompagnera à ces cours de cuisine ?

Aria se redressa.

— Ça te plaît, les cours de cuisine ?

— C'est un peu un truc de fille, mais j'aime bien. (Noel eut un sourire timide.) Et puis, on doit s'affronter façon *Master Chef* à la fin du semestre.

L'odeur du savon à l'orange que Noel utilisait toujours chatouillait les narines d'Aria. Que voulait-il exactement : une partenaire pour les cours de cuisine, ou une petite amie ? Peut-être était-il trop tard pour qu'ils se remettent ensemble. Ils n'avaient vraiment pas grand-chose en commun. Aria ne serait jamais une « ado femelle typique » de Rosewood. Et elle ne voulait même pas tenter de le devenir.

Elle dut mettre trop de temps à répondre, car Noel prit une inspiration sifflante.

— Ne me dis pas que tu sors de nouveau avec ce prof ! Quand je vous ai vus ensemble hier soir...

— Non, le détrompa très vite Aria. Il... (Elle ferma les yeux.) En fait, c'est Klaudia qui lui plaît.

Soudain, elle fut frappée par le ridicule de la situation. Pliée en deux, elle se mit à rire si fort et si longtemps que des larmes d'hilarité ruisselèrent de ses yeux. Noel, qui ne comprenait pas ce qu'il y avait de drôle, se contenta d'un petit rire gêné.

Au bout d'un moment, Aria osa le regarder. Noel portait un jean baggy, un T-shirt trop grand et des claquettes de piscine en caoutchouc par-dessus des chaussettes de tennis blanches, un look qu'elle avait toujours détesté. Pourtant, elle lui trouvait l'air adorable.

D'accord, il n'écrirait sans doute jamais de roman. D'accord, il ne lèverait jamais les yeux au ciel en se plaignant du conformisme de la vie en banlieue ou du snobisme bourgeois qui caractérisait la plupart des habitants de Rosewood. Mais le 25 décembre dernier, il était venu la voir en costume de Père Noël avec un sac plein de cadeaux, parce qu'Aria s'était plainte que sa famille ne fêtait jamais Noël quand elle était petite.

Quand elle l'avait traîné dans la section art moderne du musée des Beaux-Arts de Philadelphie, il l'avait suivie patiemment de salle en salle ; à la fin, il avait même acheté un livre sur la période bleue de Picasso parce qu'il trouvait ça tripant. Et il la faisait rire : pendant leur premier cours de cuisine, alors qu'ils s'apprêtaient à découper des poivrons verts, il lui avait fait remarquer que leurs courbes évoquaient un fessier bien charnu. Les autres élèves – surtout des vieilles dames ou des célibataires nuls en drague qui espéraient rencontrer quelqu'un – leur avaient jeté des regards désapprobateurs, ce qui les avait fait redoubler d'hilarité.

Aria se rapprocha de Noel. Son cœur se mit à battre très fort quand le jeune homme se pencha vers elle, lui soufflant son haleine tiède au visage. Ils n'avaient rompu que depuis deux semaines, mais à l'instant où leurs lèvres se touchèrent, ce fut comme s'ils s'embrassaient pour la première fois. Des feux d'artifice explosèrent dans la poitrine d'Aria. Ses lèvres la picotèrent.

Noel l'attira contre lui et la serra à l'étouffer. D'accord, il s'était mis à pleuvoir dehors, et Aria était à peu près sûre que son haleine empestait le café, et les claquettes de piscine de Noel étaient sans doute couvertes de boue. Ce n'était

pas un moment parfait, mais elle s'en fichait. Elle se sentait bien dans les bras de Noel.

Et si, pour reprendre l'expression employée par sa mère quelques minutes plus tôt dans la cuisine, elle avait déjà rencontré « le bon » ? De son point de vue, il n'y avait pas plus parfait que lui.

LA VÉRITÉ SUR SPENCER F.

— Désolée, ça sent un peu le chlore, dit Spencer en soulevant la bâche de protection du jacuzzi installé dans le jardin des Hastings, et fermé depuis l'automne précédent.

La jeune fille tritura la ficelle de son bikini Burberry.

— J'ai l'habitude, sourit Emily.

Elle portait un de ses maillots d'entraînement, un vieux une pièce aux bretelles détendues et au logo presque effacé.

— Tant que l'eau est chaude, je m'en fous, renchérit Hanna, ôtant son T-shirt pour exhiber un bikini Missoni tout neuf.

Quant à Aria, elle se contenta de hausser les épaules avant de défaire la fermeture Éclair de son sweat à capuche, révélant un maillot à pois qui semblait tout droit sorti d'un film des années 50.

De la vapeur montait du bassin, et l'eau bouillonnait doucement comme pour inviter les filles à y entrer. Perceval, le vieux canard de bain jaune de Spencer, flottait toujours là. La jeune fille l'avait oublié lors de sa dernière trempette. Elle ne se baignait jamais sans lui depuis l'époque où elle était toute petite et où ses parents ne l'autorisaient pas à passer plus de dix minutes d'affilée dans le jacuzzi. *Leur* Ali la taquinait toujours à ce sujet, affirmant que Perceval était comme un doudou pour elle. Mais Spencer adorait voir le visage souriant du canard osciller parmi les bulles.

Une par une, les filles entrèrent dans l'eau. Spencer avait invité ses amies chez elle pour qu'elles puissent discuter de ce qui s'était passé avec Kelsey. Mais dès qu'elle avait vu M. Pennythistle – elle devrait vraiment commencer à l'appeler Nicholas – jeter un coup d'œil sous la bâche du jacuzzi le matin même, elle avait pensé que ça ne coûterait rien d'allier l'agréable à l'utile.

— C'est trop bon, murmura Aria.

— Spencer, tu as eu une idée géniale, la félicita Emily, dont la chaleur faisait déjà rougir le front et les joues pâles.

— Vous vous souvenez de la dernière fois qu'on avait prévu de prendre un bain bouillonnant ensemble ? lança Hanna. Dans les Poconos ?

Les autres acquiescèrent en fixant la surface de l'eau. Ali était sortie en courant pour allumer le jacuzzi, laissant les autres seules sous le porche. Bras-dessus bras-dessous, Spencer, Aria, Hanna et Emily s'étaient réjouies d'être de nouveau amies.

— Oui, je me souviens. J'étais si heureuse, soupira Emily.

— Et puis, tout a basculé si vite, ajouta Hanna d'une voix tendue.

Spencer leva la tête pour chercher des motifs dans les nuages gris. Cette nuit dans les Poconos... Il lui semblait que c'était hier et, en même temps, que c'était arrivé un million d'années plus tôt. Ses amies et elle s'en remettraient-elles un jour, ou cela les hanterait-il jusqu'à la fin de leur vie ?

— J'ai découvert dans quelle clinique de désintox ils ont envoyé Kelsey, lança-t-elle au bout d'un moment. Croyez-le ou non : elle est au Sanctuaire.

Surprises, les autres levèrent les yeux. Le Sanctuaire était l'établissement où « A » avait envoyé Hanna l'année précédente, et où la véritable Ali avait passé plusieurs années.

— Au téléphone, l'infirmière m'a dit qu'elle pouvait recevoir des visites à partir de demain, poursuivit Spencer. Je crois qu'on devrait y aller.

— Tu es sérieuse ? (Hanna avait les yeux ronds comme des billes.) Il ne vaudrait pas mieux qu'on se tienne à l'écart d'elle ?

— On doit découvrir ce qu'elle sait vraiment, argua Spencer. Comprendre comment elle a fait pour devenir « A », et ce qu'elle nous voulait.

— Elle voulait ce que veulent tous les « A », répliqua Hanna en triturant ses cuticules : se venger.

— Mais pourquoi a-t-elle essayé de se suicider ? (Spencer avait tourné et retourné le problème dans sa tête toute la nuit.) Ce n'est pas quelque chose que Mona ou Ali auraient fait.

— Elle voulait peut-être nous montrer qu'on l'avait poussée au suicide, suggéra Aria, histoire qu'on ait sa mort sur la conscience jusqu'à la fin de nos jours.

L'odeur du chlore piquait le nez de Spencer. Jamais elle ne s'était doutée que Kelsey avait un tempérament suicidaire. Même au temps où elles ingurgitaient beaucoup trop de A-facile toutes les deux, Kelsey avait toujours paru gaie et insouciante. Était-ce son passage en maison de correction qui l'avait changée ? Ou son addiction aux amphétamines ?

Car c'était bien là ce qui chiffonnait le plus Spencer. Dans son souvenir, Kelsey avait rechigné à prendre des pilules la première fois. Son passé de droguée semblait lui inspirer un profond dégoût. Aussi, Spencer était surprise qu'elle soit retombée dedans après sa sortie de maison de correction.

Pour sa part, après la frayeur causée par son arrestation, Spencer avait mis fin à l'expérience du jour au lendemain. Ça n'avait pas été simple, d'autant qu'elle devait encore réviser pour tous ses examens, mais elle avait réussi à obtenir la note maximale dans toutes les matières. À présent, les cachets ne lui faisaient même plus envie.

Mais la vie de Kelsey avait pris un tour bien différent. Même si la jeune fille n'avait pas réussi à sauter dans la carrière de l'Homme flottant, le seul fait qu'elle ait tenté de se suicider pesait lourdement sur la conscience de Spencer. C'était sans doute sa faute, parce qu'elle avait incité Kelsey à replonger dans la drogue puis l'avait envoyée en maison de correction.

Si elle avait eu des visions de Tabitha et de Kelsey, ce n'était pas parce qu'elle stressait au sujet de son admission à Princeton, comme elle avait voulu le croire. La culpabilité la rongait de l'intérieur. Heureusement que personne d'important ne l'avait vue agresser Kelsey dans la ruelle derrière chez Otto – ni Wilden, ni sa mère, ni aucun de ses profs de l'Externat. Pierre était dans les parages, mais d'après ce qu'on racontait, il était complètement bourré.

Cela dit, si Spencer ne trouvait pas très vite un moyen de canaliser ses remords, elle avait peur de ce que ceux-ci lui feraient voir ou faire la prochaine fois.

Ce fut Emily qui rompit le silence.

— Spencer a peut-être raison. On devrait aller voir Kelsey au Sanctuaire, essayer de comprendre.

Hanna se mordilla le petit doigt.

— Je n'ai aucune envie de retourner là-bas. C'est un endroit horrible.

— On sera avec toi, l'encouragea Aria. Et si c'est vraiment trop, je te ramènerai à la maison. (Elle regarda Spencer.) Moi aussi, je pense qu'on devrait y aller. Toutes ensemble.

— D'accord. Dès qu'on sera rentrées, j'appellerai pour prendre rendez-vous demain, déclara Spencer.

De grosses gouttes de pluie se mirent à tomber, d'abord quelques-unes, puis ce fut une véritable averse. Le tonnerre gronda dans le lointain. Spencer jeta un coup d'œil au ciel couleur d'ardoise.

— Tu parles d'une idée géniale !

Elle sortit du jacuzzi, s'enveloppa d'un drap de bain orange et en tendit trois autres à ses amies. En silence, les filles allèrent se réfugier dans la cuisine des Hastings.

Comme Emily passait près d'elle, Spencer lui saisit le bras.

— Tu vas bien ?

Emily acquiesça mollement, sans quitter du regard le plancher de la terrasse.

— Je suis vraiment désolée, soupira-t-elle. Je n'aurais pas dû raconter ce que tu avais fait à Kelsey. J'aurais dû avoir plus confiance en toi qu'en elle.

— Et moi, je n'aurais jamais dû te dire des horreurs pareilles. Je ne sais pas ce qui m'a pris, avoua Spencer.

— Je l'avais sans doute cherché, dit Emily tristement.

— Bien sûr que non. (Pauvre Emily, toujours persuadée de mériter le pire ! Spencer se pencha vers elle.) On a été horribles les unes envers les autres depuis notre retour de Jamaïque. On devrait pourtant savoir qu'on a tout intérêt à se serrer les coudes.

— Je sais.

Emily eut un sourire tremblant. Elle s'avança maladroitement pour passer ses bras autour des épaules de Spencer. Celle-ci lui rendit son étreinte en sentant des larmes lui monter aux yeux.

Au bout d'un moment, Hanna et Aria rebroussèrent chemin pour les rejoindre. Spencer ne savait pas si elles avaient entendu leur conversation, mais toutes deux ouvrirent grands les bras pour enlacer leurs amies. Ces étreintes de groupe, c'était leur spécialité en 6^e et en 5^e. À l'époque, elles les faisaient à cinq au lieu de quatre... mais l'amie disparue ne manquait pas du tout à Spencer.

Une heure plus tard, après le départ des autres, Spencer appela le Sanctuaire pour organiser leur visite à Kelsey le lendemain. Puis elle s'assit sur le canapé du salon en caressant distraitemment le poil emmêlé de Beatrice.

Pour une fois, la maison était calme. L'orchestre d'Amelia ne répétait pas ce jour-là. Spencer se demanda à quoi ressemblerait leur concert avec une violoniste en moins.

Quand le téléphone de la maison sonna, Spencer sursauta. L'écran indiquait : « COMITÉ DES ADMISSIONS DE PRINCETON ». Spencer fixa l'appareil un moment, trop effrayée pour répondre. Les dés étaient jetés. Le comité avait fait son choix entre les deux Spencer.

— Mademoiselle Hastings ? lança une voix féminine énergique quand la jeune fille se décida enfin à décrocher. Nous ne nous connaissons pas. Je m'appelle

Georgia Price, et je fais partie du comité des admissions de l'université de Princeton.

— Hun-hun.

Les mains de Spencer tremblaient si fort qu'elle avait toutes les peines du monde à tenir le téléphone. Elle imaginait déjà la suite : *Nous sommes au regret de vous informer que Spencer F. s'est révélé un candidat bien plus méritant...*

— Je me demandais si vous aviez toujours l'intention d'assister à la réunion de bienvenue la semaine prochaine, poursuivit Georgia Price.

Spencer fronça les sourcils.

— Pardon ?

Son interlocutrice répéta ce qu'elle venait de dire. Spencer partit d'un petit rire embarrassé.

— Je... je croyais que vous n'aviez pas fini d'examiner ma candidature ?

Elle entendit un bruit de papiers qu'on feuillette à l'autre bout de la ligne.

— Mais... si, enfin. Je vois marqué ici que nous vous avons envoyé une lettre d'acceptation il y a six semaines. Encore toutes nos félicitations, la concurrence était rude cette année.

— Et l'autre Spencer Hastings ? Le garçon qui porte le même nom que moi ? J'ai reçu une lettre qui disait que vous aviez confondu nos deux dossiers...

— Vous avez reçu une lettre de notre part ? s'exclama Georgia Price, incrédule et consternée. Mademoiselle Hastings, jamais nous ne commettrions une erreur pareille ! Les candidatures sont examinées par cinq groupes différents, qui se réunissent ensuite pour en discuter, et le doyen en personne valide les admissions. Je vous assure que nous sommes extrêmement soigneux.

Spencer regarda son reflet dans le grand miroir du vestibule. Ses cheveux étaient en bataille, et un pli barrait son front comme chaque fois qu'elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

Georgia Price lui rappela l'heure et le lieu de la réunion de bienvenue, puis raccrocha. Un peu sonnée, Spencer alla se rasseoir sur le canapé en clignant des yeux. Que diable venait-il juste de se passer ?

Soudain, la lumière se fit dans son esprit.

Spencer se leva, traversa le couloir et se rendit dans l'ancien bureau de son père, où M. Hastings avait abandonné un ordinateur. Il lui fallut cinq secondes pour se connecter à Internet, et cinq de plus pour se rendre sur Facebook. De ses doigts tremblants, elle tapa le nom de Spencer F. Hastings dans l'onglet de recherche. Elle trouva plusieurs profils de gens appelés Spencer Hastings, mais aucun qui appartienne à un lycéen prodige de Darien, dans le Connecticut.

Spencer repensa à la lettre qu'elle avait reçue. À bien y réfléchir, le sceau était légèrement de travers. Et elle n'avait jamais compris comment Kelsey avait su qu'elle était admise en avance à Princeton...

Bien entendu. C'était Kelsey qui lui avait écrit cette lettre, et qui avait créé le profil Facebook de Spencer F. pour l'embrouiller. Son redoutable concurrent n'existait pas. Il n'avait jamais existé.

Spencer ferma les yeux. Comment avait-elle pu se montrer aussi crédule ?

— Bien joué, Kelsey, lança-t-elle dans la pièce vide.

Elle devait l'admettre : cette manœuvre, c'était du « A » tout craché.

FACE-À-FACE AVEC L'ENNEMIE

Le lundi après-midi, ce fut le cœur serré par l'angoisse qu'Hanna pénétra dans le Sanctuaire d'Addison-Stevens, clinique psychiatrique et de désintoxication. Les événements de l'année précédente lui revinrent aussitôt en pleine figure. Elle revit son père la pousser par la porte à tambour, certain qu'elle avait besoin d'aide pour venir à bout de ses attaques de panique. Elle revit Mike traverser le hall design avec elle et commenter que ça n'avait pas l'air si terrible. En effet, le hall lui-même n'avait rien de terrible : c'était tout le reste qui ressemblait à un cauchemar.

Près d'Hanna, les yeux plissés, Aria observait un grand cactus en pot affublé de deux yeux, d'un nez et d'une bouche.

— J'ai déjà vu ce truc-là quelque part, marmonna-t-elle, mais où ?

Spencer jeta un coup d'œil au cactus et secoua la tête. Hanna haussa les épaules – tout comme Emily qui, pour l'occasion, avait revêtu une jupe grise froissée et un pull blanc un peu trop petit. Nerveuse, elle pivota pour suivre du regard un couple à l'air inquiet qui accompagnait un adolescent maigre aux yeux cernés. Le père posa ses coudes sur le comptoir de la réception.

— C'est tellement bizarre de penser qu'Ali a vécu ici, chuchota Emily.

— Grave, acquiesça Hanna.

Les DiLaurentis avaient laissé une de leurs filles au Sanctuaire pendant des années, sans prendre de ses nouvelles, ou presque. Convaincus qu'il s'agissait de la jumelle folle, ils ne l'avaient pas écoutée tandis qu'elle répétait désespérément qu'elle était la véritable Ali. À coup sûr, une situation pareille aurait suffi à faire perdre la tête à n'importe quelle personne saine d'esprit au départ.

Spencer s'approcha de la réception et informa un employé que ses amies et elle étaient là pour voir Kelsey Pierce.

— Par ici, dit l'homme avec un léger froncement de sourcils. Pourquoi ai-je l'impression de vous avoir déjà vues ?

Les filles échangèrent un regard. *Parce qu'une de vos patientes a tenté de nous tuer*, voulait répondre Hanna. Franchement, elle ne comprenait pas que le Sanctuaire n'ait pas été fermé par le conseil de l'ordre des médecins : ils avaient laissé sortir Ali, pensant qu'elle était guérie, et la jeune fille avait profité de sa liberté pour tuer plusieurs personnes.

L'employé les introduisit dans une grande pièce meublée de tables rondes. Il y avait une fontaine à eau dans un coin et une cafetière sur une étagère. Les murs étaient couverts de citations positives imprimées sur des feuilles de Canson jaune : « VOUS ÊTES UNIQUE ! VISEZ LA LUNE ! » Hanna avait envie de vomir.

Elle reconnut la photo en noir et blanc de l'escalier, apparemment prise par un ex-patient une fois rétabli. Une baie vitrée donnait sur le couloir qui menait aux chambres. Hanna ne put s'empêcher de scruter les pensionnaires qui passaient là. Elle s'attendait presque à en reconnaître certains – par exemple Alexis, qui ne mangeait jamais rien, ou Tara, qui avait des seins énormes, ou encore Iris, qui avait autrefois partagé la chambre de la véritable Ali et qu'Hanna avait brièvement soupçonnée d'être le deuxième « A ».

Mais en vérité, même les infirmières ne lui disaient rien. Betty, celle qui lui apportait ses médicaments chaque jour, était partie, et il n'y avait aucun signe du Dr Felicia qui dirigeait ces pénibles séances de thérapie de groupe.

Au bout d'un moment, la porte se rouvrit en grinçant. Une infirmière trapue, au menton orné d'un magnifique poireau, fit entrer une patiente en pyjama d'hôpital rose. La nouvelle venue était toujours rousse et menue, pourtant, Hanna mit quelques secondes à reconnaître la fille qu'elle avait rencontrée à la soirée de Noël l'année précédente et aperçue en haut de la falaise deux jours plus tôt.

Kelsey avait les yeux cernés et les cheveux en désordre. Elle se tenait les épaules affaissées et les bras ballants, comme s'ils pesaient une tonne. Quand elle tira une chaise pour s'asseoir à la table des filles, celles-ci se raidirent. Elle les regarda tour à tour sans que son visage trahisse la moindre émotion.

— Vous ici, quelle surprise, dit-elle d'une voix atone.

— Salut, lança Spencer. (Elle désigna Hanna et les autres.) Tu te souviens de tout le monde. Hanna, Aria... et bien sûr, Emily.

— Hun-hun, acquiesça Kelsey d'un air morne.

Il y eut un long silence culpabilisant. Hanna fixa ses mains, qu'elle avait posées dans son giron. Elle aurait donné cher pour avoir une lime à ongles ou même une cigarette – n'importe quoi pour se donner une contenance. Ses amies et elle n'avaient pas discuté de ce qu'elles diraient à Kelsey lorsqu'elles seraient en face d'elle. Jamais encore elles ne s'étaient trouvées dans cette situation ; jamais

encore elles n'avaient pu interroger un des trois « A » et demander pourquoi il les torturait.

Kelsey soupira.

— D'après ma thérapeute, je suis censée vous présenter des excuses.

Hanna jeta un coup d'œil en douce à Aria. *Des excuses ?*

— Emily, je n'aurais pas dû t'entraîner à la carrière de l'Homme flottant, poursuivit Kelsey. Je ne voulais pas te mettre en danger.

Emily déglutit. Hanna fronça les sourcils. *Tu voulais nous tuer, mais sans nous mettre en danger ?*

— Il faut aussi que je te remercie de m'avoir sauvé la vie, ajouta Kelsey en regardant ses ongles avec agacement. Donc... *gracias*.

Emily cligna des yeux.

— Euh, de rien.

Kelsey lui fourra une lettre dans la main.

— C'est pour toi. Je l'ai écrite ce matin pour tout t'expliquer. On n'a ni téléphone ni ordinateur ici, dit-elle en levant les yeux au ciel.

— M-merci, bredouilla Emily en regardant la feuille de papier pliée en quatre.

Kelsey haussa les épaules.

— Je suis contente que tu m'aies empêchée de me jeter dans le vide, mais vous n'auriez pas dû appeler une ambulance.

Emily en resta bouche bée.

— Tu avais des convulsions ! Tu voulais qu'on fasse quoi ?

— Vous auriez dû me laisser là. Ça aurait fini par passer. Ça m'était déjà arrivé. (Kelsey se mit à déchiqueter une serviette en papier posée sur la table tandis que le rouge lui montait aux joues.) À cause de mes antécédents, les flics ne m'ont pas fait de cadeau. C'était la troisième fois que je me faisais choper, donc ils m'ont envoyée direct en désintox. Et après ça, je repartirai en maison de correction.

Emily secoua la tête, navrée.

— Je ne savais pas.

— Aucune de nous ne savait, ajouta Spencer.

Kelsey ne répondit pas, mais elle n'avait pas l'air de les croire.

Tout le monde se dandina, mal à l'aise. Enfin, Spencer se pencha en avant.

— Écoute, je suis désolée. Pour... pour ce qui s'est passé l'été dernier. Pour ce que j'ai fait au poste de police.

Kelsey continua à fixer la table sans piper mot.

— Moi aussi, je suis désolée, intervint Hanna, qui ne tenait plus. D'avoir planqué les cachets dans ta chambre et appelé la police.

Kelsey eut un petit rire sans joie.

— J'avais déjà des amphètes dans ma chambre, mais c'était assez dégueulasse de ta part de me dénoncer. On ne se connaît même pas.

Hanna cligna des yeux. Donc... Kelsey méritait d'aller en prison, en fin de compte ?

Spencer semblait tout aussi abasourdie.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais déjà du A-facile ce soir-là ? On n'aurait pas eu besoin d'aller dans cet endroit flippant. On ne se serait jamais fait pincer !

Un sourire narquois apparut sur les lèvres de Kelsey.

— C'était ma réserve personnelle, Spencer. Mon aller simple pour une université de l'Ivy League – pas le tien. Je pensais que tu n'aurais jamais le courage d'aller dans les quartiers nord pour acheter de la drogue à quelqu'un. Franchement, regarde-toi !

Les yeux plissés, elle détailla la tunique Elizabeth and James de Spencer, et le legging en denim J Brand à presque trois cents dollars qu'Hanna avait vu sur une table chez Otter.

Aria se pencha en avant.

— Pourquoi tu nous as fait ça ?

— Fait quoi ? demanda Kelsey sans comprendre.

Nous torturer en nous envoyant des messages signés « A » !, voulait hurler Hanna.

— C'est à cause de Tabitha, hein ? insista Aria.

— Qui est Tabitha ? demanda Kelsey avec l'air de s'ennuyer.

— Tu le sais très bien, dit Spencer sur un ton pressant. Tu sais tout !

Kelsey les dévisagea un long moment, puis ferma les yeux.

— Ma tête me fait vraiment mal. Ils m'ont filé tellement de médocs... (Repoussant sa chaise, elle se leva.) Tout ça est un peu bizarre, vous ne trouvez pas ? Mais merci d'être venues vous excuser et tout et tout. (Plongeant une main dans la poche de son pyjama, elle en sortit une autre feuille de papier pliée en quatre.) J'ai aussi une lettre pour toi, Spencer. Tiens, dit-elle en la fourrant dans la main de celle-ci.

Puis elle s'éloigna, son bas de pyjama traînant par terre.

— Bonne continuation, les filles, lança-t-elle sans se retourner.

Une infirmière l'intercepta près de la porte et l'entraîna dans un petit bureau aux parois vitrées, de l'autre côté du couloir. Hanna vit Kelsey s'affaïsser sur une chaise en plastique bleu. L'infirmière lui dit quelque chose, et la jeune fille acquiesça mollement, le visage flasque.

Hanna se pencha vers les autres.

— C'était quoi, ça ?

— Elle semble tellement différente, commenta Emily sans quitter Kelsey des yeux. Tellement... désespérée.

Spencer fit tourner sa bague en argent autour de son doigt.

— Pourquoi a-t-elle dit qu'elle ne connaissait pas Tabitha ? Elle la connaît, c'est obligé ! Elle avait des photos d'elle dans son téléphone, et elle m'a envoyé ce texto...

— Elle mentait, lâcha Aria comme si c'était une évidence. Elle mentait forcément.

Spencer déplia la lettre que Kelsey lui avait donnée et la posa à plat sur la table. Les autres filles rapprochèrent leur chaise pour lire. Avec un stylo noir dont l'encre bavait, Kelsey avait écrit :

Chère Spencer,

Apparemment, une des étapes importantes en thérapie, c'est de faire la paix avec les gens. Autant que je commence par toi. Je ne suis plus fâchée. Je l'ai été pendant tout mon séjour en maison de correction : je me demandais si c'était toi qui m'avais envoyée là, mais je n'ai jamais pu en être sûre jusqu'à ce qu'Emily me raconte tout samedi soir.

Donc, tu as choisi de couvrir tes arrières. Tant mieux pour toi. Je suppose que je ne peux pas t'en vouloir. Quand je t'ai envoyé un texto pour te dire qu'il fallait qu'on parle, j'ai cru que je pourrais garder mon calme, mais en te voyant, j'ai perdu les pédales sous le coup de la colère. Pas autant que toi, finalement. Mais je te pardonne même de m'avoir agressée. J'ignore quel est ton problème. Je sais juste que tu devrais vraiment te faire soigner.

Bonne chance pour tout. Pense à moi quand tu seras à Princeton (je sais que tu ne le feras pas).

Kelsey

— Ouah, souffla Hanna quand elle eut fini de lire.

— Je ne comprends pas. (Spencer leva les yeux vers Emily.) Elle n'était pas sûre jusqu'à ce que tu lui racontes tout ? Comment est-ce possible, puisque c'est

« A » ?

— Elle a eu l'air vraiment surprise quand je lui ai dit pendant la soirée chez Otto, murmura Emily. Puis elle m'a entraînée à la carrière, et j'ai pensé qu'elle faisait juste semblant – qu'elle savait depuis le début.

Hanna tendit un doigt vers la lettre qu'Emily tenait dans la main.

— Que dit la tienne ?

Emily dévisagea nerveusement ses amies. Elle aurait sans doute préféré découvrir le contenu de la missive en privé. Mais elle finit par hausser les épaules et déplier la feuille de papier.

Chère Emily,

Je suppose que je te dois des explications. J'ai totalement merdé, et je t'ai entraînée avec moi, et j'en suis vraiment désolée. Mais je t'en veux aussi, tu sais. Tu m'as caché quelque chose de très grave.

Quand je t'ai rencontrée, j'étais sevrée depuis des mois. Heureuse et ravie de me faire une nouvelle amie. Puis j'ai réalisé qui tu étais et qui tu connaissais. Ça m'a fait repenser à Spencer et à tous les mauvais souvenirs liés à elle. Du coup, je me suis remise à prendre des médocs.

J'étais sous amphètes quand je t'ai rejointe au bowling, quand on est allées se balader sur la piste et pendant la pièce. Tu m'as demandé ce qui n'allait pas, et je ne t'ai pas répondu. Je savais que tu ferais tout ton possible pour que j'arrête la drogue, et je n'avais pas envie d'arrêter.

Dès que tu m'as révélé ce qu'avait fait Spencer, j'ai gobé plusieurs cachets pour noyer mon chagrin, et ça m'a fait perdre la tête. Je n'étais pas moi-même à la carrière, et je suis désolée de t'avoir mise en danger.

Je ne te remercierai jamais assez de m'avoir tirée en arrière, et même si je ne voulais pas aller en désintox, ma thérapeute pense qu'avec le temps j'arriverai à m'en sortir pour de bon. On verra bien.

Le truc, c'est que moi aussi, je suis une menteuse. J'ai fait des choses dont je ne suis pas fière, des choses que personne ne mettrait sur sa liste d'expériences excitantes à vivre. J'ai triché à mes SAT. En seconde, j'ai laissé un prof me peloter dans le placard à balais pour qu'il me donne un A. Et en Jamaïque, pendant les vacances de printemps, j'ai rencontré un garçon dès le premier après-midi. Je suis immédiatement partie avec lui de l'autre côté de l'île, en plantant mes copines aux Falaises sans voiture ni argent.

Donc, tu vois, tu n'es pas la seule à avoir merdé dans les grandes largeurs. Je te pardonne, et j'espère que tu pourras en faire autant. Un jour, peut-être, on

pourra redevenir amies.

Sauf si la vie est une pute et qu'à la fin on meure.

Kelsey

Quand tout le monde eut fini de lire, Emily replia la lettre, des larmes plein les yeux.

— Pauvre Kelsey.

— Pauvre Kelsey ? explosa Spencer. Pauvre toi, oui !

— Les filles, vous avez vu ce qu'elle écrit à propos de la Jamaïque ? dit Aria. Dès le premier jour, elle est partie de l'autre côté de l'île avec un garçon. Et si c'était vrai ?

Hanna jeta un coup d'œil dans le couloir. Toujours assise dans le bureau de l'infirmière, Kelsey jouait avec la ficelle de son bas de pyjama.

— Dans ce cas, elle n'a pas pu nous voir avec Tabitha. Et elle n'a pas pu assister à... ce qui s'est passé.

— Elle ne mentait peut-être pas quand elle a dit qu'elle ne savait pas qui était Tabitha, chuchota Emily.

Spencer secoua la tête, agitant ses pendants d'oreilles.

— Impossible, protesta-t-elle. Et la photo du corps de Tabitha qu'elle m'a envoyée ?

Une idée traversa l'esprit d'Hanna.

— Fais-moi voir ton téléphone.

Spencer la regarda bizarrement, mais lui tendit son iPhone. Hanna alla dans le menu « Messages » et fit défiler la liste des textos reçus. Celui de « A » était toujours là : *Tu nous as fait du mal, à elle et à moi. Maintenant, c'est moi qui vais t'en faire.*

Mais Spencer avait également une vingtaine de messages non lus et datés du samedi soir après la pièce. La plupart provenaient de sa famille, de ses amis ou du type qui jouait Macbeth. Un seul avait été envoyé par un expéditeur inconnu depuis un numéro qui commençait par le code géographique 484. Hanna l'ouvrit.

Emily m'a raconté ce que tu avais fait, salope. Il faut qu'on parle. Kelsey

— Seigneur, chuchota Hanna en le montrant à Spencer. Et si c'était de ce texto qu'elle parlait, samedi soir et dans sa lettre ?

Tout le sang reflua du visage de Spencer.

— M-mais je n'ai pas vu ce message samedi ! Je n'ai vu que celui de « A », et quand Kelsey s'est pointée, j'ai additionné deux et deux et...

Elle laissa échapper son iPhone, qui tomba sur la table, et balaya la pièce du regard comme si elle cherchait quelque chose de solide à quoi se raccrocher.

— Kelsey a dû envoyer les deux messages, finit-elle par déclarer.

— Et si ça n'était pas elle ? insista Hanna. Et si le deuxième venait de quelqu'un d'autre ?

Les quatre filles se regardèrent, les yeux écarquillés. Puis Hanna pivota sur sa chaise vers le bureau des infirmières situé de l'autre côté du couloir. Elles devaient tirer cette affaire au clair. Il fallait qu'elles demandent à Kelsey ce qui se passait.

Mais le bureau était vide. L'infirmière avait disparu, et Kelsey aussi.

ET CE N'EST QU'UN DÉBUT

— Les heures de visite sont terminées, annonça une infirmière en tenue amidonnée en passant la tête dans la salle de réception. Si vous voulez prendre un autre rendez-vous pour demain, vous pouvez passer entre midi et quatorze heures.

Emily, trop impatiente, se mordit l'intérieur de la joue.

— Y aurait-il moyen de joindre Kelsey Pierce ? demanda-t-elle. Par téléphone, par exemple ? Nous avons une question à lui poser. Ça ne prendra pas longtemps, et c'est très important.

L'infirmière tritura le badge accroché à sa blouse.

— Je suis désolée, mais les patients n'ont pas le droit de recevoir ou de passer des coups de fil. Nous voulons qu'ils se concentrent sur le travail qu'ils font ici, sans se laisser distraire par des problèmes extérieurs. Mais comme je vous l'ai dit, si vous voulez revenir...

Elle ouvrit la porte donnant sur le couloir qui menait au hall d'entrée.

Il ne restait rien d'autre à faire qu'obéir. Emily suivit Spencer, Hanna et Aria, l'esprit en ébullition. La lettre que Kelsey avait écrite à Spencer la plongeait dans la perplexité – et celle que Kelsey lui avait écrite, à elle, lui brisait le cœur.

Kelsey n'avait-elle vraiment aucune idée de ce qu'elles avaient fait à Tabitha, ou était-ce encore un des mensonges de « A », une façon de dérouter ses victimes ? Si elle ne savait rien, pourquoi avait-elle dit à Emily qu'elle était quelqu'un d'horrible, l'autre soir à la carrière ? Peut-être était-ce juste parce que sa nouvelle amie lui avait caché la duplicité de Spencer. Après tout, Kelsey avait confiance en Emily.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? chuchota cette dernière. On revient un autre jour ?

— Je suppose que oui, répondit Spencer. Si elle veut bien nous recevoir.

Lentement, les filles longèrent le couloir éclairé par des néons trop vifs et bordé de portes soigneusement fermées.

— Regardez, siffla Aria en s'arrêtant près d'une petite alcôve qui contenait une fontaine à eau.

Sur le mur intérieur, des dizaines de noms avaient été griffonnés avec des feutres de couleurs différentes. « PETRA », « ULYSSE », « JENNIFER », « JUSTIN ».

— C'était la fille qui partageait ma chambre, chuchota Hanna en désignant un grand « IRIS » écrit en rose. Celle que j'avais prise pour « A ».

Puis Emily aperçut quelque chose dans le coin, une signature si familière qu'elle sentit ses genoux flancher. « COURTNEY », en lettres-bulles argentées identiques à celles qui figuraient sur la fresque murale réalisée par les élèves de l'Externat de Rosewood l'année où Emily était en 6^e. Chacun d'eux y avait laissé ses empreintes et quelques adjectifs pour se décrire. L'écriture ressemblait aussi beaucoup à celle de la vraie Courtney, la fille qu'Emily avait toujours connue sous le nom d'Ali.

Emily revit son Ali inscrivant son nom en haut d'un quizz de vocabulaire. Le « e » de « DiLaurentis » décrivait une boucle identique à celui de « Courtney », et les lettres penchaient un peu de la même façon. Courtney cherchait à imiter sa sœur jusque dans les moindres détails, et elle avait réussi.

Les autres filles suivirent le regard d'Emily.

— Donc, elle a réellement séjourné ici, dit Spencer tout bas.

Hanna acquiesça.

— Ça devient beaucoup plus concret quand on voit ça.

Emily se força à détacher les yeux de la signature en lettres-bulles pour reporter son attention sur le couloir déprimant du Sanctuaire. La véritable Ali avait vécu ici pendant près de quatre longues années durant lesquelles personne n'avait cru qu'elle était bien qui elle disait être. Forcément, elle avait dû haïr sa jumelle d'avoir échangé leurs identités et leurs places. Et elle avait dû en vouloir jusqu'à la folie à Emily, Aria, Spencer et Hanna qui s'étaient trouvées au mauvais endroit au mauvais moment.

Entre ces murs, elle avait planifié son retour, orchestré le meurtre de sa sœur, imaginé de quelle façon elle harcèlerait les filles anonymement et même prévu l'incendie des Poconos. Et, si le pressentiment d'Emily était juste, elle se trouvait encore quelque part dans la nature, complotant contre elles.

Emily se tourna vers ses trois vieilles amies en se demandant si elle devait leur révéler le secret qu'elle gardait depuis plus d'un an. Elles étaient décidées à repartir du bon pied et à redevenir proches toutes les quatre. Donc, il faudrait bien qu'Emily leur dise la vérité à un moment ou à un autre, non ?

Puis Hanna soupira et poussa la porte au bout du couloir. Spencer et Aria la suivirent. Emily jeta un dernier coup d'œil derrière elle. Un gloussement ténu résonna à ses oreilles. Emily sursauta et fit volte-face. Mais bien sûr, il n'y avait personne.

Les quatre filles traversèrent le hall d'entrée et la pelouse qui précédait le parking de la clinique. À quatre pattes, un jardinier arrachait les mauvaises herbes d'un massif de fleurs. En haut de son mât, un drapeau de l'État de Pennsylvanie claquait au vent.

C'était la première fois depuis bien longtemps qu'Emily ne se sentait pas mal à l'aise en compagnie de ses amies. Même si elles marchaient sans rien se dire, leur silence avait quelque chose de réconfortant.

Emily se racla la gorge.

— On pourrait peut-être se retrouver dans la semaine pour aller prendre un café ou un truc du genre ? suggéra-t-elle doucement.

Aria leva les yeux.

— Ce serait chouette.

— Je veux bien, acquiesça Hanna.

Spencer sourit et donna un coup de hanche à Emily. Une chaude satisfaction enveloppa cette dernière, telle une couverture douillette. Il serait quand même ressorti quelque chose de positif de toute cette histoire. Jusque-là, Emily n'avait pas réalisé à quel point ses amies lui manquaient.

Elles passèrent devant un banc en fer forgé qui se dressait près du drapeau. On devait l'avoir installé récemment, car le ciment autour des pieds semblait à peine sec. Une plaque en cuivre brillant se détachait au milieu, et quelqu'un avait posé un bouquet de lis à côté.

Emily balaya distraitement la plaque du regard. Puis elle réalisa ce qui était marqué dessus, s'arrêta net et relut l'inscription.

— Les filles...

Les autres, qui avaient pris un peu d'avance, revinrent vers elle. Emily leur désigna la plaque gravée depuis peu. « CE BANC EST DÉDIÉ À LA MÉMOIRE DE TABITHA CLARK, ANCIENNE PATIENTE DU SANCTUAIRE D'ADDISON-STEVENSON. REPOSE EN PAIX. » Suivaient l'année de sa naissance et celle de sa mort – les mêmes que celles de la véritable Ali.

— Oh mon Dieu, souffla Spencer.

Aria se plaqua une main sur la bouche. Hanna recula en titubant.

— Tabitha a séjourné ici ? bredouilla Spencer.

Aria secoua la tête.

— Pourquoi aucun article ne l’a jamais mentionné ?

Emily regarda ses amies. Une idée effrayante lui traversa l’esprit.

— Vous croyez qu’elle a connu... Ali ?

Les filles échangèrent des coups d’œil horrifiés.

Le vent se leva, soufflant sur la plaque quelques feuilles mortes qui vinrent recouvrir le nom de Tabitha. Puis le portable d’Aria bipa. Quelques secondes plus tard, l’iPhone de Spencer fit de même au fond de son sac. Celui d’Hanna siffla, et celui d’Emily vibra dans sa poche, la faisant sursauter.

Emily sut de qui venait le texto sans avoir besoin de regarder. Perplexe, elle dévisagea ses amies.

— Les filles, Kelsey ne peut pas envoyer de messages depuis l’intérieur du Sanctuaire. Elle n’a pas de portable.

— Alors... (Hanna déglutit en regardant son téléphone) qui nous a envoyé ça ?

D’un doigt tremblant, Emily appuya sur la touche « Lecture ». Puis elle ferma les yeux. Ce n’était pas fini, loin de là.

Creusez autant que vous voudrez, pétasses. Vous ne me trouverez JAMAIS.

« A »

À VENIR...

Ces Jolies Petites Menteuses ne peuvent pas s'empêcher d'être vilaines, et je ne peux pas m'empêcher de les torturer. C'est ce qu'on appelle une relation symbiotique, non ? Spencer le saurait sûrement si elle n'avait pas plané pendant le cours de biologie où le prof en a parlé. Oups.

Une fois de plus, la pauvre Emily a cru se faire une nouvelle meilleure amie. Et une fois de plus, elle n'a pas eu de chance, puisque Kelsey a failli la tuer. Tu craques toujours pour les délinquantes, Em ? Hanna s'est prise pour Juliette et a cru avoir trouvé son Roméo. C'est si romantique, les amours contrariées ! Elle aurait dû m'écouter quand je lui ai rappelé comment se terminait la pièce. Quant à Aria... oh, Aria. Elle est retombée dans ses vieux travers. Après tout, ceux qui ne retiennent pas les leçons de l'histoire sont condamnés à la répéter. Je croise les doigts pour qu'elle continue à manquer du bon sens le plus élémentaire.

Je dirais bien que ces demoiselles ont besoin de vacances, mais étant donné ce qu'elles ont fait la dernière fois qu'elles sont parties ensemble, ce n'est peut-être pas une bonne idée. Et puis, les regarder enchaîner les erreurs est si divertissant pour moi ! Il reste tant de secrets à révéler, ici, à Rosewood. Prenons par exemple le séjour de Tabitha au Sanctuaire d'Addison-Stevens. Qui connaissait-elle à l'époque, et que savait-elle exactement ? Moi, je suis déjà au courant. Vous... vous finirez bien par le découvrir, un jour.

À la prochaine, pétasses !

Biz,

« A »

REMERCIEMENTS

J'ai du mal à croire que je suis en train de rédiger les remerciements pour le tome 10 des *Menteuses*. J'ai une chance folle que la série se poursuive depuis si longtemps, et une chance folle de travailler avec autant de gens brillants – éditeurs ou autres – qui aident à la rendre aussi passionnante. Je sais, la distribution est toujours la même, mais j'ai une dette immense envers Lanie Davis, Sara Shandler, Josh Bank, Les Morgenstein et Kristin Marang d'Alloy Entertainment qui me soutiennent depuis le début, et qui sont tous incroyablement fiables et malins. Vous me rendez la vie tellement plus facile ! Je suis ravie de collaborer encore avec vous après toutes ces années.

Doivent être remerciés les gens à qui j'ai dédié ce tome : Farrin Jacobs, Kari Sutherland, Christina Colangelo et Marisa Russell de chez HarperTeen. Farrin et Kari sont des éditrices fantastiques ; c'est grâce à leur clairvoyance que, de simplement bons, ces livres deviennent géniaux. Christina est mon gourou Internet, le cerveau qui a accouché de tous ces concours sur Twitter. Et l'été dernier, Marisa m'a organisé une super tournée estivale qui m'a permis de rencontrer beaucoup de mes merveilleux lecteurs. Avec vous, je me sens chouchoutée, en sécurité, et très excitée à l'idée de ce qui reste à venir !

Merci également à Andy McNicol et Jennifer Walsh de chez William Morris, et à la formidable équipe qui continue à produire des épisodes haletants de *Pretty Little Liars* pour la télé : Marlene King, Oliver Goldstick, Lisa Cochran-Neilan, tous les scénaristes, les réalisateurs, les producteurs, les techniciens, et, bien sûr, Lucy, Shay, Ashley, Troian... et Sasha ! Sans oublier l'ingénue qui joue Ali !

Merci à Andrew Zaeh pour avoir œuvré et souffert en silence pendant la petite fête en l'honneur du bébé à naître, ainsi qu'à Colleen McGarry qui est quelqu'un de génial – et qui a trouvé les meilleurs cupcakes du monde pour mon mari. Pendant que nous y sommes : des tas de bisous à mon mari Joel, à mes parents Shep et Mindy et à ma sœur Ali qui, dois-je le rappeler, ne ressemble en rien à l'Ali des *Menteuses* – la fausse comme la vraie.

Dans le tome précédent, j'ai oublié de remercier Mia Rusila pour ses traductions du finnois. Comme Klaudia fait toujours partie de la distribution, j'en

profite pour réparer ici mon erreur. Merci à tous les fans que j'ai rencontrés cet été pendant ma tournée, tous ceux à qui j'ai parlé sur Twitter, et tous les autres qui adorent les livres ou la série télé en silence. C'est grâce à vous que ça vaut la peine d'écrire. Continuez à me lire, et promettez-moi de ne pas révéler vos secrets à « A » !

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr



et sur
www.fleuvenoir.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.
Nous suivre sur



Titre original :

Ruthless



© 2011 by Alloy Entertainment and Sara Shepard. All rights reserved.

© 2013 Fleuve Noir, département d'Univers Poche,

pour la traduction française.

Photographie : Ali Smith

ISBN : 978-2-823-80507-9

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Composition numérique réalisée par Facompo